Yukio Mishima

Confession d'un masque



Yukio Mishima

Confession d’un masque

Traduit de l’anglais par Renée Villoteau

Gallimard

Titre original :

KAMEN NO KOKUHAKU

Yukio Mishima, pseudonyme de Kimitake Hiraoka, est né à Tokyo en 1925. Après des études de droit, il se consacre à la littérature et publie à vingt-quatre ans Confession d'un masque, un premier roman autobiographique qui fait scandale et lui apporte la célébrité. Son œuvre littéraire est aussi diverse qu'abondante. De 1949 à 1970, il écrit une quarantaine de romans, des essais, du théâtre, des récits de voyage et un nombre considérable de nouvelles qui reflètent tout à la fois la diversité des talents de Mishima et celle des univers qu'il pénètre.

Au sommet de sa gloire, en novembre 1970, il se donne la mort d'une façon spectaculaire, qui a frappé l'imagination du monde entier. Le jour même de sa mort, il a mis un point final à sa tétralogie, La mer de la fertilité.

La beauté est une chose terrible et effrayante. Terrible parce que insaisissable et incompréhensible, car Dieu a peuplé ce monde d'énigmes et de mystères. La beauté ! Ce sont les rivages de l'infini qui se rapprochent et se confondent, ce sont les contraires qui s'unissent dans la paix. Je ne suis guère instruit, frère, mais j'ai beaucoup médité là-dessus. Que de mystères en ce monde ! L'âme humaine est opprimée de vivre parmi tant d'énigmes indéchiffrables : « Résous-les comme tu peux et arrange-toi pour en sortir indemne ! » La beauté… ce que je ne puis souffrir est de voir des hommes d'esprit supérieur et de cœur élevé, adorer d'abord l'idéal de la Madone, pour sombrer ensuite dans celui de Sodome et Gomorrhe. Mais il est encore plus affreux d'être voué à Sodome et Gomorrhe sans pouvoir renier l'idéal de la Madone et de le sentir brûler dans son cœur, brûler sincèrement, comme jadis, dans les années sans péché de la jeunesse. L'âme humaine est vaste, trop vaste, je l'aurais diminuée volontiers. Le diable sait ce qui se cache dans tout cela, après tout ! Y a-t-il une beauté en Sodome ? Crois-le, la beauté n'existe, pour l'immense majorité des hommes, que dans le péché et la perdition. Connaissais-tu ce mystère, oui ou non ? Le plus terrible dans la beauté n'est pas d'être effrayante, mais d'être mystérieuse. En elle, Dieu lutte avec le diable, et le champ de bataille se trouve dans le cœur de l'homme. Si j'en parle tant, c'est parce que j'en souffre. Ecoute-moi maintenant, j'en arrive aux faits.

Dostoïevski,

Les Frères Karamazov.

Traduction de Marc Chapiro,

La Guilde du Livre, Lausanne

I

Pendant de nombreuses années, j’ai soutenu que je pouvais me rappeler des choses vues à l’époque de ma naissance. Chaque fois que je tenais de tels propos, les grandes personnes commençaient par rire, puis, se demandant si je ne cherchais pas à les mystifier, elles considéraient avec antipathie le pâle visage de cet enfant si peu enfantin. Parfois il m’arrivait de dire cela devant des visiteurs qui n’étaient pas des amis intimes de ma famille ; alors ma grand-mère, craignant qu’on me prît pour un idiot, m’interrompait d’une voix aigre et m’ordonnait d’aller jouer ailleurs.

Alors qu’un sourire flottait encore sur leur visage, les grandes personnes entreprenaient d’ordinaire de réfuter mes allégations au moyen d’une quelconque explication scientifique. S’efforçant de trouver des arguments accessibles à l’esprit d’un enfant, elles se mettaient à discourir avec une ardeur des plus impressionnantes ; elles affirmaient que les yeux d’un bébé ne sont pas encore ouverts à sa naissance et que, même s’ils sont complètement ouverts, un nouveau-né ne peut absolument pas voir les choses assez nettement pour se les rappeler.

« N’est-ce pas évident ? » disaient-elles en secouant la mince épaule de l’enfant, qui n’était pas convaincu pour autant. Mais en même temps les adultes semblaient frappés par l’idée qu’ils étaient sur le point de se laisser abuser par les malices de l’enfant : même si l’on considère qu’on a affaire à un enfant, il importe de rester sur ses gardes. Ce petit coquin cherche sans nul doute à vous amener insidieusement à lui parler de « cela », et alors qu’est-ce qui pourra l’empêcher de demander avec une innocence encore plus enfantine : « D’où suis-je

venu ? Comment suis-je né ? » Pour finir, ils m'examinaient à nouveau en silence, un mince sourire figé sur les lèvres, montrant que, pour une raison que je ne parvenais jamais à comprendre, ils avaient été profondément blessés.

Mais leurs craintes étaient sans fondement. Je n'avais pas le moindre désir de m'informer de « cela ». Même si j'en avais eu envie, je craignais si fort d'offenser les grandes personnes que l'idée de recourir à la ruse ne me serait jamais venue.

En dépit de leurs explications, en dépit des rires avec lesquels ils écartaient mes assurances, je ne pouvais m'empêcher de croire que je me rappelais ma propre naissance. Peut-être ce souvenir était-il fondé sur un propos que j'avais entendu tenir par une personne présente à cette naissance, ou peut-être était-il le fruit de mon imagination obstinée. Quoi qu'il en fût, il y avait une chose que j'étais convaincu d'avoir vue nettement, de mes propres yeux. C'était le rebord du cuvier dans lequel on m'avait donné mon premier bain. Un cuvier tout neuf, dont la surface de bois soigneusement rabotée était fraîche et lisse comme de la soie ; et quand je regardais de l'intérieur, un rai de lumière venait frapper le rebord, où il formait une tache. Le bois ne brillait qu'à cet endroit et il avait l'air d'être en or. Des langues d'eau vacillantes semblaient s'efforcer de lécher la tache sans jamais parvenir à l'atteindre. Et, soit à cause d'un reflet, ou parce que le rai de lumière coulait aussi dans le cuvier, l'eau, au-dessous de cette tache sur le rebord, luisait doucement et de menues vagues brillantes semblaient sans cesse s'y cogner la tête…

L'argument le plus fort contre la véracité de ce souvenir, c'était le fait que j'étais né, non pas en plein jour, mais à neuf heures du soir. Le soleil ne pouvait donc couler à flots. Même si, pour me taquiner, on me disait : « Eh bien alors, ce devait être la lumière électrique », je n'éprouvais pas grande difficulté à me cramponner à ma conviction absurde et à croire que, fût-il même minuit, un rayon de soleil avait sûrement frappé le cuvier, à cet endroit précis. De sorte que le bord de ce cuvier et sa lumière vacillante demeuraient dans mon souvenir comme une chose que j'avais certainement vue lors de mon premier

bain.

Je suis né deux ans après le grand tremblement de terre. Dix ans plus tôt, à la suite d'un scandale survenu alors qu'il remplissait les fonctions de gouverneur colonial, mon grand-père avait dû subir les conséquences des erreurs commises par un sous-ordre et donner sa démission. (Je n'exagère pas : jamais jusqu'à présent je n'ai rencontré quelqu'un qui eût, autant que mon grand-père, une totale, une folle confiance dans les êtres humains.) Dès lors, ma famille commença à glisser sur la pente avec rapidité, mais avec une telle insouciance que je pourrais presque dire qu'elle la descendait en chantonnant gaiement – dettes énormes, forclusions, vente des propriétés familiales, puis, à mesure que se multipliaient les difficultés financières, une vanité morbide flambant de plus en plus haut comme une impulsion mauvaise…

En conséquence, je suis né dans un quartier pas très reluisant de Tokyo, dans une vieille maison en location. C'était une bâtisse prétentieuse, à l'angle d'une rue, d'un aspect plutôt tarabiscoté, l'air assez crasseuse et comme calcinée. Elle avait une imposante grille de fer, un jardin devant et un salon de réception de style occidental, aussi grand que l'intérieur d'une église de banlieue. On y trouvait deux étages sur une façade et trois de l'autre côté, de nombreuses pièces sombres et six servantes. Dans cette maison, qui craquait comme une commode ancienne, dix personnes se levaient et se couchaient matin et soir : mon grand-père et ma grand-mère, mon père et ma mère, ainsi que les domestiques.

À l'origine de nos difficultés familiales il y avait la passion de mon grand-père pour les entreprises, et aussi la maladie et les façons extravagantes de ma grand-mère. Mon grand-père, tenté par les combinaisons que lui proposaient des amis douteux, partait souvent pour des endroits lointains, rêvant des rêves d'or. Ma grand-mère était issue d'une vieille famille ; elle détestait et méprisait mon grand-père. Elle avait des idées étroites, un caractère indomptable et un esprit poétique assez fantasque. Des névralgies crâniennes à l'état chronique lui tenaillaient les nerfs de façon indirecte, mais sans répit, et

ajoutaient en même temps à son intelligence une inutile acuité. Qui sait si les crises de dépression qu'elle ne cessa d'avoir jusqu'à sa mort n'étaient pas un souvenir des vices auxquels mon grand-père s'était abandonné dans sa jeunesse ?

Dans cette maison, mon père avait un jour amené ma mère, frêle et belle épousée.

Au matin du 4 janvier 1925, ma mère fut prise des douleurs de l'enfantement. À neuf heures du soir, elle donnait le jour à un petit bébé, pesant deux kilos six cents.

Au soir du septième jour, le nouveau-né fut revêtu de linge de flanelle et de soie couleur crème, puis d'un kimono en crêpe de soie à dessins bariolés. En présence de toute la maisonnée rassemblée, mon grand-père traça mon nom sur une bande de papier rituel et la plaça sur un support à offrandes dans le tokonoma.

Mes cheveux furent longtemps blondasses, mais on les enduisait régulièrement d'huile d'olive, si bien qu'ils finirent par devenir noirs.

Mes parents vivaient au premier étage de la maison. Sous prétexte qu'il était périlleux d'élever un enfant à l'étage supérieur, ma grand-mère m'arracha des bras de ma mère alors que j'avais quarante-neuf jours. Mon lit fut placé dans la chambre de ma grand-mère, toujours fermée, où régnaient d'étouffantes odeurs de maladie et de vieillesse, et je fus élevé là, à côté de son lit.

À l'âge d'un an environ, je tombai de la troisième marche de l'escalier et me blessai au front. Ma grand-mère était allée au théâtre, et des cousins de mon père, en compagnie de ma mère, profitaient bruyamment de ce répit. Ma mère avait eu besoin d'emporter quelque chose à l'étage. En la suivant, je m'étais empêtré dans la jupe à traîne de son kimono et j'étais tombé.

On appela ma grand-mère par téléphone au théâtre Kabuki. Quand elle arriva, mon grand-père alla à sa rencontre. Elle demeurait sur le seuil sans retirer ses chaussures, appuyée sur la canne qu'elle tenait à la main droite et regardait fixement

mon grand-père.

Quand elle parla, ce fut d'une voix étrangement calme, comme si elle découpait chaque mot :

« Est-il mort ?

— Non. »

Alors elle se déchaussa et, montant les marches de l'entrée, elle enfila le corridor d'un pas assuré, telle une prêtresse…

Le matin du Nouvel An qui précéda mon quatrième anniversaire, je vomis une matière couleur de café. On appela le médecin de famille. Après m'avoir examiné, il déclara n'être pas certain que je puisse guérir. On me fit une telle quantité d'injections de camphre et de glucose que je finis par ressembler à une pelote à aiguilles. Mon pouls, au poignet et en haut du bras, devint imperceptible.

Deux heures s'écoulèrent. Debout autour de moi, tous considéraient mon cadavre.

On prépara un linceul, on réunit mes jouets préférés, et tous les membres de la famille furent rassemblés. Il s'écoula encore près d'une heure et soudain de l'urine apparut. Le frère de ma mère qui était médecin dit : « Il est vivant ! » Il déclara que c'était signe que le cœur avait recommencé à battre.

Un peu plus tard, l'urine apparut de nouveau. Petit à petit, la vague lumière de la vie renaquit sur mes joues.

Cette maladie – une auto-intoxication – devint chronique. Elle me frappait environ une fois par mois, tantôt légèrement, tantôt gravement. Je subis ainsi de nombreuses crises. D'après le bruit des pas de la maladie tandis qu'elle s'approchait, j'en vins à être capable de pressentir si la crise allait ou non être voisine de la mort.

Mon plus ancien souvenir, indiscutable celui-là, et qui a imprimé en moi une image d'une intensité extraordinaire, date à peu près de cette époque.

Je ne sais si c'était ma mère, une bonne d'enfant, une servante ou une tante qui me tenait par la main. La saison n'est pas précise non plus. Le soleil de l'après-midi tombait

faiblement sur les maisons le long de la pente. Conduit par la main de cette femme oubliée, je grimpais la pente pour rentrer à la maison. Quelqu'un descendait vers nous et la femme me tira brusquement la main. Nous nous écartâmes et restâmes à attendre au bord du chemin.

Sans aucun doute l'image de ce que je vis alors a pris une nouvelle signification chaque fois où elle a été examinée, ranimée, méditée. Car à l'intérieur du périmètre flou de la scène, seule la silhouette de ce « quelqu'un qui descendait la pente » se détache avec une netteté hors de proportion. Et non sans raison : cette image est la plus ancienne de celles qui n'ont cessé de me tourmenter et de m'effrayer pendant toute ma vie.

C'était un jeune homme qui descendait vers nous, avec de belles joues rouges et des yeux brillants, portant autour des cheveux un rouleau d'étoffe sale en guise de serre-tête. Il descendait la pente, portant à l'aide d'une palanche deux seaux de vidange sur une épaule, équilibrant adroitement leur poids par sa démarche. C'était un vidangeur, un collecteur d'excréments. Il était vêtu en ouvrier, chaussé de sandales à semelle de caoutchouc et à dessus de toile noire, les jambes serrées dans un pantalon de coton bleu foncé, du genre ajusté qu'on appelle « cuissard ».

J'observais le jeune homme avec une attention insolite de la part d'un enfant de quatre ans. Bien que je ne m'en rendisse pas clairement compte à l'époque, il représentait à mes yeux la révélation d'un certain pouvoir, le premier appel que me lançait une certaine voix étrange et secrète. Il est significatif que ceci se soit d'abord manifesté à moi sous la forme d'un vidangeur : l'excrément est un symbole de la terre et c'était sans aucun doute l'amour malveillant de la Terre Nourricière qui m'appelait.

J'eus alors le pressentiment qu'il existe en ce monde une sorte de désir pareil à une douleur aiguë. Levant les yeux vers ce jeune homme sale, je me sentis suffoqué par le désir en pensant : « Je veux me changer en lui, je veux être lui. » Je me

souviens nettement que mon désir était concentré sur deux points. Le premier était son « cuissard » bleu foncé, l'autre son métier. Le pantalon collant dessinait avec précision la partie inférieure de son corps, qui se mouvait avec souplesse et semblait se diriger tout droit vers moi. Une adoration inexprimable pour ce pantalon était née en moi. Je ne comprenais pas pourquoi.

Son métier… À cet instant, de même que d'autres enfants, dès qu'ils possèdent la faculté du souvenir, veulent devenir généraux, je fus saisi par l'ambition de devenir vidangeur. Cette ambition peut avoir eu en partie pour origine le pantalon bleu foncé, mais en partie seulement, j'en suis certain. Par la suite, elle ne fit que croître et, grandissant en moi, connut une étrange évolution.

Ce que je veux dire, c'est que le métier de cet homme m'inspirait en quelque sorte le violent désir d'un chagrin amer, d'un chagrin qui me déchirerait le corps. Son métier me donnait le sentiment d'une « tragédie » dans le sens le plus voluptueux du mot. Un certain sentiment de « renoncement à soi-même », un certain sentiment d'indifférence, un certain sentiment d'intimité avec le danger, comme un singulier mélange de néant et de force vitale – tous ces sentiments suscités en foule par son métier fondirent sur moi et me tinrent captif à l'âge de quatre ans. Sans doute me faisais-je une idée erronée du travail d'un vidangeur. Sans doute m'avait-on parlé d'un autre métier et, abusé par son costume, je faisais rentrer de force sa besogne dans le cadre de ce qu'on m'avait raconté. Je ne puis trouver d'autre explication.

Tel doit avoir été le cas, car bientôt mon ambition se transféra, accompagnée des mêmes émotions, sur les conducteurs de hana-densha – ces tramways si gaiement décorés de fleurs à l'occasion des jours de fêtes – ou bien encore sur les poinçonneurs du métro. Ces deux métiers me donnaient une violente impression de « vies tragiques » que j'ignorais et dont il semblait que je fusse à jamais exclu. C'était particulièrement vrai dans le cas des poinçonneurs : les rangées de boutons dorés sur la tunique de leur uniforme bleu

se confondaient dans mon esprit avec l'odeur qui flottait dans les métros à l'époque – comme une senteur de caoutchouc ou de menthe poivrée – et suggéraient aisément des associations d'idées avec des « choses tragiques ». Je sentais confusément qu'il était « tragique » de gagner sa vie dans une pareille odeur. Les existences et les événements se déroulant sans aucun rapport avec moi, dans des endroits qui non seulement me séduisaient, mais de plus m'étaient interdits, tous ces éléments, en même temps que les êtres qui s'y rattachaient, constituaient ma définition des « choses tragiques ». Il semblait que mon chagrin d'être éternellement exclu était toujours transformé dans mes rêveries en chagrin pour ces êtres et leur façon de vivre, et que c'était seulement par mon propre chagrin que je m'efforçais de participer à leur existence.

Si tel était le cas, les prétendues « choses tragiques » dont je prenais conscience n'étaient probablement que des ombres projetées par l'éclat flamboyant du pressentiment d'un chagrin encore plus grand à l'avenir, d'une exclusion plus rigoureuse encore…

J'ai gardé aussi un autre souvenir très lointain, au sujet d'un livre d'images. Bien que j'eusse appris à lire et à écrire à l'âge de cinq ans, je ne pouvais encore lire les mots de ce livre. Aussi ce souvenir doit-il remonter à mes quatre ans.

J'avais plusieurs livres d'images à cette époque, mais mon imagination avait été séduite, complètement et exclusivement, par celui-là seul et par une seule image qui fut pour moi une révélation. II m'arrivait de passer de longs et ennuyeux après-midi à rêver en la contemplant ; pourtant, si quelqu'un survenait, je me sentais coupable sans raison et, troublé, je passais vivement à une autre page. La surveillance exercée par une garde-malade ou une servante m'était intolérable. Je désirais ardemment mener une vie qui me permettrait de contempler cette image tout le long du jour. Chaque fois que j'arrivais à cette page, mon cœur battait très vite. Aucune autre n'avait le moindre intérêt pour moi.

L’image représentait un chevalier monté sur un cheval blanc, l’épée levée. Le cheval, les naseaux flamboyants, piaffait, frappant le sol de ses jambes puissantes. Il y avait un magnifique écusson sur l’armure d’argent portée par le chevalier. Son beau visage se devinait à travers la visière et il brandissait son épée nue de façon terrifiante, sous le ciel bleu, affrontant, soit la mort soit tout au moins quelque redoutable objet, doué d’un pouvoir maléfique. Je pensais qu’il allait être tué l’instant d’après : si je tourne vivement la page, je peux sûrement le voir tué. Sûrement il existe un moyen par lequel, avant qu’on s’en rende compte, les images d’un livre peuvent se transformer et devenir l’ « instant d’après »…

Mais un jour ma garde-malade vint à ouvrir le livre à cette page. Tandis que j’y jetais un rapide regard de côté, elle dit :

« Le petit maître connaît-il l’histoire de cette image ?

— Non.

— On dirait un homme, mais c’est une femme.

Réellement. Elle s’appelait Jeanne d’Arc. II paraît qu’elle est allée à la guerre habillée en homme pour servir son pays.

— Une femme… ? »

J’avais l’impression d’avoir reçu un coup de massue. La personne dont j’avais pensé qu’elle était il était elle. Si ce magnifique chevalier était une femme et non un homme, que restait-il ? (Aujourd’hui même j’éprouve une répugnance, profondément ancrée et difficile à expliquer, à l’égard des femmes en costume masculin.) C’était la première « revanche par la réalité » dont je faisais l’expérience et elle me semblait cruelle, en particulier à propos des délicieuses visions auxquelles je m’étais complu concernant sa mort. Dès ce jour, je n’accordai plus le moindre intérêt à ce livre d’images, je ne voulus même plus l’avoir entre les mains. Des années plus tard, je devais découvrir la glorification de la mort d’un beau chevalier dans un poème d’Oscar Wilde :

Il est beau ce chevalier qui gît frappé à mort

Parmi les joncs et les roseaux…

Dans son roman Là-bas, Huysmans étudie le personnage de Gilles de Rais, garde du corps de Jeanne d'Arc par ordre royal de Charles VII. Celui-ci, dit Huysmans, devait être bientôt perverti et commettre « les cruautés les plus subtiles, les crimes les plus outrés »[1], néanmoins l'impulsion première de son mysticisme venait de ce qu'il avait vu de ses yeux les multiples actions miraculeuses accomplies par Jeanne d'Arc. Bien qu'elle eût produit sur moi un effet contraire, en éveillant en moi un sentiment de répugnance, dans mon cas aussi la Pucelle d'Orléans joua un rôle important…

Encore un autre souvenir : c'est l'odeur de sueur, une odeur qui semblait m'emporter, éveillait mes désirs, me subjuguait…

Dressant l'oreille, j'entends une sorte de craquement sourd et très faible, qui me fait l'effet d'une menace. Par moments un clairon s'y joint. Un bruit de chant, simple et étrangement plaintif se rapproche. Tirant par la main une servante, je la supplie d'aller vite, vite, avec l'envie folle d'être à la grille, serré dans ses bras.

C'était la troupe qui passait devant chez nous en revenant de l'exercice. Les soldats aiment les enfants et j'étais toujours impatient de recevoir les cartouches vides qu'ils me donnaient. Comme ma grand-mère m'avait défendu d'accepter ces cadeaux, qu'elle déclarait dangereux, mon attente était aiguisée par les joies de la clandestinité. Le lourd piétinement des godillots, des uniformes tachés et une forêt de fusils sur l'épaule suffisent à fasciner un enfant. Mais moi c'était simplement leur odeur de sueur qui me fascinait, créant un stimulus qui demeurait caché sous mon espoir de recevoir d'eux des cartouches.

L'odeur de sueur des soldats – cette odeur pareille à la brise marine, à l'air brûlant et doré qui règne au-dessus du rivage de la mer – frappait mes narines et me grisait. Ce fut probablement mon plus ancien souvenir d'une odeur. À l'époque, inutile de le dire, cette odeur ne pouvait avoir le moindre rapport direct avec des sensations sexuelles, mais elle

éveilla en moi, petit à petit et obstinément, un violent désir sensuel pour des choses telles que la destinée des soldats, la nature tragique de leur métier, les pays lointains qu'ils verraient, les conditions dans lesquelles ils mourraient…

Ces images bizarres furent les premières choses que je connus dans la vie. Dès le début, elles se dressèrent devant moi avec une perfection véritablement toute-puissante. Il n'y manquait pas un seul détail. Plus tard j'y cherchai les sources de mes sentiments et de mes actions et à nouveau il n'y manquait pas un seul détail.

Depuis mon enfance, mes idées sur l'existence humaine ne se sont jamais écartées de la théorie augustinienne de la prédétermination. À maintes reprises je fus tourmenté par de vains doutes – comme je continue à l'être aujourd'hui – mais je considérai ces doutes comme une forme de tentation et je demeurai fermement attaché à mes idées déterministes. On m'avait remis ce qu'on pourrait appeler un menu complet de toutes les difficultés de ma vie, alors que j'étais trop jeune pour le lire. Mais je n'avais rien d'autre à faire que de déplier ma serviette et de me mettre à table. Même l'assurance que j'écrirais, comme je le fais en ce moment, un curieux livre tel que celui-ci, était indiquée avec précision sur le menu, où j'ai dû l'avoir sous les yeux dès le début.

La période de l'enfance est une scène de théâtre sur laquelle l'espace et le temps s'enchevêtrent. Par exemple, il y avait d'une part les nouvelles que j'apprenais par les adultes au sujet des événements survenus dans divers pays – l'éruption d'un volcan ou l'insurrection d'une armée – d'autre part les choses qui se passaient sous mes yeux – les crises de ma grand-mère ou les petites querelles de famille – enfin les événements imaginaires du monde des contes de fées dans lequel je venais d'être plongé. Ces trois catégories me semblaient toujours être d'égale valeur et de même sorte. Je ne pouvais croire que le monde fût plus compliqué qu'un édifice de jeux de

construction, ni que la prétendue « communauté sociale » dans laquelle il me faudrait entrer bientôt, pouvait être plus éblouissante que l'univers des contes de fées. Ainsi, sans que je m'en rendisse compte, l'un des éléments déterminants de ma vie était entré en jeu. Et à cause de mes luttes contre lui, dès le début toutes mes rêveries furent teintées de désespoir, étrangement complètes et en soi semblables à un désir passionné.

Une nuit, de mon lit, je vis une cité brillante flottant sur l'étendue des ténèbres qui m'entouraient. Elle était étrangement immobile et pourtant débordait d'éclat et de mystère. Je discernais nettement un sceau mystique imprimé sur le visage des gens de cette cité. C'étaient des adultes qui rentraient chez eux dans le silence de la nuit, gardant encore dans leurs paroles et dans leurs gestes des traces de quelque chose comme des signes et des mots d'ordre secrets, quelque chose qui sentait la franc-maçonnerie. De plus leur visage brillait d'une sorte de fatigue luisante, si bien qu'ils ne tenaient pas à ce qu'on les regardât en face. Comme pour ces masques de fête qui laissent des marques de poudre d'argent sur le bout des doigts quand on les touche, il me semblait que si je pouvais seulement toucher leur visage je découvrirais les couleurs dont la cité de la nuit les avait peints.

Bientôt la Nuit leva un rideau juste devant mes yeux, dévoilant la scène sur laquelle Shokiokusai Tenkatsu accomplissait ses tours de magie. (Elle faisait alors l'une de ses rares apparitions dans un théâtre du district de Shinjuku ; bien que le numéro du magicien Dante, que je vis au même théâtre quelques années plus tard, fût infiniment plus impressionnant, ni Dante, ni même l'Exposition universelle du cirque Hagenbeck, ne m'émerveillèrent autant que Tenkatsu quand je la vis pour la première fois.)

Elle parcourait la scène avec nonchalance, son corps plantureux voilé par des vêtements semblables à ceux de la Grande Prostituée de l'Apocalypse. Ses bras s'ornaient de bracelets étincelants surchargés de pierreries artificielles ; son maquillage était aussi violent que celui d'une chanteuse de

ballades, avec une couche de poudre blanche s'étendant jusqu'au bord de ses ongles de pied, et elle était affublée d'un costume de mauvais goût qui livrait sa personne à cette sorte d'éclat insolent que donne la camelote. Pourtant, chose curieuse, tout cela parvenait à créer une harmonie mélancolique avec son air hautain de suffisance, cet air qu'on voit aux prestidigitateurs et aux nobles en exil, avec son espèce de charme sombre, avec son attitude d'héroïne. Le grain délicat de l'ombre projetée par ces éléments discordants produisait une impression d'harmonie surprenante et unique.

Je compris, quoique vaguement, que le désir de « devenir Tenkatsu » et celui de « devenir conducteur de tramway » différaient dans leur essence. Leur dissemblance la plus prononcée consistait en ceci que dans le cas de Tenkatsu, le besoin de cette « qualité tragique » manquait presque absolument. En souhaitant devenir Tenkatsu, je n'avais pas à m'abreuver de cet amer mélange de désir et de honte. Pourtant, un jour, en m'efforçant de calmer les battements de mon cœur, je me glissai dans la chambre de ma mère et j'ouvris les tiroirs de la commode où elle rangeait ses vêtements.

Parmi ses kimonos, je m'emparai du plus somptueux, celui qui s'ornait des couleurs les plus éclatantes. Comme ceinture, je choisis un obi où des roses écarlates étaient peintes à l'huile et l'enroulai plusieurs fois autour de ma taille, à la manière d'un pacha turc. Je me couvris la tête d'un carré de crêpe de Chine. Mes joues brillèrent d'une joie folle quand, debout devant le miroir, je vis que cette coiffure improvisée ressemblait à celle des pirates dans L'Ile au trésor.

Mais mon œuvre était encore loin d'être achevée.

Chaque pouce de ma personne, jusqu'au bout même de mes orteils, devait être rendu digne de la création du mystère. J'enfonçai un miroir à main dans ma ceinture et me poudrai légèrement le visage. Puis je m'armai d'une lampe de poche couleur d'argent, d'un vieux porte-plume réservoir de métal et de tout ce qui frappa ma vue.

Je pris un air solennel et, ainsi vêtu, je me précipitai dans le petit salon de ma grand-mère. Incapable de réprimer mes rires éperdus et ma joie délirante, je courais à travers la pièce en criant :

« Je suis Tenkatsu ! Moi, je suis Tenkatsu ! »

Il y avait là ma grand-mère, malade et alitée, ainsi que ma mère, une visiteuse et la servante chargée de soigner la malade. Mais pas une seule personne n'était visible à mes yeux. Mon exaltation était centrée sur la conscience que, grâce à mon interprétation, Tenkatsu était révélée à de nombreux yeux. Bref, je ne voyais rien d'autre que moi-même.

C'est alors que mon regard se porta sur le visage de ma mère. Elle était devenue un peu pâle et elle restait simplement assise, comme absente. Nos regards se croisèrent ; elle baissa les yeux.

Je compris. Les larmes me brouillèrent la vue. Qu'avais-je compris à ce moment ou qu'étais-je sur le point de comprendre ? Le thème des années ultérieures – ce « remords comme prélude au péché » fit-il alors pour la première fois son apparition ? Ou bien ce moment me montrait-il combien mon isolement paraîtrait grotesque aux yeux de l'amour, et en même temps, apprenais-je, par l'envers de la leçon, mon incapacité à accepter l'amour ?…

La servante me saisit et m'emmena dans une autre pièce. En un instant, comme si j'étais un poulet à plumer, elle m'avait dépouillé de mon scandaleux déguisement.

Ma passion pour de tels accoutrements s'aggrava quand je commençai à aller au cinéma. Elle dura, toujours aussi forte, jusqu'à ce que j'eusse environ neuf ans.

Un jour j'allai avec l'étudiant qui nous servait d'homme de peine voir une version filmée de l'opérette Fra Diavolo. L'acteur qui jouait le rôle de Diavolo portait un inoubliable costume de cour avec des cascades de dentelle aux poignets. Quand je dis combien j'aimerais être habillé comme cela et porter une pareille perruque, l'étudiant rit d'un air moqueur.

Et pourtant je savais qu’à l’office, il amusait souvent les servantes avec ses imitations d’un personnage du théâtre Kabuki, la princesse Yaegaki.

Après Tenkatsu, ce fut Cléopâtre qui vint me fasciner. Par un jour de neige, vers la fin de décembre, un docteur de nos amis, cédant à mes supplications, m’emmena voir un film dont elle était l’héroïne. Comme on se trouvait à la fin de l’année, le public était peu nombreux. Le docteur mit les pieds sur la balustrade et s’endormit. Tout seul je contemplai le spectacle avec avidité, absolument enchanté : la reine d’Égypte faisant son entrée à Rome, portée dans une litière ancienne et curieusement ouvragée, sur les épaules d’une multitude d’esclaves. Des yeux mélancoliques, aux paupières lourdement teintées de fard. Son accoutrement d’un autre monde. Puis, plus tard, son corps demi-nu, couleur d’ambre, se détachant sur le tapis de Perse.

Cette fois, tirant déjà un plaisir intense de ma mauvaise conduite, j’échappai aux regards de ma grand-mère et de mes parents et, avec la complicité de ma jeune sœur et de mon petit frère, je m’appliquai à me déguiser en Cléopâtre. Qu’espérais-je de ces atours féminins ? Ce fut seulement beaucoup plus tard que je découvris des espoirs pareils aux miens chez Héliogabale, empereur romain de la décadence, ce destructeur des anciens dieux de Rome, ce monarque avili et bestial.

Le vidangeur, la Pucelle d’Orléans et l’odeur de sueur des soldats formaient une sorte de préambule à ma vie. Tenkatsu et Cléopâtre en composèrent un second. Il y en eut encore un troisième qu’il convient de relater.

Étant enfant, je lisais tous les contes de fées qui me tombaient sous la main, pourtant, je n’ai jamais eu de goût pour les princesses. Je n’aimais que les princes. Surtout les princes assassinés ou voués à la mort. J’étais absolument amoureux de tous les jeunes hommes qui venaient à être tués.

Mais je ne comprenais pas encore pourquoi, parmi les nombreux contes d’Andersen, seul son « Elfe à la Rose »

projetait sur mon cœur des ombres profondes, seul ce beau jeune homme qui, tandis qu'il baisait la rose que sa bien-aimée lui avait donnée en gage d'amour, était poignardé et décapité par un misérable, avec un grand couteau. Je ne comprenais pas encore pourquoi, parmi les nombreux contes de fées de Wilde, c'était seulement le cadavre du jeune pêcheur, dans « Le Pêcheur et son âme », rejeté sur le rivage serrant sur son cœur une sirène, qui me captivait.

Naturellement j'aimais assez d'autres ouvrages pour les enfants. Il y avait Le Rossignol d'Andersen, qui me plaisait bien, et de nombreuses histoires comiques faisaient mes délices. Mais le penchant de mon cœur vers la Mort, la Nuit et le Sang était indéniable.

Des visions de « princes assassinés » me poursuivaient obstinément. Qui aurait pu m'expliquer pourquoi je me complaisais à des évocations où les culottes collantes, qui révélaient les formes, portées par ces princes étaient associées avec leur mort cruelle ? À cet égard, je me rappelle particulièrement un conte hongrois. Pendant longtemps, mon cœur fut captivé par une image extrêmement réaliste qui illustrait cette histoire.

Imprimée en couleurs crues, l'illustration montrait le prince, vêtu d'une culotte collante et d'une tunique couleur de rose ornée de broderies d'or filé sur la poitrine. Une cape bleu foncé doublée d'écarlate flamboyant était jetée sur ses épaules, et une ceinture vert et or s'enroulait autour de sa taille. Il était harnaché d'un casque d'or vert, d'une épée rouge vif et d'un carquois de cuir vert. Sa main gauche, gantée de cuir blanc, serrait un arc, sa main droite reposait sur la branche d'un des antiques arbres de la forêt ; et, d'un air grave et imposant, il abaissait les regards sur la gorge terrifiante du dragon furieux qui s'apprêtait à se jeter sur lui. On lisait sur son visage la résolution de la mort. Si ce prince avait été destiné à sortir vainqueur de son combat contre le dragon, comme il aurait exercé peu de fascination sur moi ! Mais heureusement, le prince était voué à mourir.

À mon grand regret cependant, ce destin mortel n'était pas parfait. Afin de sauver sa sœur et aussi pour épouser une belle princesse, par sept fois le prince subissait l'épreuve de la mort et, grâce au pouvoir magique d'un diamant qu'il gardait dans sa bouche, par sept fois il ressuscitait et finalement vivait heureux à jamais.

L'illustration représentait une scène qui se passait juste avant sa mort numéro un – il était dévoré par un dragon. La seconde fois, il était « saisi par une araignée géante et après que son corps eut été empli de poison par une piqûre, il était dévoré voracement ». Ensuite il était noyé, rôti sur un feu, piqué par des frelons et mordu par des serpents, jeté dans une fosse tapissée d'une quantité incalculable de grands couteaux plantés la pointe en l'air, et écrasé par d'innombrables blocs de pierre qui tombaient « comme une pluie torrentielle ».

Sa mort, quand il était dévoré par le dragon, était décrite dans tous ses détails :

« Sans attendre un instant, le dragon réduisit le prince en petits morceaux qu'il engloutit avec avidité. C'était presque au-delà de ce que le prince pouvait endurer, mais il rassembla tout son courage et supporta fermement la torture jusqu'au moment où il se trouva mis en lambeaux. Puis, dans un éclair, son corps fut soudain reconstitué et il s'élança lestement hors de la gueule du dragon. Il ne portait pas la moindre égratignure. Le dragon s'affaissa et mourut aussitôt. »

Je relus ce passage des centaines de fois. Mais la phrase : « Il n'y avait pas sur son corps la moindre égratignure » me semblait une faute qui ne pouvait être passée sous silence. En la lisant, je trouvais que l'auteur m'avait trahi, en même temps qu'il commettait une grave erreur.

Avant longtemps, il m'arriva de faire une découverte. Elle consista à lire le passage en cachant sous ma main « son corps fut soudain reconstitué et il s'élança lestement hors de la gueule du dragon. Il ne portait pas la moindre égratignure. Le dragon ». Dès lors, l'histoire devenait idéale :

« Sans attendre un instant, le dragon réduisit le prince en

petits morceaux qu'il engloutit avec avidité. C'était presque au-delà de ce que le prince pouvait endurer, mais il rassembla tout son courage et supporta fermement la torture jusqu'au moment où il se trouva mis en lambeaux. Puis, dans un éclair, il s'affaissa et mourut aussitôt. »

Un adulte aurait certainement compris l'absurdité d'un tel système de coupure. Lui-même, ce jeune et arrogant censeur discernait la contradiction flagrante entre « être mis en lambeaux » et « s'affaisser », mais il se laissait facilement envoûter par ses propres chimères et il lui était impossible de supprimer l'une ou l'autre de ces phrases.

D'autre part, je me complaisais à imaginer des situations dans lesquelles j'étais moi-même tué sur le champ de bataille ou assassiné. Pourtant, j'avais de la mort une peur anormale. Un jour, je rudoyais une servante au point de la faire pleurer et le lendemain matin je la voyais servir le petit déjeuner avec un visage gai et souriant, comme s'il ne s'était rien passé. Alors, je croyais découvrir dans ses sourires les significations les plus sinistres. Je ne pouvais croire qu'ils ne fussent pas les sourires diaboliques provoqués par une confiance absolue en la victoire. J'étais sûr qu'elle complotait de m'empoisonner pour se venger. Des vagues de peur déferlaient dans ma poitrine. J'étais certain que le poison avait été versé dans mon bol de bouillon et je n'y aurais touché pour rien au monde. Bien des fois, à la fin d'un repas, je me levais d'un bond et quittais la table, en dévisageant la servante comme pour lui dire : « Eh bien voilà ! » Il me semblait que cette femme était si consternée de voir déjoués les plans conçus par elle pour m'empoisonner, qu'elle était incapable de bouger et regardait fixement, à travers la table, le bouillon, devenu complètement froid, où une sorte de poussière flottait à la surface, en se disant que j'en avais trop laissé pour que le poison pût agir.

Par souci de ma santé fragile et aussi pour éviter que je n'apprisse de vilaines choses, ma grand-mère m'avait interdit de jouer avec les garçons du voisinage, et mes seuls camarades

de jeu, à l'exception des servantes et des gardes-malades, étaient trois fillettes que ma grand-mère avait choisies parmi les enfants du quartier. Le moindre bruit était mauvais pour les névralgies de ma grand-mère – une porte ouverte ou fermée avec violence, une trompette d'enfant, une lutte corps à corps, n'importe quels sons ou vibrations un peu forts – et il fallait que nos jeux fussent plus tranquilles qu'ils ne sont d'ordinaire, même ceux des filles. Je préférais de beaucoup rester seul à lire un livre, à m'amuser avec mes jeux de construction, à me repaître des fantaisies de mon imagination ou à dessiner. Quand ma sœur et mon frère vinrent au monde, ils ne furent pas remis aux mains de ma grand-mère comme je l'avais été et mon père veilla à ce qu'ils fussent élevés avec la liberté convenant à des enfants. Pourtant, je n'enviais guère leur liberté et leur turbulence.

Mais il en allait autrement quand je me rendais en visite chez mes cousines. En pareil cas, j'étais considéré comme un garçon, un mâle. Un incident qu'il convient de relater eut lieu au début du printemps de ma septième année, peu avant mon entrée à l'école primaire, pendant un séjour chez une certaine cousine que j'appellerai Sugiko. À notre arrivée – ma grand-mère m'accompagnait – ma grand-tante m'avait accablé de compliments « Comme il a grandi ! Comme il a grossi ! » et ma grand-mère s'était si bien laissé prendre à cette flatterie qu'elle avait accordé une dispense spéciale quant aux repas que je prendrais chez mes cousins. Jusqu'alors elle avait été si effrayée par les fréquentes crises d'auto-intoxication dont j'ai déjà parlé, qu'elle m'interdisait de manger tous les poissons « à peau bleue ». Mon régime était soigneusement limité : en fait de poisson, on me permettait seulement les espèces à chair blanche, telles que le flétan, le turbot ou le rouget ; les pommes de terre devaient être écrasées et passées au tamis ; quant aux sucreries, toutes les gelées étaient interdites, il ne restait que les biscuits légers, les gaufrettes et autres gâteaux de ce genre ; quant aux fruits, seulement des pommes coupées en tranches minces ou de petits quartiers de mandarines. Aussi fut-ce à l'occasion de ce séjour que je mangeai mon premier

poisson à peau bleue – une sériole – que je dévorai avec une intense satisfaction. Sa saveur fine signifiait pour moi qu'on m'avait enfin accordé le premier de mes droits d'adulte, mais en même temps il laissait sur le bout de ma langue, un assez amer goût de malaise – le malaise d'être devenu adulte. Encore aujourd'hui j'éprouve un sentiment de gêne chaque fois que j'ai cette saveur dans la bouche.

Sugiko était une robuste petite fille, débordante de vie. Je n'avais jamais pu m'endormir facilement ; quand j'habitais chez elle et que je couchais dans sa chambre, sur le lit à côté du sien, j'observais avec un mélange d'envie et d'admiration la façon dont Sugiko s'endormait dès qu'elle posait la tête sur l'oreiller, exactement comme une machine.

Je jouissais d'une liberté infiniment plus grande chez Sugiko que chez moi. Comme les ennemis imaginaires susceptibles de vouloir m'enlever – bref mes parents – étaient absents, ma grand-mère n'avait aucun scrupule à me laisser plus de latitude. Elle n'avait pas besoin de me garder toujours à portée de sa vue, comme à la maison.

Cependant, j'étais incapable de prendre grand plaisir à la liberté qui m'était ainsi accordée. Tel un malade faisant ses premiers pas pendant sa convalescence, j'éprouvais une sensation de gêne, comme si j'agissais sous la contrainte d'une obligation imaginaire. Mon lit de paresse me manquait. Et dans cette maison, on exigeait tacitement de moi que je me conduise en garçon. À contrecœur, j'avais dès lors adopté un déguisement. Vers cette époque, je commençai à comprendre vaguement le mécanisme d'un fait : Ce que les gens considéraient comme une attitude de ma part était en réalité l'expression de mon besoin d'affirmer ma vraie nature et c'était précisément ce que les gens considéraient comme mon moi véritable qui était un déguisement.

C'était ce déguisement endossé de mauvaise grâce qui me faisait dire :

« Jouons à la guerre. »

Comme mes camarades étaient deux filles, Sugiko et une

autre cousine, ce n’était guère un jeu approprié. Bien plus, les Amazones du camp adverse ne montraient pas le moindre signe d’enthousiasme. Si je proposais ce jeu c’était aussi par suite de mon sentiment inverti du devoir social : je pensais que je ne devais pas flatter les goûts des filles, mais leur donner en quelque sorte du fil à retordre.

Bien que cela nous ennuyât les uns et les autres, nous continuions à jouer gauchement à la guerre, à l’intérieur et à l’extérieur de la maison éclairée par le crépuscule. Derrière un buisson, Sugiko imitait le bruit d’une mitrailleuse :

« Bang ! Bang ! Bang ! »

Je décidai pour finir qu’il était à peu près temps d’arrêter les opérations et je pris la tête d’une course éperdue vers la maison. Les femmes soldats trottaient sur mes talons, tout en lançant une continuelle décharge de bang-bang-bang. Ma main se crispa sur mon cœur et je m’effondrai comme une loque au milieu du salon.

« Qu’y a-t-il, Kochan ? me demandèrent-elles en s’approchant de moi le visage inquiet.

— Je suis mort sur le champ de bataille », répondis-je, sans ouvrir les yeux ni remuer la main.

J’étais transporté d’aise à la pensée de mon corps gisant là, tout tordu et affaissé. J’éprouvais une joie inexprimable d’avoir été tué d’un coup de feu et d’être sur le point de mourir. Il me semblait que puisque c’était moi, même si j’avais été réellement frappé par une balle, je n’aurais sûrement éprouvé aucune souffrance…

Les années d’enfance…

Mon souvenir se heurte brutalement à une scène qui est comme le symbole de cette époque. Pour moi, tel que je suis aujourd’hui, cette scène représente l’enfance elle-même, passée et à jamais disparue. Quand j’en fus témoin, je sentis la main de l’adieu avec laquelle l’enfance allait prendre congé de moi. J’eus à cet instant le pressentiment que mes impressions de temps subjectif, ou d’éternité, pourraient un jour jaillir du

fond de moi-même et se précipiter dans le moule de cette scène, pour devenir une exacte imitation des personnes, des mouvements et des sons qui la composaient, qu'en même temps que cette copie se parferait, l'original pourrait bien se fondre dans les lointaines perspectives du temps réel et objectif ; et que peut-être il ne me resterait plus que la simple imitation, ou, pour m'exprimer autrement, une sorte d'effigie de mon enfance comme celle d'un animal fidèlement naturalisé.

Chacun de nous a connu quelque incident de ce genre dans son enfance. Dans la plupart des cas cependant, il prend une forme si ténue, méritant à peine le nom d'incident, qu'il a tendance à passer inaperçu…

La scène dont je parle eut lieu un jour où une foule célébrant la Fête de l'Été franchit notre grille.

Tant pour me faire plaisir qu'à cause de sa mauvaise jambe, ma grand-mère avait obtenu des pompiers voisins qu'ils fassent passer le défilé de fête du quartier dans notre rue, devant notre grille. À l'origine un autre itinéraire était établi, mais le chef des pompiers prit sur lui de prévoir un petit détour chaque année et c'était devenu une coutume de faire passer le cortège devant chez nous.

Ce jour-là, j'étais debout à la grille avec d'autres personnes de la maison. Les deux battants ornés de plantes grimpantes étaient grands ouverts et, devant la grille, les pavés avaient été soigneusement lavés. Le son hésitant des tambours se rapprochait.

Le chant plaintif d'une mélopée, dans laquelle chaque mot ne devenait que peu à peu reconnaissable, perçait à travers le tumulte confus de la fête, proclamant ce qu'on pourrait appeler le véritable thème de ce vacarme apparemment sans objet – une sorte de lamentation en faveur de l'union, extrêmement banale, de l'humanité et de l'éternité, union qui ne pouvait être consommée que par quelque pieuse immoralité comme celle-ci. Dans la masse confuse des sons, je parvenais peu à peu à distinguer le tintement métallique des anneaux fixés sur le bâton tenu par le prêtre marchant en tête de la procession, le

grondement bredouillant des tambours et le tohu-bohu des cris scandés par les jeunes gens portant sur leurs épaules la châsse sacrée. Mon cœur battait si fort que j'étouffais et pouvais à peine me tenir debout. (Depuis lors, l'attente d'un plaisir violemment désiré a toujours été pour moi génératrice d'angoisse plutôt que de joie.)

Le prêtre porteur du bâton avait le visage recouvert d'un masque de renard. Les yeux dorés de cette bête, qui me semblait douée d'un pouvoir occulte, s'attachaient trop intensément sur moi, comme pour m'ensorceler ; et la procession qui défilait devant mes yeux suscitait en moi une joie voisine de la terreur. Avant de m'en rendre compte, je sentis que je saisissais la jupe de la personne de notre maison qui se tenait à côté de moi : j'étais prêt à m'enfuir à la moindre excuse. (Depuis cette époque, telle a toujours été mon attitude en face de la vie : s'agissant de choses trop attendues, trop embellies par des rêveries anticipées, je ne puis en définitive rien faire d'autre que de prendre la fuite.)

Derrière le prêtre venait un groupe de pompiers portant sur leurs épaules le coffre des offrandes, festonné de guirlandes sacrées en paille tressée, puis une foule d'enfants portant une châsse minuscule, qui bondissait de façon frivole. Enfin, la châsse principale s'approche, le majestueux omikoshi noir et or. De loin, nous avions déjà vu le phénix doré qui le surmontait, oscillant et se balançant, dans un éblouissement, au-dessus du tumulte et de la confusion, comme un oiseau flottant parmi les vagues ; déjà cette vue nous avait emplis d'une sorte d'égarement et de malaise. Maintenant la châsse elle-même apparut et il s'établit un état pernicieux de calme absolu, comme l'air des tropiques, qui s'accrochait uniquement autour d'elle. On eût dit une maléfique torpeur, vibrante et chaude, au-dessus des épaules des jeunes gens porteurs de l'omikoshi. Et derrière les cordages écarlates et blancs, derrière les barreaux de laque noire et d'or, derrière ces portes en feuilles d'or hermétiquement closes, il y avait un cube de quatre pieds empli de ténèbres absolues.

Ce cube parfait de nuit vide, oscillant et sautant sans cesse,

de droite à gauche, de haut en bas, régnait hardiment sur le midi sans nuages de ce début d'été.

La châsse se rapprochait de plus en plus. Les jeunes gens qui la portaient étaient vêtus de kimonos d'été, tous du même modèle, le mince tissu de coton révélant presque entièrement leur corps, et leurs mouvements donnaient l'impression que la châsse elle-même était ivre à tituber. Leurs jambes semblaient être un grand fouillis et l'on eût dit que leurs yeux ne regardaient pas les choses de ce monde.

Le jeune homme qui tenait le grand éventail rond, emblème de l'autorité, courait autour du groupe des porteurs et les invitait à presser le pas en criant avec une force extraordinaire. De temps en temps la châsse penchait follement. Puis, au milieu de cris plus frénétiques encore, elle retrouvait son équilibre.

À ce moment – peut-être parce que les adultes de ma famille avaient senti intuitivement que les jeunes gens, qui en apparence défilaient de la même manière qu'avant, étaient maintenant en proie à une force qui réclamait une issue – je fus soudain tiré en arrière par la main de la personne à laquelle je m'étais accroché.

« Prenez garde ! » s'écria quelqu'un.

Je ne saurais dire ce qui se passa ensuite. Toujours tiré par cette main, je traversai à fond de train le jardin de devant et m'élançai dans la maison par une porte de côté.

Je me précipitai à l'étage accompagné d'une autre personne et sortis sur le balcon. De là j'observai la scène, haletant. À cet instant précis, ils envahissaient en foule le jardin de devant, portant leur châsse noire.

Même longtemps après, je me demandai quelle force les avait poussés à une telle action. Je ne le sais pas encore. Comment ces vingtaines de jeunes gens purent-ils soudain prendre la décision, instantanée et unanime, de franchir en trombe notre grille ?

Ils se mirent à saccager les plantes pour le simple plaisir de détruire. Ce fut une dévastation dans tous les sens du mot. Le

jardin du devant, qui depuis longtemps était dépouillé de tout intérêt pour moi, fut soudain transformé en un monde différent. La châsse fut promenée sur la moindre parcelle du terrain et les arbustes, déchiquetés avec fracas, furent foulés aux pieds. J'arrivais difficilement à comprendre ce qui se passait. Les bruits se neutralisaient mutuellement et j'avais tout à fait l'impression que mes oreilles étaient frappées par des vagues périodiques de silence glacé et de grondements dépourvus de sens. Il en était de même pour les couleurs – or et vermillon, violet et vert, jaune et bleu sombre – toutes palpitaient et bouillonnaient, semblant se fondre en une seule couleur dans laquelle tantôt l'or, tantôt le vermillon, était la teinte dominante.

Au milieu de tout cela, une seule chose apparaissait d'une clarté aveuglante, une chose qui à la fois me faisait horreur et me déchirait, emplissant mon cœur d'une inexplicable angoisse. C'était l'expression du visage des jeunes gens porteurs de la châsse -l'expression de l'ivresse la plus obscène et la plus manifeste qui fût au monde…

II

Depuis plus d’un an je connaissais l’angoisse d’un enfant pourvu d’un curieux jouet. J’avais alors douze ans.

Ce jouet augmentait de volume en toute occasion et insinuait que, bien utilisé, il serait un objet tout à fait délicieux. Mais le mode d’emploi n’était écrit nulle part, aussi quand le jouet prenait l’initiative de vouloir jouer avec moi, mon désarroi était inévitable. Parfois mon humiliation et mon impatience devenaient si fortes que j’en arrivais à croire que je souhaitais détruire le jouet. Pour finir cependant, il n’y avait rien d’autre à faire que de capituler, de céder à ce jouet insubordonné, avec son expression de doux secret, puis d’attendre passivement pour voir ce qui allait se passer.

Alors je me mis en tête d’essayer de percevoir avec plus de calme les désirs du jouet. Quand je le fis, je m’aperçus bientôt qu’il possédait déjà des goûts bien définis et évidents, ou ce qu’on pourrait appeler son propre mécanisme. La nature de ses goûts se trouvait liée, non seulement à mes souvenirs d’enfance, mais, l’une après l’autre, à des choses telles que les corps nus de quelques jeunes gens vus un été au bord de la mer, les équipes de nageurs du lac Meiji, le jeune homme basané qu’avait épousé une de mes cousines, et aussi les vaillants héros de plus d’un roman d’aventures. Jusque-là j’avais cru à tort que ces choses n’exerçaient sur moi qu’un attrait poétique, confondant ainsi la nature de mes désirs sensuels avec un système d’esthétique.

Le jouet levait également la tête vers la mort, les mares de sang et la chair musclée. Les sanglantes scènes de duel représentées sur la couverture des magazines publiant des romans d’aventures, que j’empruntais en secret à l’étudiant-

homme de peine, les images de jeunes samouraïs s’ouvrant le ventre ou de soldats frappés par des balles, serrant les dents tandis que le sang ruisselait à travers des mains crispées sur une poitrine vêtue de kaki ; les photographies de lutteurs de sumo, aux muscles durs, de la troisième catégorie, pas encore devenus trop gras – à la vue de telles choses, le jouet levait promptement sa tête curieuse (si l’adjectif « curieux » paraît inapproprié, on peut le remplacer par « érotique » ou « lubrique »).

Du jour où j’eus compris tout cela, je me mis à rechercher le plaisir physique sciemment de propos délibéré. Les principes de sélection et d’aménagement furent mis en application. Quand la composition d’une image dans un magazine de romans d’aventures était jugée mauvaise, je commençais par la copier au pastel avant de la corriger selon mes goûts. Alors elle devenait l’image d’un jeune artiste de cirque tombant à genoux et crispant la main sur sa poitrine trouée d’une balle ; ou celle d’un danseur de corde qui, ayant perdu l’équilibre, s’était ouvert le crâne et gisait maintenant, mourant, la moitié du visage couverte de sang. Souvent à l’école, j’étais si préoccupé par la crainte que ces images sanguinaires, cachées dans un tiroir de la bibliothèque à la maison, vinssent à être découvertes en mon absence, que je n’entendais même pas la voix du professeur. Je savais que j’aurais dû les détruire promptement après les avoir dessinées, mais mon jouet leur était si attaché que je me trouvais dans l’absolue impossibilité de le faire.

De cette façon mon jouet insubordonné passa de nombreux jours et de nombreux mois parfaitement futiles, sans même atteindre son but secondaire – ce que j’appellerai « mes mauvaises habitudes » encore bien moins son but final, primordial.

Des changements divers s’étaient produits autour de moi. La famille s’était scindée en deux et, quittant la demeure où j’étais né, était allée habiter dans deux maisons différentes, à

quelques pas de distance dans la même rue. Mes grands-parents et moi occupions l'une de ces maisons tandis que mes parents, mon frère et ma sœur habitaient l'autre. À cette époque mon père, envoyé à l'étranger en mission officielle, visita plusieurs pays d'Europe, puis revint au foyer. Peu de temps après, mes parents déménagèrent encore. Mon père avait enfin pris la résolution tardive d'exiger mon retour chez lui et saisit cette occasion pour le faire. Je subis une scène de séparation de la part de ma grand-mère – du « mélodrame moderne » déclara mon père – et vins donc finalement vivre avec mes parents. Désormais j'étais séparé de la maison de mes grands-parents par plusieurs stations de chemin de fer de l'État et de la ligne des tramways municipaux. Jour et nuit ma grand-mère serrait ma photographie sur son cœur en pleurant et elle était prise sur-le-champ d'une crise aiguë si je violais le traité stipulant que je viendrais chaque semaine passer une nuit chez elle. À douze ans, j'avais une tendre amoureuse âgée de soixante ans.

Bientôt mon père fut envoyé à Osaka. Il y alla seul, le reste de la famille demeurant à Tokyo.

Un jour, profitant de ce que je n'allais pas à l'école à cause d'un léger rhume, je pris des volumes de reproductions d'œuvres d'art, que mon père avait rapportés comme souvenirs de ses voyages à l'étranger, et je les emportai dans ma chambre où je les feuilletai avec une grande attention. J'étais particulièrement enchanté par les héliogravures des sculptures grecques, dans les guides des divers musées italiens. En ce qui concerne les nus, parmi les nombreuses reproductions de chefs-d'œuvre, ce furent ces gravures, en noir et blanc, qui me séduisirent le plus. Ce qui était probablement dû au simple fait que, même sur les reproductions, la sculpture semblait plus vivante.

C'était la première fois que je voyais ces livres. Mon avare père ne pouvait supporter que les images fussent touchées et salies par des mains enfantines, et craignant aussi – bien à tort ! – que je puisse être attiré par les nudités féminines des œuvres célèbres, tenait ces ouvrages cachés au plus profond

d’une armoire. Et pour ma part, jusqu’à ce jour-là, je n’avais jamais imaginé qu’ils pussent être plus intéressants que les illustrations des romans d’aventures publiés en magazines.

Je commençai par tourner une page vers la fin du volume. Soudain apparut, à l’angle de la page suivante, une image dont je ne pus m’empêcher de croire qu’elle était là pour moi, à m’attendre.

C’était une reproduction du Saint Sébastien de Guido Reni, qui fait partie des collections du Palazzo Rosso, à Gênes.

Le tronc noir et légèrement oblique de l’arbre servant de poteau d’exécution se détachait sur un fond de forêt sombre et de ciel crépusculaire, ténébreux et lointain, dans le style de Titien. Un jeune homme d’une beauté remarquable était attaché nu au tronc d’arbre. Ses mains croisées étaient levées très haut et les courroies qui lui liaient les poignets étaient fixées à l’arbre. Aucun autre lien n’était visible et le seul vêtement qui couvrît la nudité du jeune homme était une grossière étoffe blanche nouée lâchement autour des reins.

Je crus deviner que le tableau représentait le martyre d’un chrétien. Mais comme il était l’œuvre d’un peintre épris de beauté, appartenant à l’école éclectique issue de la Renaissance, même cette image de la mort d’un saint chrétien dégageait une forte odeur de paganisme. Le corps du jeune homme – on aurait pu le comparer à celui d’Antinoüs, le bien-aimé d’Hadrien, dont la beauté a été si souvent immortalisée par la sculpture – ne montre aucune trace des épreuves du missionnaire ou de la décrépitude qu’on trouve dans les représentations d’autres saints ; au contraire, il n’y a là rien d’autre que le printemps de la jeunesse, rien que lumière, beauté et plaisir.

Son incomparable nudité blanche rayonne sur un fond de crépuscule. Ses bras musclés, les bras d’un garde prétorien accoutumé à bander l’arc et à manier l’épée, sont levés selon un angle gracieux et ses poignets liés sont croisés juste au-dessus de sa tête. Son visage est légèrement tourné vers le ciel et ses yeux grands ouverts contemplent avec une profonde

sérénité la gloire céleste. Ce n’est pas la souffrance qui erre sur sa poitrine tendue, son ventre rigide, ses hanches légèrement torses, mais une lueur d’un mélancolique plaisir, pareil à la musique. N’étaient les flèches aux traits profondément enfoncés dans son aisselle gauche et son côté droit, il ressemblerait plutôt à un athlète romain se reposant, appuyé contre un arbre sombre, dans un jardin.

Les flèches ont mordu dans la jeune chair ferme et parfumée et vont consumer son corps au plus profond, par les flammes de la souffrance et de l’extase suprêmes. Mais il n’y a ni sang répandu, ni même cette multitude de flèches qu’on voit sur d’autres représentations du martyre de saint Sébastien. Deux flèches seulement projettent leur ombre tranquille et gracieuse sur la douceur de sa peau, comme l’ombre d’un arbuste tombant sur un escalier de marbre.

Mais c’est plus tard que toutes ces interprétations et ces observations me vinrent à l’esprit.

Ce jour-là, à l’instant même où je jetai les yeux sur cette image, tout mon être se mit à trembler d’une joie païenne. Mon sang bouillonnait, mes reins se gonflaient comme sous l’effet de la colère. La partie monstrueuse de ma personne qui était prête à éclater attendait que j’en fisse usage, avec une ardeur jusqu’alors inconnue, me reprochant mon ignorance, haletante d’indignation. Mes mains, tout à fait inconsciemment, commencèrent un geste qu’on ne leur avait jamais enseigné. Je sentis un je ne sais quoi secret et radieux bondir rapidement à l’attaque, venu d’au-dedans de moi. Soudain la chose jaillit, apportant un enivrement aveuglant.

Un moment s’écoula, puis, en proie à des sentiments de profonde tristesse, je portai mes regards autour du pupitre devant lequel j’étais assis. Un érable, en face de la fenêtre, jetait alentour un reflet brillant – sur la bouteille d’encre, sur mes livres de classe et mes cahiers, sur le dictionnaire et sur l’image de saint Sébastien. Il y avait un peu partout des taches d’un blanc de nuage – sur le titre imprimé en lettres d’or d’un manuel, sur le flanc de la bouteille d’encre, sur un angle du

dictionnaire. Certains objets laissaient échapper des gouttes molles, comme du plomb, d’autres luisaient d’un reflet terne, comme les yeux d’un poisson mort. Par bonheur, un mouvement réflexe de ma main pour protéger l’image avait empêché que le livre ne fût souillé.

Ce fut ma première éjaculation. Ce fut aussi le début, maladroit et nullement prémédité, de mes « mauvaises habitudes ».

(Coïncidence intéressante, Hirschfeld place les « images de saint Sébastien au premier rang des œuvres d’art qui procurent aux invertis un plaisir particulier ». Cette observation de Hirschfeld amène aisément à supposer que dans l’immense majorité des cas d’inversion, en particulier d’inversion congénitale, les pulsions inverties et sadiques sont liées ensemble de façon inextricable.)

Selon la tradition, saint Sébastien naquit vers le milieu du IIIe siècle, devint capitaine de la garde prétorienne à Rome et termina par le martyre sa courte vie d’une trentaine d’années. Il mourut, dit-on, en 288, sous le règne de l’empereur Dioclétien. Dioclétien, fils de ses œuvres, qui avait beaucoup vécu, était admiré pour sa bonté. Mais Maximien, le cœmpereur, avait le christianisme en horreur et condamna à mort la jeune Numidien, Maximilien, pour avoir refusé, au nom du pacifisme chrétien d’accomplir le service militaire obligatoire. Marcellus, le centurion, fut également exécuté pour avoir montré cette même fidélité religieuse. Tel est donc le contexte historique dans lequel le martyre de saint Sébastien devient compréhensible.

Sébastien se convertit en secret au christianisme, il mit à profit sa situation de capitaine de la garde prétorienne pour consoler les chrétiens emprisonnés et il convertit plusieurs Romains, y compris le maire ; quand ces activités vinrent à être connues, il fut condamné à périr. Percé d’innombrables flèches, il fut laissé pour mort. Mais une pieuse veuve, venue pour l’enterrer, s’aperçut que son corps était encore chaud et lui

rendit la vie grâce à ses soins. Aussitôt, cependant, il brava l'Empereur en injuriant les dieux officiels. Cette fois, il fut battu à coups de gourdins, jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Cette légende est peut-être vraie dans les grandes lignes ; il est certain que de tels martyres ont eu lieu. Si l'on se refuse à croire qu'un être humain puisse être rendu à la vie après avoir été criblé de flèches, ne peut-on voir là un embellissement ultérieur, un emploi familier du thème de la résurrection, répondant au besoin de miracles propre à l'humanité ?

Souhaitant que les transports suscités en moi par cette légende, par ce tableau, soient compris plus clairement, pour qu'on en discerne bien le caractère ardent et sensuel, je transcris ici les pages suivantes, inachevées, que j'écrivis quelques années plus tard :

Saint Sébastien. Poème en prose.

Un jour, par la fenêtre d'une salle de classe, j'aperçus un arbre de taille moyenne qui se balançait au vent. Comme je le regardais, mon cœur se mit à tonner. C'était un arbre d'une beauté saisissante. Sur la pelouse il dressait un triangle très droit, nuancé de rondeur ; la lourde masse de sa verdure était supportée par ses nombreuses branches se dressant et s'étalant avec la symétrie équilibrée d'un candélabre et sous la verdure apparaissait un tronc robuste, pareil à une colonne d'ébène. Il était là, cet arbre, parfait, admirablement construit, mais sans rien perdre de la grâce et de la simplicité de la Nature, gardant un silence serein, comme s'il était lui-même son propre créateur. Et pourtant, c'était assurément une chose créée. Peut-être une composition musicale. Un morceau de musique de chambre, écrite par un maître allemand. Une musique procurant un plaisir si religieux, si tranquille, qu'il ne pouvait être appelé que sacré, Plein de la solennité et du désir qu'on trouve dans les motifs des majestueuses tapisseries murales…

Ainsi l'affinité entre la forme de l'arbre et les sons musicaux prenait un sens à mes yeux. Il n'y a donc guère lieu de s'étonner si, au moment où je fus saisi par ces deux

impressions à la fois, rendues plus fortes encore par leur alliance, mon émotion indescriptible, mystérieuses, put être assimilée non pas au lyrisme, mais à cet enivrement inquiétant que procure la conjonction de la religion et de la musique.

Soudain, je m'interrogeai au fond de mon cœur : « N'était-ce pas là l'arbre même, l'arbre auquel le jeune saint fut lié, les mains derrière le dos, sur le tronc duquel son sang sacré coulait goutte à goutte, comme des filets d'eau après la pluie ? Cet arbre romain, sur lequel il se tordait, embrasé par les suprêmes tortures de l'agonie, sa jeune chair brutalement déchirée par l'écorce, signe final pour lui de tout plaisir et de toute douleur terrestres ? »

Dans les annales traditionnelles du martyre, il est dit que pendant le temps qui suivit l'intronisation de Dioclétien, quand il rêvait d'un pouvoir aussi illimité que le vol libre d'un oiseau, un jeune capitaine de la garde prétorienne fut arrêté et accusé de servir un dieu interdit. Ce jeune capitaine possédait à la fois un corps souple rappelant celui du fameux esclave oriental, bien-aimé de l'empereur Hadrien, et des yeux de conspirateur, impassibles comme la mer. Il était d'une arrogance délicieuse. Sur son casque il portait un lis blanc que lui offraient chaque matin des jeunes filles de la ville. Retombant gracieusement sur le flot de sa chevelure virile, quand il se reposait après un farouche tournoi, ce lis prenait tout à fait l'aspect d'un col de cygne.

Nul ne connaissait le lieu de sa naissance, ni l'endroit où il vivait. Mais tous ceux qui le voyaient sentaient que ce jeune homme, possédant le physique d'un esclave et les traits d'un prince, n'était qu'un passant qui ne tarderait pas à disparaître. Il leur semblait que cet Endymion était un nomade, conduisant ses troupeaux ; que c'était l'être même choisi pour trouver un pâturage d'un vert plus sombre que ne le sont d'ordinaire les Pâturages.

Et puis, il y avait aussi des jeunes filles fermement persuadées qu'il était venu de la mer. Parce que dans sa poitrine on entendait le grondement de la mer. Parce que dans

ses pupilles demeurait le mystérieux et éternel horizon que la mer laisse comme un souvenir au fond des yeux de tous ceux qui, nés sur ses bords, ont été forcés d'en partir. Parce que ses soupirs étaient embrasés comme les vents de la marée de Plein été, embaumés d'une odeur d'algues rejetées sur le rivage.

Tel était Sébastien, jeune capitaine de la garde prétorienne. Une beauté telle que la sienne n'était-elle pas vouée à la mort ? Les robustes femmes de Rome, aux sens nourris par le goût du bon vin qui secouait les os et par la saveur des viandes ruisselantes de sang rouge, n'eurent-elles pas bientôt pressenti son sort infortuné, encore ignoré de lui et ne l'aimèrent-elles pas pour cette raison ? Son sang courait avec une rapidité plus impétueuse encore que de coutume dans sa chair blanche, guettant une ouverture pour en jaillir quand cette chair serait déchirée. Comment les femmes n'auraient-elles pas entendu les désirs fougueux d'un sang tel que celui-là ?

Son sort n'était point pitoyable. En aucune façon ce ne fut un sort Pitoyable. Plutôt orgueilleux et tragique, un sort qu'on pourrait même qualifier de brillant.

Si l'on y réfléchit bien, il semble probable que maintes fois, même pendant un doux baiser, un avant-goût de l'angoisse de la mort vint creuser son front d'une ombre fugitive de douleur.

Il dut ainsi avoir prévu, fût-ce vaguement, que ce n'était rien de moins que le martyre qui l'attendait le long de la route ; que ce signe imprimé sur lui par le Destin faisait précisément de lui un être à part, différent de tous les autres hommes de la terre.

Or, ce matin-là, Sébastien rejeta à coups de pied ses couvertures et se précipita hors du lit à la pointe du jour, pressé par ses devoirs martiaux. À l'aube, il avait fait un rêve – un vol de pies de mauvais augure s'abattait sur sa poitrine, couvrant sa bouche d'ailes palpitantes – et ce rêve ne s'était pas encore évanoui, flottant autour de son oreiller. Mais la rude couche sur laquelle il s'étendait chaque soir répandait une suave odeur d'algues rejetées sur le rivage ; sûrement un tel parfum allait l'entraîner, pendant bien des nuits à venir, à rêver de la mer et de vastes horizons.

Tandis que debout devant la fenêtre il endossait son armure grinçante, il regardait de l'autre côté de la rue un temple entouré d'un bouquet d'arbres et dans le ciel au-dessus, il vit s'effacer la constellation appelée Mazzaroth. Il considéra ce magnifique temple païen et, dans la délicate arcade de ses sourcils, apparut un regard de profond mépris, presque de souffrance et qui seyait bien à sa beauté. Invoquant le nom du Dieu unique, il psalmodia doucement quelques terribles versets des Saintes Écritures. À ce moment, comme si son faible chant était multiplié mille fois et répercuté avec une majestueuse résonance, il entendit un puissant gémissement qui venait, sans aucun doute, de ce temple maudit, de ces rangées de colonnes découpant les cieux étoilés. C'était un bruit pareil à celui d'un étrange amoncellement qui se désagrégeait, retentissant contre le dôme du ciel incrusté d'étoiles.

Il sourit et abaissa le regard sur un point au-dessous de sa fenêtre. Un groupe de jeunes filles montait secrètement vers sa chambre, pour les prières du matin, comme elles avaient coutume de le faire, dans les ténèbres, avant chaque aurore. Et chacune des jeunes filles tenait à la main un lis endormi, les pétales clos…

C'était au cœur de l'hiver, pendant ma dernière année à l'école secondaire. Nous avions dès lors pris l'habitude de porter des pantalons longs et de nous appeler simplement par nos noms de famille. (À l'école primaire nous n'avions jamais été autorisés à laisser nos genoux nus au-dessous de nos culottes courtes, même au plus fort de l'été, aussi notre joie, en mettant pour la première fois des pantalons longs, avait-elle été doublée par la certitude de n'avoir plus jamais à entourer nos cuisses de jarretières gênantes. À l'école primaire, il nous fallait employer la formule cérémonieuse de politesse quand nous nous appelions par nos noms.) Nous avions aussi pris la merveilleuse habitude de nous moquer des professeurs, d'offrir des collations, à chacun notre tour, au salon de thé de l'école, d'organiser des jeux « dans la jungle », au cours desquels nous allions galoper dans les bois dépendant de l'école, et nous avions fait connaissance avec la vie de dortoir. Je prenais part à

tous ces divertissements, sauf à la vie de dortoir. Mes parents, toujours prudents, avaient allégué ma santé médiocre pour obtenir en ma faveur une exception à la règle exigeant que chaque élève vive en dortoir pendant un an ou deux durant son séjour à l'école secondaire. Une fois de plus la raison majeure n'était autre que de m'empêcher d'apprendre « de vilaines choses ».

Les externes n'étaient pas nombreux. Au cours du dernier trimestre de la seconde année, un nouveau vint se joindre à notre petit groupe. C'était Omi. Il avait été chassé du dortoir en raison de son comportement scandaleux. Jusqu'alors, je n'avais pas fait particulièrement attention à lui ; mais quand son expulsion le marqua du signe indiscutable de ce qu'on appelle la « culpabilité », j'eus soudain beaucoup de mal à détourner de lui mes regards.

Un jour, un gros et brave garçon de mes amis accourut vers moi en ricanant et en montrant ses fossettes. D'après ces signes familiers je sus qu'il était entré en possession de quelque information secrète.

« Dis donc, j'ai quelque chose de formidable à te raconter ! »

Je m'éloignai du radiateur et sortis dans le corridor avec mon brave ami. Nous nous appuyâmes contre une fenêtre donnant sur la cour du tir à l'arc, balayée par le vent. C'était l'endroit où nous allions d'ordinaire pour nous confier nos secrets.

« Eh bien, Omi... » commença mon ami. Puis il s'arrêta, rougissant, comme s'il était trop embarrassé pour continuer. (Vers la cinquième année d'école primaire, un jour où nous étions tous en train de parler de « cela », ce garçon nous avait carrément contredits en déclarant tout net : « C'est complètement faux, je suis absolument certain que les gens ne font pas des choses pareilles. » Une autre fois, apprenant que le père d'un ami était atteint de paralysie, il m'avertit que la paralysie était contagieuse et que je ferais mieux de ne pas m'approcher de cet ami.)

« Et alors, qu'est-ce qu'il a fabriqué, Omi ? »

Bien que continuant à employer à la maison les formes polies

et féminines du langage, lorsque j'étais à l'école, je m'étais mis à parler crûment, comme les autres garçons.

« C'est la vérité. Cet animal d'Omi, eh bien, il paraît qu'il a déjà eu des tas de filles, sans blague ! »

C'était fort plausible. Omi devait être de plusieurs années notre aîné à tous, car il avait deux ou trois fois redoublé ses classes. Il était physiquement beaucoup plus développé que nous et dans les contours de son visage, on discernait des signes d'une adolescence privilégiée, bien plus avancée que la nôtre. On lui voyait une attitude innée et hautaine de mépris gratuit. Il n'existait pas une seule chose qui à ses yeux ne méritât pas le mépris. Pour nous autres, on ne pouvait rien changer au fait qu'un lycéen était un lycéen, qu'un professeur était un professeur, que les agents de police ou les étudiants de l'université ou les employés de bureau étaient précisément des agents de police, des étudiants et des employés de bureau. De la même manière, Omi était tout simplement Omi et il était impossible d'échapper à ses yeux dédaigneux et à son rire méprisant.

« Vraiment ? » dis-je. Et pour une raison inconnue, je pensai aussitôt aux mains adroites d'Omi nettoyant les fusils que nous utilisions pour l'instruction militaire. Je me rappelai son allure élégante en chef de peloton, grand favori de l'instructeur et du professeur de gymnastique.

« C'est pourquoi… C'est à cause de ça… »

Mon ami fit entendre le ricanement égrillard que seuls peuvent comprendre les collégiens : « Eh bien, on raconte que son tu-sais-bien-quoi est énorme. La prochaine fois qu'on jouera au Dégoûtant tu n'auras qu'à tâter pour te rendre compte. Tu seras fixé. »

Le Dégoûtant était un jeu traditionnel dans notre école, très en faveur parmi les élèves de première et de seconde année et, comme toujours quand il s'agit d'un engouement pour un quelconque passe-temps, cela ressemblait plus à une maladie qu'à un amusement. Nous y jouions au grand jour, au vu de tous. Par exemple un garçon – appelons-le A. – était debout

dans la cour, l’air un peu absent. S’en apercevant, un autre garçon – B. – s’élançait et, d’un geste rapide de la main, visait au bon endroit. Si B. réussissait, il se repliait alors victorieusement à quelque distance et se mettait à crier :

« Oh, qu’elle est grosse ! Quelle grosse affaire il a, A. »

Quelle qu’ait pu être l’impulsion cachée derrière ce jeu, son seul objectif semblait être le spectacle comique offert par la victime, qui laissait échapper ses livres de classe ou ce qu’elle portait et de ses deux mains, protégeait l’endroit attaqué. En fait, les garçons découvraient dans ce jeu leur propre honte mise en évidence par leurs rires, puis, solidement étayés par des rires encore plus forts, ils avaient la satisfaction de ridiculiser leur commune honte, symbolisée par les joues en feu de la victime.

Comme d’après un scénario établi à l’avance, la victime s’écriait :

« Oh, ce B., il est dégoûtant ! »

Alors les spectateurs se mettaient à proclamer en chœur leur approbation :

« Oh, ce B., il est dégoûtant ! »

En pareil cas, Omi était dans son élément. Ses attaques se terminaient toujours rapidement par une victoire, à tel point qu’on était fondé à se demander si les garçons ne souhaitaient pas en secret d’être attaqués par lui. Et en retour, ses victimes cherchaient sans cesse à se venger. Mais aucune de leurs tentatives ne réussissait. Il se promenait toujours une main dans sa poche et au moment où il tombait dans une embuscade, il façonnait sur-le-champ une double cuirasse avec la main qu’il sortait de sa poche et sa main libre.

Ces paroles de mon ami agirent comme un engrais répandu sur les herbes vénéneuses d’une idée profondément implantée en moi. Jusqu’alors, j’avais pris part au jeu du Dégoûtant avec des sentiments aussi parfaitement naïfs que ceux de mes camarades. Mais les paroles de mon ami semblaient attribuer à mes « mauvaises habitudes » – cette vie solitaire que j’avais inconsciemment tenue strictement à part – un rapport étroit

avec ce jeu, avec cet aspect de ma vie en commun. Qu'un tel lien eût été établi dans mon esprit, le fait était certain, car tout à coup, que je le veuille ou non, ses paroles « tu n'auras qu'à tâter pour te rendre compte » s'étaient chargées pour moi d'un sens particulier, un sens auquel nul de mes innocents camarades n'aurait songé.

Dès lors, je ne pris plus jamais part au jeu du Dégoûtant. Je redoutais le moment où il me faudrait peut-être attaquer Omi et plus encore celui où Omi pourrait m'attaquer. J'étais toujours sur le qui-vive et quand certains indices permettaient de supposer que le jeu risquait d'éclater – comme une émeute ou une rébellion, il pouvait naître de l'incident le plus banal – je m'écartais et je gardais les yeux collés sur Omi, à distance respectueuse…

À la vérité, l'influence d'Omi avait commencé d'exercer sur nous sa séduction avant même que nous en fussions conscients. Par exemple, il y avait la question des chaussettes. À cette époque l'action corrosive d'un système d'éducation qui visait à produire des soldats, avait déjà atteint notre école : le précepte énoncé par le général Enoki sur son lit de mort : « Soyez simples et virils », avait été remis en honneur ; et des objets tels que les cache-nez et les chaussettes de couleurs voyantes étaient tabous. En fait tous les cache-nez étaient mal vus et le règlement exigeait que les chemises fussent blanches et les chaussettes noires, ou du moins d'une couleur sérieuse. Seul Omi ne manquait jamais de porter un cache-nez blanc et des chaussettes à dessins agressifs.

Ce garçon qui le premier osait braver les tabous faisait preuve d'une étrange habileté pour décorer sa perversité du beau nom de révolte. Son expérience l'avait amené à découvrir que les garçons ont un faible pour les charmes de la révolte. Devant l'instructeur – ce lourdaud de sous-officier était un ami intime d'Omi ou plutôt, semblait-il, son séide – il prenait à dessein son temps pour enrouler son écharpe autour de son cou et retourner ostensiblement les revers de son manteau à boutons dorés, à la manière de Napoléon.

Comme il arrive toujours, cependant, la révolte des masses aveugles n'allait pas au-delà d'une plate imitation. Espérant échapper aux dangers encourus et goûter aux seules joies de la révolte, nous n'imitions en rien l'audace dont Omi nous donnait l'exemple, sauf en ce qui concernait les chaussettes. Et dans la circonstance, je m'étais mis à l'unisson.

En arrivant le matin à l'école, nous bavardions bruyamment dans la salle de classe avant que le cours ne commence, assis non pas à nos places mais sur les pupitres. Quiconque arrivait porteur de chaussettes voyantes, ornées d'un dessin nouveau, relevait avec ostentation le bas de son pantalon en s'asseyant sur un pupitre. Ayant ainsi attiré sur lui les regards, il était aussitôt récompensé par des cris d'admiration :

« Oh, quelles chaussettes rutilantes ! »

Notre vocabulaire ne comportait aucun tribut de louange surpassant le mot « rutilant ». Omi n'apparaissait jamais qu'au dernier moment, juste avant que les élèves ne prennent leurs places, mais dès l'instant où nous prononcions « rutilant », chacun de nous, celui qui parlait comme ceux qui l'écoutaient, évoquait son regard hautain.

Un matin, après une chute de neige, je partis très tôt pour l'école. La veille au soir, un ami m'avait téléphoné pour m'avertir qu'il y aurait une bataille de boules de neige le lendemain matin. Étant de nature sujet aux insomnies la veille d'un événement très attendu, à peine eus-je ouvert les yeux, trop tôt le lendemain matin, que je me mis en route pour l'école sans souci de l'heure.

La neige atteignait à peine le haut de mes chaussures. Et un peu plus tard, tandis que je contemplais la ville par une fenêtre du chemin de fer aérien, le paysage de neige, qui n'avait pas encore capté les rayons du soleil levant, me parut plus morne que beau. La neige avait l'air d'un pansement sale cachant les plaies ouvertes de la cité, cachant ses balafres irrégulières de rues tracées au hasard et de ruelles tortueuses, de cours et de rares parcelles de terre nue, qui sont la seule beauté qu'on

puisse trouver dans le panorama de nos villes.

Comme le train, encore presque vide, approchait de la gare desservant mon école, je vis le soleil se lever au-delà des quartiers industriels. Soudain, le décor ne fut plus que joie et lumière. Maintenant, les hautes colonnes sinistres des cheminées et les sombres ondulations des monotones toits d'ardoise restaient tapies derrière le rire bruyant de l'éclatant masque de neige. C'est exactement un tel paysage couvert de neige qui devient souvent le cadre tragique de l'émeute ou de la révolution. Même les visages des passants, étrangement blêmes dans le reflet de la neige, évoquaient pour moi des conspirateurs.

Quand je descendis à la gare en face de l'école, la neige fondait déjà et j'entendais l'eau ruisseler du toit de l'entreprise de transport contiguë. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que c'était la splendeur du paysage qui s'écoulait ainsi. Des éclats de neige brillants et luisants se ruaient, comme pour un suicide, dans l'espèce de marécage du trottoir, souillé par la fange des souliers des passants. Tandis que j'avançais sous les gouttières, l'un de ces éclats se rua par erreur sur ma nuque…

Dans la cour du collège, il n'y avait pas encore une seule empreinte de pas sur la neige. La salle des casiers était encore verrouillée, mais les autres étaient ouvertes.

J'ouvris une fenêtre de la classe de seconde année, située au rez-de-chaussée et regardai la neige dans le bosquet derrière le collège. Là, dans le sentier qui, partant de la grille de derrière, montait la pente du bosquet et conduisait au bâtiment où je me trouvais, je vis de grandes empreintes de pas ; elles suivaient le sentier et continuaient vers un endroit situé juste au-dessous de la fenêtre. Puis les pas faisaient demi-tour et disparaissaient derrière le pavillon des sciences, qu'on voyait en diagonale sur la gauche.

Quelqu'un était déjà venu. De toute évidence, il avait monté le chemin partant de la grille de derrière, jeté un regard dans la salle de classe par la fenêtre et, n'y voyant personne, était parti seul de l'autre côté du pavillon des sciences. Quelques-

uns seulement des externes entraient par la grille de derrière. On racontait qu'Omi, qui était l'un d'eux, arrivait chaque matin de chez une femme. Mais il ne se montrait jamais qu'au dernier moment, à l'instant où le cours allait commencer. Néanmoins je ne pouvais imaginer que les pas puissent appartenir à un autre qu'à lui, et, à en juger d'après leur grande taille, j'étais convaincu que c'étaient les siens.

Penché à la fenêtre, les yeux braqués sur le sentier, je vis dans les empreintes des traces de terre noire toute fraîche, qui leur donnaient en quelque sorte un aspect résolu et puissant. Une force indescriptible m'attirait vers ces marques de pas. Il me semblait que j'aimerais me jeter tête la première par la fenêtre pour y enfouir mon visage. Mais, comme de coutume, mes nerfs moteurs paresseux me protégèrent contre mon soudain caprice. Au lieu de plonger par la fenêtre, je posai ma gibecière sur un pupitre et grimpai lentement sur l'appui de la fenêtre. Les agrafes et les œillets de ma veste d'uniforme s'étaient à peine pressés contre la pierre du rebord qu'ils pénétraient comme des pointes de poignards dans mes frêles côtes, provoquant une douleur mêlée d'une sorte de douceur triste. Quand j'eus sauté dans la neige, cette légère douleur demeura comme un stimulant agréable, m'emplissant d'une tremblante émotion, d'une impression d'aventure.

J'ajustai soigneusement mes caoutchoucs dans les empreintes.

Ces empreintes m'avaient paru très grandes, mais je m'aperçus alors qu'elles étaient presque de la même taille que les miennes. Je n'avais pas tenu compte du fait que la personne qui les avait faites portait sans doute aussi des caoutchoucs, comme c'était la mode parmi nous à cette époque. Maintenant que cette idée m'était venue, je décidai que les empreintes n'étaient pas assez grandes pour être celles d'Omi.

Pourtant, en dépit du sentiment de malaise qui me faisait craindre d'être déçu dans mon espoir immédiat de découvrir Omi derrière le pavillon des sciences, j'étais en quelque sorte poussé par l'idée de suivre les noires empreintes. Sans doute à

ce moment n'étais-je plus uniquement mû par l'espoir de trouver Omi ; au contraire, à la vue du mystère violé, j'étais en proie à un sentiment mêlé de désir et de vengeance envers la personne qui était venue là avant moi et avait laissé l'empreinte de ses pas dans la neige.

Respirant très fort, je me mis à suivre les traces. Comme si je marchais sur des pierres pour franchir un gué, j'avançais d'une empreinte à l'autre. Leurs contours découvraient tantôt de la terre lisse et noire comme du charbon, tantôt du gazon gelé, tantôt de la neige souillée et tassée, tantôt des pavés. Soudain je m'aperçus que, sans m'en rendre compte, je m'étais mis à marcher à grands pas, exactement comme Omi.

En suivant les traces jusqu'à l'arrière du pavillon des sciences, je passai à travers la longue ombre que le bâtiment projetait sur la neige puis je poursuivis jusqu'au tertre surplombant le vaste terrain de sports. À cause du manteau de neige étincelante qui recouvrait tout, l'ellipse de trois cents mètres que formait la piste ne pouvait se distinguer du terrain vallonné qu'elle enfermait. Dans un coin du terrain deux grands arbres, des zelkovas, s'élevaient l'un près de l'autre et leurs ombres, très allongées au soleil du matin, s'étendaient sur la neige, donnant un sens à la scène, fournissant l'heureuse imperfection par laquelle la Nature met toujours la majesté en relief. Les grands arbres, semblables à des ormes, s'élevaient avec une légèreté harmonieuse dans le ciel bleu d'hiver, dans le reflet de la neige venu d'au-dessous, dans les rayons obliques du soleil matinal, et, par instants, un morceau de neige glissait comme de la poussière d'or du haut des enfourchures formées contre les troncs par les branches rigides et sans feuilles. Les toits des dortoirs, alignés au-delà du terrain de sports, ainsi que le taillis qui leur faisait suite, semblaient dormir immobiles. Tout était plongé dans un tel silence que même le glissement muet de la neige semblait se répercuter très fort et très loin.

Pendant un moment, je ne pus rien voir dans cette étendue de clarté éblouissante.

Le paysage de neige ressemblait dans un certain sens à une forteresse en ruine : cette fantasmagorie était baignée dans la lumière et la splendeur sans bornes qui n'existent que dans les ruines des châteaux anciens. Et là, dans un coin de la ruine, dans la neige du chemin large de près de cinq mètres, on avait dessiné d'énormes lettres en caractères romains. Tout près de moi il y avait un grand cercle, un O. Ensuite venait un M. Plus loin, une troisième lettre était en train de s'écrire, un long et épais I.

C'était Omi. Les empreintes de pas que j'avais suivies conduisaient à l'O, de l'O à l'M et arrivaient finalement à la personne d'Omi lui-même, en train de traîner ses caoutchoucs dans la neige pour achever son I, la tête penchée au-dessus de son cache-col blanc, les deux mains enfoncées dans les poches de son manteau. Son ombre s'étendait comme avec défi sur la neige, parallèlement à celles des zelkovas dans le champ.

J'avais les joues en feu. Je fis une boule de neige dans mes mains gantées "et la lançai contre lui. Elle ne l'atteignit pas.

À ce même moment, il acheva d'écrire le I et, sans doute par hasard, regarda de mon côté.

« Hé ! » lui criai-je.

Tout en craignant que la seule réaction d'Omi fût de déplaisir, j'étais poussé par une passion indescriptible et je n'eus pas plus tôt lancé mon appel que je me mis à descendre en courant la pente rapide pour le rejoindre. Comme je courais, un bruit des plus inattendus me parvint aux oreilles : une phrase cordiale, criée par lui, toute pleine de son pouvoir :

« Hé, ne marche pas sur les lettres ! »

Sans nul doute il semblait être ce matin-là un personnage différent. D'ordinaire, même quand il rentrait chez lui, il ne faisait jamais ses devoirs, il laissait ses livres de classe dans son casier et arrivait à l'école le matin, les deux mains dans les poches, juste à temps pour enlever avec dextérité son manteau et se mettre au dernier rang des élèves défilant pour l'entrée en classe. Quel changement aujourd'hui ! Non seulement il avait dû passer son temps tout seul depuis le début de la

matinée, mais maintenant il m’accueillait avec son sourire inimitable, à la fois amical et rude – il m’accueillait, moi qu’il avait toujours traité comme un morveux, indigne même de mépris. Comme j’avais désiré ce sourire, l’éclat de ces juvéniles dents blanches !

Mais quand je fus assez près de lui pour voir distinctement son visage souriant, la passion qui, l’instant d’avant, m’emplissait le cœur quand j’avais crié : « Hé ! » disparut. Soudain, je me sentis paralysé par la timidité. Mon élan s’arrêta net quand je me rendis compte, dans un éclair, qu’au fond Omi était très seul. Son sourire était probablement affecté, destiné à cacher le point faible de son armure, que j’avais par hasard découvert, mais cette découverte ne me blessait pas autant qu’elle blessait l’image que je m’étais faite de lui.

Aussitôt que j’eus vu cet énorme OMI dessiné dans la neige, je compris peut-être, à demi inconsciemment, tous les coins et les recoins de sa solitude, – je compris aussi le véritable mobile, que peut-être il n’avait pas clairement compris lui-même, qui l’avait conduit à l’école si tôt le matin. Si mon idole avait maintenant plié mentalement le genou devant moi, en présentant quelque excuse telle que : « Je suis venu de bonne heure pour la bataille de boules de neige », j’aurais certainement perdu, au-dedans de moi, quelque chose d’encore plus important que l’orgueil qu’il aurait sacrifié. Sentant que c’était à moi de prendre la parole, je m’efforçai nerveusement de trouver quelque chose à dire.

« La bataille de boules de neige est fichue pour aujourd’hui, tu ne crois pas ? dis-je pour finir. J’aurais cru qu’il allait neiger davantage, d’ailleurs.

— Ouais… »

Il prit un air indifférent. Le ferme dessin de sa mâchoire se durcit à nouveau au milieu de ses joues et une sorte de dédain apitoyé à mon égard reparut. Il faisait un visible effort pour me considérer comme un enfant et ses yeux reprirent leur éclat insolent. En un certain sens il devait m’être reconnaissant de

ne poser aucune question sur ses lettres tracées dans la neige et j'étais fasciné par les pénibles efforts qu'il faisait pour vaincre ce sentiment de gratitude.

« Hou ! Je déteste porter des gants d'enfant, dit-il.

— Pourtant, il y a des grandes personnes qui portent des gants comme cela.

— Pauvre type, je parie que tu ne sais même pas quel effet cela fait de porter des gants de peau. Tiens… ! »

Brusquement, il me lança au visage ses gants de cuir trempés de neige.

Je me jetai de côté. Un brutal sentiment charnel s'embrasa en moi, marquant mes joues. Je sentis que je le dévisageais avec des yeux clairs comme le cristal…

Dès ce moment, je fus amoureux d'Omi.

Pour moi, c'était le premier amour de ma vie. Et si l'on peut excuser une façon de parler aussi brutale, c'était de toute évidence un amour étroitement lié aux désirs de la chair.

Je me mis à attendre avec impatience l'été, ou du moins le début de l'été. Sûrement, pensais-je, l'été me fournira une occasion de voir son corps nu. D'autre part, je caressais au plus profond de moi-même un désir plus honteux encore. C'était de voir sa fameuse « grosse affaire ».

Sur le standard téléphonique de mes souvenirs, deux paires de gants ont croisé leurs fils – ces gants de cuir d'Omi et une paire de gants de cérémonie blancs. Je ne parviens pas, semble-t-il, à décider quel souvenir est le vrai, lequel est inexact. Peut-être les gants de cuir étaient-ils mieux en harmonie avec ses traits rudes, peut-être étaient-ce les gants blancs qui lui convenaient le mieux.

Des traits rudes – alors même que j'emploie ces mots, une telle description n'exprime en fait pas autre chose que l'impression créée par le visage, banal d'un jeune homme, seul parmi des garçons. Si exceptionnelle que fût sa carrure, il

n’était certes pas le plus grand de nous tous. L’uniforme prétentieux exigé par notre école ressemblait à celui des officiers de marine et ne pouvait guère avoir d’allure sur nos corps inachevés ; seul Omi emplissait le sien, donnant une impression de poids, de solidité et d’une sorte de sexualité. Je n’étais sûrement pas le seul à regarder avec des yeux envieux et tendres les muscles de ses épaules et de sa poitrine, cette forme de muscles qu’on peut deviner même sous un uniforme de serge bleue.

Une sorte de secret sentiment de supériorité flottait toujours sur son visage. Peut-être était-ce le genre de sentiment qui flambe d’autant plus haut que l’orgueil est blessé. Il semblait que pour Omi des infortunes telles que les échecs aux examens ou les expulsions étaient le symbole d’une volonté frustrée. La volonté de quoi ? J’imaginais vaguement que ce devait être un but vers lequel son « mauvais génie » l’entraînait. Et j’étais certain que lui-même ne connaissait pas encore le sens profond de cette vaste conspiration nouée contre lui.

Je ne sais quoi sur son visage donnait l’impression d’un sang abondant coulant à flots dans tout son corps ; c’était un visage rond, avec des pommettes arrogantes, saillant de ses joues basanées, des lèvres qui semblaient avoir été cousues pour ne former qu’une ligne mince, des mâchoires solides et un nez large, mais bien fait et pas trop proéminent. Ces traits étaient l’enveloppe d’une âme indomptable. Qui dont aurait pu s’attendre à ce qu’un tel être eût une vie secrète, une vie intérieure ? Tout ce qu’on pouvait espérer trouver en lui, c’était l’image de cette perfection oubliée que nous avons tous perdue, nous autres, dans un très lointain passé.

Il arrivait parfois qu’un caprice lui fit jeter un coup d’œil dans les ouvrages érudits et bien trop forts pour mon âge que je lisais. Presque toujours, je lui adressais un vague sourire et je fermais mon livre pour qu’il ne le vît pas. Non pas parce que j’avais honte, mais plutôt parce que j’étais peiné par tout ce qui permettait de supposer qu’il pût s’intéresser aux livres, qu’il pût éprouver quelque gêne à ce propos, qu’il pût paraître se lasser de sa perfection inconsciente. Il m’était amer de penser

que ce pêcheur pût oublier, abandonner, renier, l'Ionie de sa naissance.

J'observais sans cesse Omi, dans la salle de classe et sur les terrains de jeux. Ce faisant, je créais de lui une image illusoire, parfaite, sans défaut. C'est pourquoi je ne puis découvrir une seule imperfection dans le portrait qui demeure imprimé dans ma mémoire. Dans un ouvrage comme celui-ci, pour donner la vie au personnage, il faudrait décrire quelque particularité essentielle, quelque défaut aimable, mais de mes souvenirs d'Omi, je ne puis tirer une seule imperfection de ce genre. Pourtant, je recevais d'Omi d'innombrables autres impressions, d'une variété infinie, toutes pleines de nuances délicates. En un mot, ce que je tirais de lui c'était une définition précise de la perfection de la vie et de la nature humaine, personnifiée dans ses sourcils, son front, ses yeux, son nez, ses oreilles, ses joues, ses pommettes, ses lèvres, ses mâchoires, sa nuque, sa gorge, son teint, la couleur de sa peau, sa force, sa poitrine, ses mains et d'innombrables autres attributs.

En les prenant pour base, le principe de sélection entrait en jeu et je composais un édifice systématique de goûts et d'aversions : à cause de lui je ne puis aimer un intellectuel, à cause de lui je ne suis pas attiré vers les gens qui portent des lunettes. À cause de lui je me mis à aimer la force, une impression de sang surabondant, l'ignorance, les gestes rudes, les propos inconsidérés et cette sauvage mélancolie propre à la chair, où l'intellect n'a aucune part…

Cependant, dès le début, une impossibilité logique se trouva impliquée pour moi dans ces goûts grossiers, rendant mes désirs à jamais inaccessibles. D'ordinaire, il n'est rien de plus logique que l'élan charnel. Mais en ce qui me concerne, à peine commençais-je à partager une entente intellectuelle avec une personne qui m'attirait, que mon désir pour cette personne s'effondrait. La découverte chez un compagnon du moindre signe d'intellectualité m'obligeait à porter sur lui un jugement de valeur rationnel. Dans une relation réciproque, telle que l'amour, chaque partenaire doit donner exactement ce qu'il exige de l'autre ; aussi mon désir d'ignorance chez un

compagnon requérait de ma part, fût-ce momentanément, une inconditionnelle « révolte contre la raison ». Mais pour moi une telle révolte était absolument impossible.

Ainsi, en présence de ces possesseurs de chair purement animale qu'aucun élément intellectuel n'avait corrompue – jeunes bandits, marins, soldats, pêcheurs – il n'y avait rien d'autre à faire pour moi que de les considérer de loin avec une indifférence passionnée, en prenant bien soin de ne jamais échanger une parole avec eux. Sans doute le seul endroit où j'aurais pu vivre à l'aise eût-il été un pays tropical, non civilisé, dont je n'aurais pas connu la langue. Maintenant que j'y réfléchis, je me rends compte que depuis ma plus tendre enfance, j'ai eu la nostalgie de ces étés brûlants, qui bouillonnent sans relâche dans les terres sauvages…

Eh bien, ensuite, il y eut les gants blancs dont j'allais parler. À mon école, la coutume voulait qu'on portât des gants blancs les jours de fête. Le seul fait d'enfiler une paire de gants blancs, avec des boutons de nacre luisant mélancoliquement aux poignets et trois sages rangées de piqûres sur le dos, suffisait pour évoquer les symboles de tous les jours de fête – la sombre salle de réunion où avaient lieu les cérémonies, la boîte de bonbons de Shioze reçue au départ, le ciel sans nuages sous lequel ces sortes de journées semblent toujours rendre des sons éclatants au milieu de leur carrière, puis s'effondrer.

C'était une fête nationale, en hiver, sans aucun doute la Journée de l'Empire. Ce matin-là, Omi était à nouveau venu à l'école exceptionnellement tôt.

Les élèves de seconde année avaient déjà chassé ceux de première année qui occupaient jusqu'alors la planche à bascule sur le terrain de jeux, au flanc des bâtiments de l'école, prenant un cruel plaisir à cette éviction et ils s'en réservaient maintenant l'usage exclusif. Bien qu'affectant de faire fi d'un jeu aussi enfantin que la planche à bascule, les élèves de seconde année lui conservaient au fond de leur cœur un reste d'affection et, en expulsant les élèves de première année, ils

pouvaient, pour sauver les apparences, faire semblant de s'adonner à ce jeu un peu ironiquement, sans le moindre sérieux. Les élèves de première année avaient formé un cercle à quelque distance de la bascule et observaient le jeu brutal de leurs aînés qui, en retour, étaient parfaitement conscients d'avoir un public. La bascule, suspendue à des chaînes, se balançait rythmiquement dans un mouvement de va-et-vient, comme un « bélier » et le combat consistait, pour chacun des deux occupants, à faire choir son partenaire.

Omi était debout, les deux pieds solidement plantés au centre de la bascule, cherchant avidement du regard un adversaire, attitude qui lui donnait tout à fait l'air d'un meurtrier aux abois.

Personne dans notre classe n'était de taille à se mesurer avec lui. Déjà plusieurs garçons avaient sauté sur la bascule, aussitôt rejetés par les mains rapides d'Omi ; leurs pieds avaient dispersé la gelée recouvrant la terre autour de la bascule et qui, jusque-là, étincelait au soleil du matin.

Après chaque victoire, Omi serrait ses mains l'une contre l'autre au-dessus de sa tête, comme un boxeur triomphant, un large sourire sur les lèvres. Et les élèves de première année l'acclamaient, oubliant déjà qu'il avait joué un rôle de meneur à la tête de ceux qui les chassaient de la bascule.

Mes yeux suivaient ses mains gantées de blanc. Elles s'agitaient avec véhémence, mais avec une merveilleuse précision, comme les pattes d'une jeune bête, d'un loup peut-être. De temps à autre elles coupaient l'air de la matinée d'hiver, comme les pennes d'une flèche, pour aller droit à la poitrine d'un adversaire. Et toujours celle-ci s'abattait sur le sol gelé, retombant tantôt sur ses pieds, tantôt sur les fesses. Rarement, à l'instant de déloger-un adversaire, Omi manquait lui-même de choir ; tandis qu'il luttait pour rétablir l'équilibre de son corps, il semblait se tordre de douleur là, en haut de la bascule, rendue glissante par la gelée qui luisait faiblement. Mais toujours la force de ses hanches souples lui permettait de reprendre son attitude d'assassin.

La bascule allait de gauche à droite avec une sorte d'indifférence, décrivant des arcs, impassible…

Tandis que j'observais la scène, je fus soudain en proie à un malaise, un malaise atroce, inexplicable. Un peu comme un étourdissement que j'aurais pu éprouver à force de regarder la bascule osciller, mais ce n'était pas cela. Sans doute s'agissait-il plutôt d'un vertige mental, d'un malaise par lequel mon équilibre intérieur allait être détruit à la vue des mouvements périlleux d'Omi. Et cette instabilité était rendue plus précaire encore par le fait qu'en elle deux forces contraires agissaient sur moi, luttant pour la suprématie. L'une était l'instinct de conservation. La seconde – une force encore plus profondément, plus intensément acharnée à la complète désintégration de mon équilibre intérieur – était la tentation du suicide, cette impulsion subtile et secrète à laquelle un être s'abandonne souvent inconsciemment.

« Qu'est-ce qui vous arrive, bande de lâches ? Il n'y a donc plus personne ? »

Le corps d'Omi se balançait doucement à droite et à gauche, ses hanches se courbant selon les mouvements de la bascule. Il posa sur ses hanches ses mains gantées de blanc. L'insigne doré de sa casquette brillait au soleil du matin. Jamais encore je ne l'avais vu aussi beau.

« J'y vais ! » m'écriai-je.

Les battements de mon cœur devenaient d'un instant à l'autre plus violents et, en m'en servant comme mesure, j'avais estimé avec précision le moment où je prononcerais finalement ces paroles. Il en a toujours été ainsi dans les moments où je cède au désir. Il me semblait qu'en montant sur cette bascule pour lutter contre Omi, loin d'obéir à une simple impulsion, j'accomplissais un acte voulu par le destin. Plus tard, de tels actes me firent croire à tort que j'étais « doué d'une forte volonté ».

« Gare à toi, gare à toi ! Tu vas te faire rosser ! » me crièrent tous mes camarades.

Au milieu de leurs cris de dérision, je grimpai sur l'une des

extrémités de la bascule. Tandis que j'essayais de m'y tenir debout, mes pieds se mirent à glisser et de nouveau l'air s'emplit de huées bruyantes.

Omi m'accueillit avec des grimaces de pitre. Il bouffonnait sans retenue et faisait semblant de glisser. De plus il me narguait en agitant vers moi ses doigts gantés. Ces doigts me semblaient être les pointes aiguës d'une arme dangereuse prête à me transpercer.

Les paumes de nos mains gantées de blanc se rencontrèrent maintes fois, échangeant des claques cuisantes et chaque fois je chancelais sous la violence du choc. De toute évidence, il retenait volontairement sa force, comme s'il voulait se jouer de moi tout son soûl, retardant ce qui eût été autrement ma prompte défaite.

« Oh, j'ai peur ! Ce que tu es fort ! Je suis fichu. Je vais tomber, regarde-moi ! »

Il tirait la langue et faisait semblant de tomber. Il m'était intolérable de voir son visage de pitre, de le voir détruire inconsciemment sa beauté. Bien qu'il m'eût peu à peu repoussé le long de la bascule, je ne pus m'empêcher de baisser les yeux. Et juste à ce moment, je reçus un coup brusque lancé par sa main droite. Par un mouvement réflexe, pour éviter la chute, j'étreignis l'air de ma main droite et, par hasard, je réussis à m'accrocher au bout des doigts de sa main droite. À ce contact, j'éprouvai une sensation violente, celle de ses doigts étroitement serrés dans les gants blancs.

Pendant un instant, nous nous regardâmes, lui et moi, dans les yeux. Ce ne fut en réalité qu'un instant. Les grimaces de pitre avaient disparu et, sur son visage, on lisait au contraire une expression étrangement sincère. Quelque chose d'immaculé, de farouche, sans hostilité ni haine, y vibrait comme la corde d'un arc. Mais peut-être n'était-ce là qu'un effet de mon imagination. Peut-être n'était-ce autre chose que le regard résolu et vide qu'il prit à l'instant où, tiré par le bout des doigts, il se sentit perdre l'équilibre. Quoi qu'il en fût, je savais, intuitivement et avec certitude qu'Omi avait vu l'air que

j’avais à ce moment-là, il avait senti la force palpitante qui coulait comme l’éclair entre les pointes de nos doigts et il avait deviné mon secret – deviné que j’étais amoureux de lui, de nul autre au monde sauf lui.

Presque au même moment, nous tombâmes tous les deux de la bascule.

Quelqu’un m’aida à me relever. C’était Omi. Il me tira rudement par le bras et, sans dire un mot, se mit à brosser la boue sur mon uniforme. Ses coudes et ses gants étaient souillés par un mélange de boue et de gelée brillante.

Il me prit le bras et s’éloigna avec moi. Je levai les yeux vers lui, comme pour lui reprocher cet étalage d’intimité.

Dans mon école, nous étions tous camarades depuis les petites classes et il n’y avait rien d’insolite à voir deux élèves se tenir par les épaules. À ce moment d’ailleurs, le sifflet nous invitant à former les rangs retentit et chacun se hâta vers sa classe dans cette attitude familière. Le fait qu’Omi était tombé sur le sol avec moi n’était pour eux que la conclusion d’un jeu qu’ils s’étaient peu à peu lassés de regarder, et même quand ils nous avaient vus, Omi et moi, nous éloigner bras dessus bras dessous, ce ne pouvait guère être pour eux un spectacle digne d’une attention particulière.

J’éprouvais néanmoins un bonheur suprême à marcher appuyé sur son bras. Peut-être à cause de ma constitution fragile, pour moi la prémonition d’un malheur se mêlait en général à toute joie ; mais en l’occurrence il n’y avait en moi rien d’autre que la sensation violente, intense, de son bras appuyé contre moi, elle semblait se transmettre de son bras au mien, puis, une fois l’accès obtenu, se répandre en moi et finir par envahir mon corps tout entier. J’aurais voulu, me semblait-il, marcher ainsi avec lui jusqu’au bout du monde.

Mais nous arrivâmes à l’endroit où se formaient les rangs et où, trop tôt, il lâcha mon bras et prit sa place. Par la suite, il ne tourna plus la tête de mon côté. Pendant la cérémonie qui suivit, il était assis à quatre places de moi. À tout moment, mes regards allaient des taches de mes gants blancs à celles des

gants d'Omi…

Mon adoration aveugle pour Omi était dépourvue de tout élément de critique consciente et je m'en rapportais encore bien moins à un point de vue moral en ce qui le concernait. Quand j'essayais de saisir la masse amorphe de mon adoration, pour la faire entrer dans les limites de l'analyse, elle avait déjà disparu.

S'il existe un amour qui n'a ni durée ni progrès, c'était précisément celui que j'éprouvais. Les yeux avec lesquels je' voyais Omi étaient toujours ceux du « premier regard » ou, si je puis dire, du « regard primitif ». C'était strictement une attitude inconsciente de ma part, un effort incessant pour protéger la pureté de mes quatorze ans contre le processus d'érosion.

Cela pouvait-il être de l'amour ? Admettons que ce fût là une forme de l'amour, car si, au premier abord, il parut conserver à jamais sa forme première en la répétant seulement indéfiniment, il eut aussi son mode particulier de dégradation et de décadence. Et ce fut une dégradation pire que celle de n'importe quel amour normal. En vérité, de toutes les sortes de décadence en ce monde, celle de la pureté est la plus redoutable.

Néanmoins, dans mon amour malheureux pour Omi, dans ce premier amour que je rencontrais dans la vie, je semblais être un oisillon gardant cachés sous son aile des désirs animaux vraiment innocents. J'étais tenté, non par le désir de la possession, mais simplement par la tentation toute pure.

Ce que je puis dire, c'est qu'à l'école, en particulier pendant une classe ennuyeuse, je ne pouvais détacher mes yeux du profil d'Omi. Qu'aurais-je pu faire de plus, alors que j'ignorais qu'aimer c'est à la fois rechercher et être recherché ? Pour moi l'amour n'était qu'un dialogue composé de petites énigmes qui demeuraient sans réponse. Quant à mon esprit d'adoration, je n'imaginais même pas qu'il pût exiger une réponse quelconque.

Un jour j'eus un rhume et bien que ce fût sans aucune espèce

de gravité, je demeurai à la maison. En retournant à l'école le lendemain, je m'aperçus que le jour où j'avais choisi de manquer n'était autre que celui du premier examen médical de printemps pour notre classe de troisième année. Plusieurs autres élèves avaient également manqué l'examen et nous nous rendîmes tous ensemble au service médical.

Là, un radiateur à gaz donnait une si faible flamme bleue dans la pièce ensoleillée qu'on ne pouvait même pas être certain qu'il était allumé. Seule régnait l'odeur des désinfectants. Nulle part on ne sentait cette odeur rose pâle, pareille à du lait chaud sucré, si caractéristique d'une pièce où une foule de garçons attendent un examen médical, leurs corps nus se poussant et se bousculant les uns contre les autres. Ici, nous n'étions qu'une poignée, ôtant nos vêtements en silence, frissonnant lamentablement…

Il y avait parmi nous un garçon maigrichon qui, comme moi, attrapait sans cesse des rhumes. Il était debout sur la balance et comme je regardais son dos pâle et osseux, couvert de duvet, je me rappelai soudain mon désir perpétuel, farouche, de voir le corps nu d'Omi : je compris combien j'avais été stupide de ne pas prévoir quelle admirable occasion de réaliser ce désir m'aurait fournie l'examen médical de la veille. Maintenant, cette occasion était déjà perdue ; il n'y avait rien à faire que d'attendre quelque heureux hasard dans l'avenir.

Je pâlis. La blême chair de poule qui couvrit soudain mon corps était l'expression d'une forme de regret pareille à un froid pénétrant. Je regardais devant moi, d'un air vague, grattant les vilaines marques de vaccin imprimées sur mes bras minces. On appela mon nom. La balance avait absolument l'air d'un échafaud, annonçant l'heure de mon exécution.

« Quarante-quatre kilos ! » aboya l'assistant à l'adresse du médecin de l'école. Cet assistant avait été infirmier dans un hôpital militaire et en gardait le comportement.

Tandis que le médecin inscrivait le chiffre sur ma fiche, il murmurait pour lui-même :

« Je voudrais bien qu'il arrive au moins à quarante cinq

kilos. »

J'étais accoutumé à subir ce traitement lors de chaque examen médical. Mais aujourd'hui j'étais si soulagé qu'Omi ne fût pas présent pour être témoin de mon humiliation que les paroles du docteur ne me causèrent pas le tourment habituel. Pendant un instant, mon soulagement fut presque de la joie…

« Ça va. Au suivant ! »

L'assistant me poussa par l'épaule d'un air impatienté. Mais cette fois je ne lui lançai pas le regard chargé de haine et de colère que je lui décochais d'ordinaire.

Néanmoins je devais pressentir, fût-ce vaguement, la fin de mon premier amour. Selon toute vraisemblance, c'était le malaise créé par ce pressentiment qui formait l'essentiel de mon plaisir.

Vint un jour, à la fin du printemps, un jour pareil à un échantillon de tissu coupé dans un morceau d'été, une sorte de répétition générale de la saison nouvelle. C'était ce jour de l'année qui arrive, telle représentant de l'été, pour inspecter le coffre à vêtements de chacun et s'assurer que tout est prêt. Ce jour où les gens sortent en chemises d'été pour montrer qu'ils sont fin prêts.

En dépit de la chaleur, j'avais un rhume et les bronches irritées. Il se trouvait que l'un de mes amis souffrait de troubles digestifs et nous allâmes tous deux au service médical pour obtenir une attestation écrite qui nous permettrait d'assister aux exercices de gymnastique sans être obligés d'y prendre part.

Au retour, nous nous dirigeâmes vers le gymnase le plus lentement possible. Notre visite au service médical nous fournissait une bonne raison pour être en retard et nous tenions à raccourcir, fût-ce de peu, le temps ennuyeux qu'il nous faudrait passer à regarder les exercices.

« Bon sang, il fait chaud, dis donc, déclarai-je, en retirant ma veste d'uniforme.

— Tu ne devrais pas, enrhumé comme tu l'es. Et puis on te fera faire la gymnastique si on te voit comme cela. »

Je remis ma veste à la hâte.

« Mais pour moi ça peut très bien aller, puisque j'ai seulement mal à l'estomac. »

Et au lieu de moi, ce fut mon ami qui retira avec ostentation sa vareuse, comme pour me narguer.

En arrivant au gymnase nous vîmes, d'après les vêtements accrochés aux patères le long du mur, que tous les élèves avaient retiré leur sweater, certains même leur chemise. Autour des barres d'exercices, où il y avait du sable et de l'herbe, le terrain semblait briller d'un vif éclat tandis que nous le regardions de la sombre salle du gymnase. Mon tempérament maladif me valut la réaction habituelle et je me dirigeai vers les barres d'exercice en faisant entendre ma petite toux d'irritation.

L'insignifiant professeur de gymnastique jeta à peine un coup d'œil sur les certificats médicaux que nous lui tendions. Il se tourna aussitôt vers les élèves qui attendaient et dit :

« C'est bon, maintenant essayons la barre fixe. Omi, montrez-leur comment il faut s'y prendre. »

Des voix amicales commencèrent à appeler furtivement Omi. En effet, il avait tout simplement disparu, comme il le faisait souvent pendant les séances de gymnastique. Impossible de savoir ce qu'il faisait en pareil cas, mais cette fois encore, il arriva à pas lents, surgissant derrière un arbre dont les jeunes feuilles vertes tremblaient de lumière.

Quand je le vis, mon cœur lança une clameur dans ma poitrine. Il avait ôté sa chemise, ne gardant qu'un gilet de corps d'un blanc éblouissant. Par contraste avec sa peau basanée, la pure blancheur de son sous-vêtement semblait presque trop propre. C'était une blancheur qu'on pouvait presque sentir de loin, comme du plâtre de Paris. Et ce plâtre blanc était sculpté en relief, révélant les contours hardis de sa poitrine, avec les deux mamelons.

« C'est la barre fixe, n'est-ce pas ? demanda-t-il au

professeur d’un ton sec et avec assurance.

— Oui, c’est cela. »

Alors, avec cette nonchalance hautaine si souvent manifestée par les possesseurs d’un beau physique, Omi allongea les mains sans se presser vers le sol et s’enduisit les paumes de sable humide, pris juste au-dessous de la surface. Se redressant, il frotta rudement ses mains l’une contre l’autre et leva le visage vers la barre de fer. Dans ses yeux brillait la résolution hardie de celui qui défie les dieux et, pendant un moment, leurs pupilles reflétèrent les nuages dans le ciel bleu de mai, en même temps qu’un froid dédain.

Un bond le traversa tout entier. Aussitôt son corps fut suspendu à la barre de fer, accroché par ses deux bras solides, des bras certainement dignes de porter des ancres tatouées.

« Ah-ah-ah ! »

L’exclamation admirative de ses camarades de classe s’éleva et flotta lourdement dans l’air.

Chacun de ces garçons aurait pu découvrir au fond de son cœur que cette admiration n’était pas uniquement provoquée par le tour de force d’Omi. C’était l’admiration de la jeunesse, de la vie, de la suprématie. Et c’était aussi la stupéfaction à la vue de l’abondante toison de poils dont les bras levés d’Omi avaient révélé la présence sous ses aisselles.

C’était sans doute la première fois que nous voyions une telle opulence de poils ; cela semblait presque de la prodigalité, comme une exubérante croissance d’encombrantes herbes d’été. Et de même que ces herbes, non contentes d’avoir complètement envahi un jardin, vont même jusqu’à recouvrir un escalier de pierre, les poils débordaient des creux profonds des aisselles et s’allongeaient en touffes épaisses vers sa poitrine. Ces deux fourrés noirs et lustrés luisaient, baignés de soleil, et l’étonnante blancheur de sa peau était pareille à du sable blanc qu’on eût aperçu à travers.

Quand il commença les mouvements de la traction, les muscles de ses bras saillirent fortement et ses épaules se gonflèrent comme des nuages d’été. Les fourrés de ses

aisselles se replièrent, ne furent plus que des ombres noires, puis devinrent peu à peu invisibles. Pour finir, sa poitrine se frotta très haut contre la barre de fer, y tremblant légèrement. En répétant ces mêmes mouvements, il exécuta une rapide série de tractions.

La force vitale – c'était avant tout cette extravagante abondance de force vitale qui subjuguait les garçons. Ils étaient écrasés par cette impression d'un trop-plein de vie que donnait Omi, par l'impression de violence sans objet qui ne peut être expliquée que si on la considère comme la vie n'existant que pour elle-même, par son espèce d'exubérance maussade, détachée. Sans qu'il s'en rendît compte, une force s'était glissée dans la chair d'Omi et complotait de s'emparer de lui, de le transpercer brutalement, de s'écouler de lui, de l'éclipser. À ce point de vue, la puissance ressemblait à une maladie. Infectée de ce violent pouvoir, sa chair avait été mise sur cette terre pour une seule raison : devenir un insensé sacrifice humain, sans aucune crainte d'infection. Les gens qui vivent dans la terreur de l'infection ne peuvent que considérer une telle chair comme un amer reproche… Les garçons reculèrent en chancelant, s'écartèrent de lui.

Quant à moi, j'éprouvais le même sentiment que mes camarades – avec d'importantes différences. Pour ma part – c'était assez pour me faire rougir de honte –, j'avais eu une érection dès l'instant où j'avais aperçu cette abondante toison. Je portais un pantalon d'été en tissu léger et je craignais que les autres n'eussent remarqué ce qui m'était arrivé. Et puis, cette crainte mise à part, il y avait dans mon cœur une autre émotion qui n'était certes pas un ravissement sans mélange. J'étais donc là, considérant le corps nu que j'avais tant désiré voir et le choc avait contre toute attente déclenché en moi une émotion qui était tout le contraire de la joie.

C'était la jalousie…

Omi se laissa retomber sur le sol, de l'air de quelqu'un qui a accompli une noble action. En entendant le bruit de sa chute, je fermai les yeux et secouai la tête. Puis je me dis que désormais

je n’étais plus amoureux d’Omi.

C’était la jalousie. Une jalousie assez féroce pour me faire volontairement répudier mon amour pour Omi.

Sans doute le besoin, que je commençai à éprouver vers cette époque, d’adopter une ligne de conduite spartiate en matière d’autodiscipline était-il pour quelque chose dans cette situation. (Le fait que j’écris ce livre est déjà un exemple de mes efforts constants en ce sens.) À cause de ma mauvaise santé et de la sollicitude ridicule dont j’étais l’objet depuis ma petite enfance, j’avais toujours été si timide que je n’osais même pas regarder les gens droit dans les yeux. Mais maintenant, j’étais obsédé par cette seule devise : « Sois fort ! »

Pour y parvenir, je découvris un exercice qui consistait à regarder fixement, d’un air menaçant, tel ou tel voyageur dans les tramways que je prenais pour aller à l’école et en revenir. La plupart d’entre eux, que je choisissais au hasard, ne semblaient pas particulièrement inquiets d’être ainsi dévisagés d’un air mauvais par un garçon pâle et faible, ils détournaient tout simplement la tête d’un air agacé ; il était rare que l’un d’eux me regardât à son tour sans aménité. Quand ils détournaient la tête, je considérais cela comme un triomphe. De cette manière, je m’exerçai peu à peu à regarder les gens dans les yeux…

Ayant décidé que j’avais renoncé à l’amour, j’en chassai désormais toute idée de mon esprit. C’était une conclusion hâtive, manquant de perspicacité. Je ne tenais pas compte d’une des preuves les plus évidentes de l’amour sexuel – le phénomène de l’érection. Pendant une très longue période de temps, j’avais été sujet à des érections et je m’adonnais également à mes « mauvaises habitudes », qui les provoquaient quand je me trouvais seul, sans que jamais je prisse conscience du sens de mes actions. Bien que déjà en possession des renseignements habituels au sujet du sexe, je n’étais pas encore troublé par le sentiment d’être différent des autres.

Je ne veux pas dire que je considérais comme normaux et

orthodoxes ces désirs qui s'écartaient des règles admises ; je ne veux pas dire non plus que je m'abusais en m'imaginant que mes amis éprouvaient les mêmes désirs. Chose assez surprenante, j'étais si féru d'histoires d'amour que je consacrais mes rêveries les plus délicieuses à des pensées d'amour entre garçons et filles et au mariage, exactement comme si j'étais une jeune fille ignorant tout du monde. Je jetai mon amour pour Omi sur le tas de détritus des énigmes négligées, sans jamais en chercher à fond la signification. Maintenant, quand j'écris le mot amour, quand j'écris affection, le sens que je leur donne est totalement différent de ma conception de ces mots à l'époque. Je n'avais même jamais imaginé que des désirs comme ceux que j'avais éprouvés pour Omi pouvaient avoir une relation importante avec les réalités de ma « vie ».

Et pourtant, au fond de moi, un instinct exigeait que je recherchasse la solitude, que je demeurasse à part, comme quelque chose de différent. Cette obligation se manifestait sous la forme d'un malaise étrange et mystérieux. J'ai déjà raconté comment, pendant mon enfance, j'étais écrasé par un sentiment de malaise à la pensée de devenir adulte, et l'idée que je grandissais continuait de s'accompagner d'une étrange et déchirante inquiétude.

Pendant mes années de croissance, on faisait un grand ourlet à tous mes pantalons neufs, afin qu'ils pussent être allongés tous les ans et, comme dans toutes les autres familles, l'augmentation régulière de ma taille était enregistrée au moyen de marques au crayon successives, inscrites sur l'un des montants de la maison. La petite cérémonie de ces mensurations périodiques avait toujours lieu dans le salon, sous les yeux de toute la famille, et chaque fois on me taquinait, on prenait un naïf plaisir à constater que j'avais grandi. Je répondais par des sourires contraints.

En fait, la pensée que je pourrais un jour parvenir à la taille d'un adulte m'emplissait de crainte, je redoutais quelque terrible danger. D'une part, mon indéfinissable sentiment de malaise favorisait ma propension à faire des rêves étrangers à

toute réalité et d'autre part elle me poussait aux « mauvaises habitudes » qui m'amenaient à trouver un refuge dans ces rêves. L'inquiétude était mon excuse…

« Tu mourras sûrement avant l'âge de vingt ans, m'avait un jour dit un ami en plaisantant, faisant allusion à ma faible constitution.

— Quelle affreuse chose à me dire ! » répondis-je, tandis qu'un sourire amer crispait mon visage. En réalité sa prédiction exerçait sur moi un attrait étrangement délicieux et romanesque.

« Tu veux qu'on fasse un pari ? poursuivit-il.

— Mais si tu paries que je mourrai, il ne me reste plus qu'à parier que je vivrai.

— C'est vrai, en effet. Quel dommage, n'est-ce pas ? dit mon ami, avec toute la cruauté de la jeunesse. Tu perdrais certainement, bien sûr. »

Il était vrai – non seulement en ce qui me concernait, mais pour tous les élèves de mon âge – que rien de comparable à la maturité d'Omi n'était encore visible sous nos aisselles. On n'y pouvait discerner qu'une très faible promesse de bourgeons susceptibles d'éclore un jour. Pour cette raison, je n'avais jamais accordé d'attention particulière à cette partie de mon corps. C'était sans nul doute la vue des poils sous les bras d'Omi qui avait fait des aisselles un fétiche à mes yeux.

Dès lors, chaque fois que je prenais un bain, je restais longtemps debout devant le miroir à contempler le reflet disgracieux de mon corps nu. Nouvel exemple du vilain petit canard persuadé qu'il va devenir un cygne ; seulement, cette fois, ce conte de fées épique devait avoir un dénouement exactement contraire. Bien que mes épaules décharnées et mon étroite poitrine n'eussent pas la moindre ressemblance avec celles d'Omi, je les regardais attentivement dans le miroir et je voulais à toute force trouver des raisons de croire qu'un jour j'aurais une poitrine comme celle d'Omi, des épaules pareilles aux siennes. Malgré cela, un malaise, comme une mince pellicule de glace, se formait çà et là sur la surface de

mon cœur. C’était plus qu’un malaise, c’était une sorte de conviction masochiste, une conviction aussi ferme que si elle eût été fondée sur une révélation divine, une conviction qui m’amenait à me dire : « Jamais en ce monde tu ne pourras ressembler à Omi.

Dans les bois gravés de la période Genroku, on voit souvent représenté un couple d’amoureux étonnamment semblables, peu de chose distinguant l’homme de la femme. L’idéal universel de la beauté dans la sculpture grecque s’approche également d’une étroite ressemblance entre l’homme et la femme. Ne pourrait-il pas y avoir là un des secrets de l’amour ? Ne se pourrait-il pas que dans les plus intimes profondeurs de l’amour se cache un désir inaccessible, l’homme et la femme souhaitant tous deux devenir l’image exacte de l’autre ? Ne se pourrait-il pas que ce désir les emporte et les conduise, pour finir, à une tragique réaction, par laquelle ils cherchent à atteindre l’impossible, en allant vers l’autre extrême ? Bref puisque leur amour mutuel ne peut réaliser une perfection d’identité mutuelle, n’existe-t-il pas un processus mental au moyen duquel chacun d’eux s’efforcerait au contraire d’accentuer les points de dissemblance – l’homme sa virilité et la femme sa féminité – et de transformer cette révolte même en une forme de coquetterie envers l’autre ? Ou bien s’ils parviennent à obtenir une ressemblance, elle ne dure malheureusement que l’espace d’un fugitif instant d’illusion. En effet, à mesure que la jeune fille devient plus hardie et le jeune homme plus timide, il arrive un moment où ils se croisent en allant dans des directions opposées, dépassant leur but et poursuivant leur chemin jusqu’à un point où ce but n’existe plus.

Considérée sous ce jour, ma jalousie – une jalousie assez violente pour que je sois persuadé d’avoir renoncé à mon amour – était plus que jamais de l’amour. J’avais fini par aimer ces « choses comme celles d’Omi » qui, lentement, timidement, bourgeonnaient sous mes aisselles, poussaient et devenaient de plus en plus sombres…

Les grandes vacances étaient arrivées. Bien que je les eusse attendues avec impatience, elles furent en réalité l'un de ces entractes pendant lesquels on ne sait que faire de sa personne ; bien que je les eusse désirées comme un affamé, elles devinrent pour moi un festin pénible.

Depuis que j'avais contracté une légère attaque de tuberculose dans ma petite enfance, le médecin m'avait défendu de m'exposer à de forts rayons ultraviolets. Au bord de la mer, on ne me permettait jamais de rester directement exposé aux rayons du soleil plus de trente minutes d'affilée. Toute violation de cette règle amenait toujours sa punition sous la forme d'un brusque accès de fièvre. On ne me permettait même pas de prendre part aux exercices de natation à l'école. Aussi n'avais-je jamais appris à nager. Par la suite cette incapacité prit une importance nouvelle, en rapport direct avec la fascination persistante que la mer vint à revêtir pour moi, avec les occasions où elle exerçait sur moi un pouvoir d'une extrême violence.

À l'époque dont je parle, cependant, je n'avais pas encore connu cette tentation irrésistible de la mer. Et pourtant, désireux de tromper l'ennui d'une saison que je trouvais tout à fait déplaisante, une saison qui, de plus, éveillait en moi d'inexplicables désirs, je passai cet été à la plage, avec ma mère, mon frère et ma sœur…

Soudain, je me rendis compte que j'avais été laissé seul sur le rocher.

Un moment avant, j'avais marché le long de la plage, en direction du rocher, avec mon frère et ma sœur, à la recherche des minuscules poissons qui étincelaient dans les filets d'eau demeurés entre les rochers. Notre pêche n'avait pas été aussi bonne que nous l'avions prévu, aussi ma petite sœur et mon petit frère avaient-ils fini par s'en lasser. Une bonne était venue nous appeler pour que nous retournions vers le parasol de plage où ma mère était assise. J'avais refusé avec humeur de revenir, aussi la servante avait-elle emmené mon frère et ma

sœur, me laissant seul.

Le soleil de l'après-midi d'été tombait sans répit sur la surface de la mer, et la baie tout entière n'était qu'une formidable étendue de lumière aveuglante. À l'horizon, quelques nuages d'été demeuraient muets, immobiles, plongeant à demi dans la mer leurs formes splendides, mélancoliques et comme prophétiques. Les muscles des nuages étaient pâles comme l'albâtre.

Quelques canots à voile, quelques yoles et plusieurs bateaux de pêche étaient partis des plages de sable et naviguaient paresseusement en pleine mer. À part les minuscules silhouettes à bord des bateaux, pas une forme humaine n'était en vue. Un silence mystérieux régnait sur toute chose. Comme si une coquette venait raconter ses petits secrets, une brise légère soufflait du large, apportant à mes oreilles un très faible son, pareil aux invisibles battements d'ailes de quelque insecte insouciant. Près de moi, la plage était presque entièrement faite de rochers bas et accessibles, inclinés vers la mer. Il n'y avait que deux ou trois de ces rochers en saillie pareils à celui où j'étais assis.

Du large, les vagues arrivaient et glissaient à la surface de la mer, où elles formaient une houle verte et bouillonnante. Des groupes de roches basses s'allongeaient jusque dans la mer, où la résistance qu'elles opposaient aux vagues projetait très haut dans l'air des éclaboussures pareilles à des mains blanches appelant au secours. Les rochers se plongeaient dans la sensation de profonde abondance donnée par la mer et semblaient rêver de bouées qui auraient rompu leurs amarres. Mais dans un éclair la houle les avait dépassés et glissait vers la plage sans que sa vitesse en fût affaiblie. Comme elle approchait de la grève, quelque chose s'éveilla et s'éleva sous son capuchon vert. La vague grandit, aussi haut que l'œil pouvait atteindre, révéla la lame, affilée comme un rasoir, de l'énorme hache de l'océan, levée et prête à frapper. Soudain, la guillotine bleu sombre s'abattit, projetant une éclaboussure de sang blanc. Le corps de la vague, bouillonnant et retombant, se lança à la poursuite de sa tête coupée et, pendant un moment,

il refléta le bleu pur du ciel, ce même bleu céleste qui miroite dans les yeux d'un être au seuil de la mort… Pendant le bref instant de l'attaque de la vague, les groupes de rochers, lisses et érodés, s'étaient cachés sous l'écume blanche, mais maintenant, émergeant peu à peu de la mer, ils étincelaient dans les restes de la vague qui s'éloignait. Du haut du rocher où j'étais assis, je voyais des bernard-l'ermite glisser follement à travers les rochers luisants et des crabes s'immobiliser dans la lumière.

Tout à coup, à mon impression de solitude se mêlèrent des souvenirs d'Omi. Voici de quelle manière : l'attrait que j'éprouvais depuis longtemps pour la solitude qui emplissait la vie d'Omi, solitude née du fait que la vie l'avait asservi – m'avait donné l'envie de posséder le même bien ; et maintenant que j'éprouvais, à cause de ce sentiment de vide devant la plénitude de la mer, l'impression d'une solitude qui ressemblait, en apparence du moins, à la sienne, je voulais la savourer complètement par ses yeux mêmes. Je voulais jouer le double rôle d'Omi et de moi-même. Mais, pour ce faire, il me fallait d'abord découvrir quelque point de ressemblance avec lui, si mince fût-il. De cette manière je pourrais devenir une doublure d'Omi, et agir consciemment tout à fait comme si je débordais joyeusement de cette même solitude qui n'était sans doute qu'inconsciente chez lui, parvenant enfin à réaliser ce rêve dans lequel le plaisir que j'éprouvais à la vue d'Omi devenait le plaisir que lui-même éprouvait.

Depuis que j'étais obsédé par l'image de saint Sébastien, j'avais pris l'habitude inconsciente de me croiser les mains sur la tête chaque fois que j'étais sans vêtements. J'avais un corps frêle, sans même un pâle reflet de la beauté luxuriante de Sébastien. En l'occurrence, une fois de plus je pris spontanément cette pose. Au même instant, mes yeux se portèrent sur mes aisselles. Et un mystérieux désir sexuel bouillonna en moi…

L'été était venu et avec lui, là sous mes aisselles, les premières pousses des halliers noirs, pas aussi touffus que ceux d'Omi, certes, mais ils étaient là sans aucun doute. Il

existait donc, ce point de ressemblance avec Omi qu'exigeaient mes desseins. De toute évidence, Omi lui-même était lié à mon désir sexuel, mais on ne pouvait nier non plus que ce désir fût dirigé principalement vers mes aisselles. Entraîné par la combinaison d'un essaim de circonstances – la brise salée qui faisait frémir mes narines, le violent soleil d'été qui flambait sur moi et brûlait mes épaules et ma poitrine, l'absence de formes humaines aussi loin que l'œil pouvait atteindre –, pour la première fois de ma vie, je me laissai aller à mes « mauvaises habitudes » en plein air, là sous le ciel bleu. Pour objet, je choisis mes aisselles…

Mon corps était secoué d'un étrange chagrin. J'étais embrasé par un sentiment d'abandon, ardent comme le soleil. Mon caleçon de bain en laine bleu marine collait de façon désagréable contre mon ventre. Je descendis lentement du rocher, marchant dans une flaque prise au piège en bordure de la plage. Dans l'eau mes pieds ressemblaient à des coquillages blancs, morts et, tout au fond, je voyais nettement le sable parsemé de coquillages et scintillant d'ondulations. Je m'agenouillai dans l'eau et m'abandonnai à une vague qui déferla à ce moment et se rua vers moi avec un grondement violent. Elle me frappa en pleine poitrine, m'ensevelissant presque dans son flot écrasant…

Quand la vague recula, ma dépravation avait été entraînée avec elle. En même temps que son reflux, en même temps que les innombrables organismes vivants qu'elle contenait – microbes, graines de plantes marines, œufs de poissons – mes myriades de spermatozoïdes avaient été engloutis dans la mer écumante et emportés.

Quand vint l'automne et que commença un nouveau trimestre scolaire, Omi n'était pas là. L'avis de son expulsion avait été apposé sur le tableau d'affichage.

Tous mes camarades, sans exception, se mirent aussitôt à jaser sur les méfaits d'Omi à l'exemple de la populace après la mort du tyran qui la gouvernait.

« … Il m'a un jour emprunté dix yens et il n'a jamais voulu

me rembourser… Il riait en me volant mon stylo importé de l’étranger… Il a failli m’étrangler… »

L’un après l’autre, ils relataient les torts qu’il leur avait faits, si bien qu’à la fin je semblais être le seul qui n’eût jamais éprouvé les effets de sa méchanceté. J’étais fou de jalousie. Mon désespoir cependant fut un peu atténué par le fait que personne ne savait exactement pourquoi il avait été renvoyé. Même ces bons élèves qui, dans toutes les écoles, connaissent toujours les dessous des cartes ne parvenaient pas à nous suggérer une raison assez plausible pour être généralement admise. Quand nous interrogions les professeurs, ils se contentaient bien entendu de sourire en disant qu’il s’agissait de « quelque chose de mal ».

Moi seul, semblait-il, j’avais une secrète conviction quant à la nature de « ce mal ». J’étais sûr qu’Omi avait participé à je ne savais quelle vaste conspiration, que lui-même n’avait pas encore complètement comprise. L’attraction vers le mal qu’un démon suscitait en lui, donnait à sa vie un sens et constituait son destin. Du moins à ce que je croyais.

Après plus ample réflexion cependant, son « mal » vint à prendre à mes yeux un sens différent. Je décidai que la vaste conspiration dans laquelle le démon l’avait entraîné, avec sa société secrète organisée de façon compliquée et ses machinations souterraines minutieusement conçues, était sûrement en faveur d’un dieu interdit.

Omi avait servi ce dieu et tenté d’opérer des conversions à sa foi, il avait été trahi, puis exécuté en secret. Un soir, au crépuscule, il avait été dépouillé de ses vêtements et emmené dans le bosquet sur la colline. Là il avait été attaché à un arbre, les deux mains liées très haut sur sa tête. La première flèche avait pénétré dans sa poitrine, la seconde dans son aisselle.

Plus je me rappelais l’image qu’il avait offerte ce jour-là en saisissant la barre fixe pour se préparer à faire une traction, plus j’étais convaincu de son étroite affinité avec saint Sébastien.

Pendant ma quatrième année à l'école secondaire, je fus atteint d'anémie. Je devins plus pâle encore que de coutume, si bien que mes mains avaient pris la couleur de l'herbe sèche. Quand je montais un escalier raide, je devais m'accroupir et me reposer une fois arrivé en haut. J'avais l'impression qu'une trombe de brouillard blanc était descendue en tourbillonnant sur ma nuque, y creusant un trou et m'amenant presque à m'évanouir.

Mes parents m'emmenèrent chez le médecin qui déclara que mes malaises étaient dus à l'anémie. C'était un homme agréable et un ami de la famille. Quand mes parents lui demandèrent des détails sur ma maladie, il dit :

« Eh bien, voyons ce que le livre du maître dit de l'anémie. »

Il avait fini de m'examiner et j'étais tout à côté de lui, aussi pouvais-je glisser un regard sur le livre, qu'il se mit à lire à haute voix. Mes parents étaient assis en face de lui et ne pouvaient voir le texte.

« Eh bien, après cela, c'est l'étiologie – les causes de la maladie – Les vers, les ankylostomes… c'est une cause fréquente. Tel est sans doute le cas chez ce garçon. Il va falloir faire un examen des selles. Ensuite il y a la chlorose. Mais c'est rare et d'ailleurs il s'agit d'une maladie féminine. »

À cet endroit le livre citait une autre cause de l'anémie, mais le docteur n'en donna pas lecture à haute voix. Au contraire, il sauta la phrase et marmonna le reste du passage entre ses dents en refermant le livre. Mais j'avais vu l'expression qu'il avait omise. C'était l' « onanisme ».

Je sentais mon cœur battre violemment de honte. Le docteur avait découvert mon secret.

Mais ce que personne n'aurait jamais pu découvrir, c'était le bizarre rapport inverse entre mon manque de sang et mon appétit de sang.

Mon insuffisance naturelle de sang avait d'abord implanté en moi l'impulsion de rêver d'effusions de sang. Et à son tour cette impulsion m'avait amené à perdre de plus en plus la substance de sang de mon corps, accroissant ainsi mon appétit de sang.

Cette affaiblissante vie de rêve aiguisait et exerçait mon imagination. Je ne connaissais pas encore les œuvres de Sade, mais la description du Colisée dans Quo Vadis avait fait sur moi une profonde impression et je m'étais complu à imaginer une sorte de théâtre du meurtre.

Là, dans mon théâtre du meurtre, de jeunes gladiateurs romains offraient leur vie pour mon amusement ; et toutes les morts qui y avaient lieu, devaient non seulement ruisseler de sang, mais aussi s'accomplir avec le cérémonial qui convenait. Je prenais plaisir à toutes les formes de peine capitale et à tous les moyens d'exécution. Mais je n'admettais ni instruments de torture ni gibet, car ils n'auraient pas offert d'effusion de sang. Je n'aimais pas non plus les armes à feu, telles que pistolets ou fusils. Autant que possible, je choisissais des armes primitives et sauvages – flèches, poignards, lances. Et, pour prolonger la torture, c'était au ventre qu'il fallait viser. La victime offerte en sacrifice devait lancer de longs cris, lugubres et pathétiques, afin que ceux qui les entendaient vinssent à sentir l'inexprimable solitude de l'existence. Alors ma joie de vivre, jaillissant de quelque endroit secret au plus profond de moi, poussait finalement une clameur de joie triomphante, répondant cri pour cri à la victime. N'était-ce pas exactement semblable à la joie que l'homme d'autrefois trouvait dans la chasse ?

L'arme de mon imagination massacra nombre de soldats grecs, nombre d'esclaves blancs en Arabie, de princes de tribus sauvages, de garçons d'ascenseurs dans les hôtels, de serveurs de restaurants, de jeunes apaches, d'officiers de l'armée, de garçons de piste dans les cirques… J'étais l'un de ces sauvages ravisseurs qui, ne sachant comment exprimer leur amour, tuent par erreur la personne qu'ils aiment. Je baisais les lèvres de ceux qui gisaient à terre, encore agités de mouvements spasmodiques.

À la suite de je ne sais quelle allusion, j'avais conçu un instrument d'exécution agencé de telle façon qu'une épaisse planche garnie de douzaines de poignards debout, disposés en forme de silhouette humaine, glissait le long d'une tige pour

tomber sur une croix fixée à l'autre extrémité de la tige. Il y avait une sorte d'usine d'exécutions, où des foreuses mécaniques, destinées à percer le cœur humain, fonctionnaient sans arrêt, après quoi le sang recueilli était sucré, mis en boîtes et vendu dans le commerce. Dans la tête de cet élève de l'école secondaire, d'innombrables victimes, les mains liées derrière le dos, étaient conduites au Colisée.

Ces impulsions devinrent peu à peu de plus en plus violentes en moi, pour prendre un jour la forme d'une rêverie, sans doute l'une des plus viles dont un homme fût capable. Comme d'ordinaire en pareil cas, la victime était l'un de mes camarades de classe, nageur habile, remarquablement bien bâti.

La scène se déroulait dans une cave. Un banquet clandestin s'y tenait. D'élégants chandeliers brillaient au-dessus d'une nappe d'un blanc immaculé. Tout un déploiement d'argenterie flanquait chaque assiette. Il y avait même les habituels bouquets d'œillets. Mais il semblait curieux que l'espace vide au centre de la table fût si grand. On allait sûrement apporter et déposer là un plat d'une taille exceptionnelle.

« Pas encore ? » me demanda l'un des invités. Son visage était dans l'ombre et demeurait invisible. Sa voix solennelle semblait appartenir à un homme âgé.

Maintenant que j'y songe, des ombres cachaient les visages de tous les dîneurs. Seules leurs mains blanches s'étendaient dans la lumière où elles jouaient avec des couteaux et des fourchettes brillants comme de l'argent. Un murmure incessant flottait dans l'air, on eût dit un groupe de gens conversant à voix basse ou parlant tout seuls. C'était un repas de funérailles, le seul bruit nettement perceptible était par moments le craquement ou le grincement d'une chaise.

« Cela devrait être bientôt prêt », répondis-je.

Le lugubre silence retomba. Je comprenais clairement que tout le monde était mécontent de ma réponse.

« Voulez-vous que j'aille voir ? »

Je me levai et ouvris la porte donnant dans la cuisine. Dans

un des angles de la pièce, il y avait un escalier de pierre montant jusqu'au niveau de la rue. « Pas encore ? demandai-je au cuisinier.

— Quoi ? Oh, dans une minute à peine », répondit le cuisinier sans lever les yeux de son travail, comme si lui aussi était de mauvaise humeur. Il hachait une sorte de salade verte. Sur la table de la cuisine, il n'y avait rien d'autre qu'une planche épaisse d'environ un mètre de large et presque trois mètres cinquante de long.

Un bruit de rires venait du haut de l'escalier de pierre. Je levai les yeux et vis un autre cuisinier qui descendait les marches, tenant par le bras le jeune camarade de classe musclé dont je viens de parler. L'adolescent portait un pantalon de marin et une chemise polo bleu sombre qui lui laissait la poitrine nue.

« Tiens, c'est B. n'est-ce pas ? » lui dis-je d'un air dégagé.

Parvenu au bas de l'escalier, il prit une pose nonchalante, sans ôter les mains de ses poches. Se tournant vers moi, il se mit à rire d'un air railleur. À ce moment précis, le cuisinier s'élança sur lui par-derrière et le serra à la gorge.

Le jeune homme se débattit avec violence.

Tout en observant ses efforts pitoyables, je me disais : « C'est une prise de judo – oui, c'est cela, une prise de judo, mais comment se nomme-t-elle ? C'est bon, étrangle-le encore – il ne pouvait pas être déjà vraiment mort – il n'est qu'évanoui. »

Soudain la tête du jeune homme pendit mollement au creux du bras massif du cuisinier. Puis le cuisinier saisit le jeune homme sans précaution et le laissa tomber sur la table. Le second cuisinier alla vers la table et se mit à s'occuper du garçon avec des gestes précis ; il le dépouilla de son polo, lui ôta son bracelet-montre, lui retira son pantalon et le mit tout nu en un rien de temps.

Le jeune homme nu gisait là où il était tombé, les lèvres un peu écartées. Je posai sur ces lèvres un baiser prolongé.

« Comment le met-on ? Sur le dos ou sur le ventre ? me demanda le cuisinier.

— Sur le dos, je suppose », répondis-je, songeant en que dans cette position, la poitrine du garçon serait visible, pareille à un bouclier couleur d'ambre.

L'autre cuisinier prit sur une étagère un grand plat qui semblait être de provenance étrangère et l'apporta Sur la table. Il était exactement de la taille nécessaire contenir un corps humain et était curieusement fait, avec cinq petits trous percés de chaque côté à travers le rebord.

« Oh, hisse ! » dirent les deux cuisiniers à l'unisson, soulevant le jeune homme inconscient et le déposant sur le plat, couché sur le dos. Puis, sifflant gaiement, ils passèrent un cordon dans les trous de chaque côté du plat, pour y attacher solidement le corps du garçon. Leurs mains agiles s'affairaient adroitement à la tâche. Ils disposèrent avec art quelques grandes feuilles de salade autour du corps nu et posèrent sur le plat un couteau à découper et une fourchette de dimensions insolites.

« Oh, hisse ! » répétèrent-ils, en chargeant le plat sur leurs épaules. J'allai leur ouvrir la porte donnant dans la salle à manger.

Nous fûmes accueillis par un silence plein de sympathie. Le plat fut déposé sur la table, emplissant l'espace vide qui jusqu'alors brillait, nu, dans la lumière. Je pris sur le plateau le grand couteau et la grande fourchette et je demandai :

« Par où vais-je commencer ? »

Il n'y eut pas de réponse. On sentait, plutôt qu'on ne les voyait, de nombreux visages tendus vers le plat.

« Voici sans doute un bon endroit pour commencer. »

Je plantai tout droit la fourchette en plein cœur. Un jet de sang me frappa au visage. Tenant le couteau de la main droite, je me mis à découper la chair de la poitrine, doucement, d'abord par tranches minces…

Même quand je fus guéri de mon anémie, mes mauvaises habitudes ne firent qu'empirer. Le plus jeune de mes

professeurs était le professeur de géométrie. Je ne me lassais jamais de regarder son visage pendant la classe. Il avait un teint hâlé par le soleil du bord de la mer, une voix sonore comme celle d'un pêcheur. J'avais entendu dire qu'il était autrefois moniteur de natation.

Un jour d'hiver, en classe de géométrie, je copiais dans mon cahier le problème inscrit au tableau noir, une main dans la poche de mon pantalon. Bientôt mes yeux s'évadèrent inconsciemment de mon travail et se mirent à suivre le professeur. Il ne cessait de descendre de l'estrade et d'y remonter tandis que, de sa voix juvénile, il répétait l'explication d'un problème ardu.

Les affres du désir sensuel avaient déjà troublé ma vie quotidienne. Cette fois, sous mes yeux, le jeune professeur prit petit à petit l'aspect d'une statue d'Hercule nu. Il venait de nettoyer le tableau, un chiffon dans la main gauche, une craie dans l'autre, puis, en continuant à effacer, il étendit la main droite et se mit à écrire une équation au tableau. Pendant ce temps les plis qui se formaient sur le tissu du dos de son veston devenaient, à mes yeux troublés, les sillons des muscles de l' « Hercule tirant à l'arc ». Et pour finir, je m'étais livré à mes mauvaises habitudes, là, au beau milieu de la classe…

Le signal de la récréation retentit. Je penchai ma tête encore égarée et je suivis les autres jusqu'au terrain de jeux. Le garçon dont j'étais alors amoureux – c'était aussi un amour malheureux, un élève qui avait manqué ses examens – vint à moi et me demanda :

« Eh, dis donc, est-ce que tu as fini par aller chez Katakura hier ? Comment était-ce ? »

Katakura était un de nos condisciples, un garçon tranquille, qui venait de mourir de tuberculose. Ses services funèbres s'étaient achevés deux jours plus tôt.

Comme j'avais appris par un ami que son visage était complètement changé dans la mort et semblait celui d'un esprit malfaisant, j'avais attendu pour faire ma visite de condoléances d'être sûr qu'il était déjà incinéré.

Je ne trouvai rien à répondre à la soudaine question de mon ami et je dis sèchement :

« Cela n’avait aucun intérêt. Je dois dire qu’il était déjà en cendres. »

Soudain je me rappelai un message qui le flatterait : « Ah oui, et puis la mère de Katakura m’a dit et redit de ne pas manquer de te transmettre ses amitiés. » Je ricanai stupidement : « Elle m’a chargé de te demander surtout d’aller la voir, parce qu’elle va se sentir seule maintenant.

— Oh, ça va ! »

Et soudain un coup de poing à la poitrine me prit par surprise. Bien qu’assené de toutes ses forces, son coup était cependant chargé d’amitié. Ses joues étaient devenues rouges d’embarras comme s’il était encore enfant. Je vis que ses yeux exprimaient une intimité inaccoutumée, et qu’il semblait me considérer, pour quelque raison, comme son complice…

« Oh, ça va ! répéta-t-il. Ce que tu peux avoir des idées dégoûtantes ! Toi et ta façon de rire ! »

Pendant un moment, je ne compris pas ce qu’il voulait dire. Je souriais vaguement et, pendant au moins trente secondes, je ne parvins pas à pénétrer sa pensée. Puis, je saisis l’allusion : la mère de Katakura était veuve, jeune encore, avec une charmante silhouette mince.

Je me sentais très malheureux. Ce n’était pas tant parce que ma lenteur à comprendre ne pouvait venir que de ma stupidité, mais plutôt parce que l’incident avait révélé une différence si évidente entre ses préoccupations et les miennes. Je sentais le vide de l’abîme qui nous séparait et j’étais empli d’humiliation d’avoir été surpris par la découverte aussi tardive d’une chose que j’aurais dû naturellement prévoir. Je lui avais transmis le message de la mère de Katakura sans prendre la peine de réfléchir à ce que serait sa réaction, sachant inconsciemment que par là j’avais une chance de m’insinuer dans ses bonnes grâces. Maintenant j’étais atterré par le laid spectacle de ma naïveté, aussi laid que les traînées de larmes séchées sur le visage d’un enfant.

En cette circonstance, j'étais trop épuisé pour me poser la question que je m'étais posée déjà des milliers de fois : Pourquoi est-ce mal pour moi de demeurer exactement tel que je suis maintenant ? J'étais dégoûté de moi-même et en dépit de ma chasteté, je détruisais mon corps. J'avais pensé qu'avec « du sérieux » (quelle touchante pensée !) je pourrais échapper à mon état infantile. On eût dit que je n'avais pas encore compris que ce qui me remplissait maintenant de dégoût était évidemment une part de ma véritable vie ; on eût dit que je croyais au contraire que ç'avaient été là des années de rêverie, après quoi je me tournerais désormais vers la « véritable vie ».

J'éprouvais le besoin de commencer à vivre. Commencer à vivre ma vraie vie ? Même si ce devait être une simple mascarade et pas du tout ma vraie vie, le temps était venu où il me fallait prendre le départ et s'avancer en traînant lourdement mes pas.

III

Chacun dit que la vie est une scène de théâtre, mais la plupart des gens ne semblent pas obsédés par cette idée, du moins pas aussi tôt que je le fus. Dès la fin de mon enfance, j'étais déjà fermement convaincu qu'il en était ainsi et que j'aurais un rôle à jouer sur cette scène, sans jamais révéler mon véritable moi. Et comme ma conviction s'accompagnait d'un manque d'expérience extrêmement naïf – bien qu'il subsistât quelque part dans mon esprit le vague soupçon que je pouvais me tromper – j'étais pratiquement certain que tous les hommes s'embarquent dans la vie exactement de cette manière. Je m'imaginais avec optimisme qu'une fois la représentation achevée le rideau tomberait et que le public ne verrait jamais l'acteur sans son maquillage. L'idée que je mourrais jeune me confirmait aussi dans cette conviction. Au cours du temps, cependant, cette prévision optimiste – ou pour mieux dire cette chimère – devait être l'objet d'une cruelle déception.

Par mesure de précaution, je dois ajouter que ce n'est pas au sujet habituel de la « connaissance de soi » que je fais ici allusion. C'est tout simplement une question de sexualité, du rôle qu'on joue pour tenter de dissimuler, souvent à soi-même, la véritable nature de ses désirs sensuels. Pour l'heure, je ne cherche à faire allusion à rien de plus.

Or, il se peut fort bien qu'un étudiant prétendument en retard soit le produit de l'hérédité. Je tenais cependant à suivre régulièrement le cours des études, en même temps que le reste de ma génération, dans l'école de la vie et je découvris un expédient pour y parvenir. Ce moyen consistait, en résumé, à copier les réponses de mes amis lors des examens sans rien

comprendre à ce que j'écrivais et à remettre ma copie avec un air d'innocence étudié. Il arrive parfois qu'une telle méthode, plus stupide et impudente qu'habile, récolte un succès apparent et que l'élève accède à la classe supérieure. Cependant il est censé connaître les matières enseignées dans les classes inférieures et, à mesure que les cours deviennent plus difficiles, il finit par être complètement perdu. Même s'il entend ce que dit le professeur, il ne comprend pas un mot. Arrivé là, deux voies seulement s'ouvrent à lui : ou bien il court à l'échec, ou bien il se tire d'affaire en bluffant, en assurant avec force qu'il comprend. Le choix entre ces deux voies sera déterminé par la nature, et non par l'intensité, de sa faiblesse et de son impudence. Chaque voie exige la même dose d'impudence ou de faiblesse, chacune requiert une sorte de besoin de paresse, lyrique et impérissable.

Un jour je me joignis à un groupe de camarades qui se promenaient autour de l'école, le long des murs extérieurs, en discutant bruyamment : le bruit courait qu'un de nos amis, qui n'était pas présent alors, était tombé amoureux de la conductrice de l'autobus qu'il utilisait pour venir à l'école. Bientôt, les racontars prirent la forme d'une argumentation théorique sur ce qu'on pouvait trouver de séduisant chez une conductrice d'autobus.

À ce moment, je pris la parole, adoptant délibérément un ton de froideur et parlant brusquement, comme si je décochais les mots.

« C'est leur uniforme ! Parce qu'il leur moule étroitement le corps. »

Inutile de le dire, jamais je n'avais éprouvé le moindre attrait sensuel pour les conductrices d'autobus, comme le laissaient entendre mes affirmations. J'avais parlé par analogie – une parfaite analogie, dans laquelle je voyais le même genre d'uniforme ajusté sur un corps différent – et aussi mû par un désir, très fort en moi, de me faire passer pour un être voluptueux, mûr et cynique à tous points de vue.

Les autres élèves réagirent aussitôt. Ils étaient tous du genre « forts en thème », irréprochables dans leur conduite et, comme c'était souvent le cas dans notre école, pudibonds à l'avenant. Mes propos les choquèrent et leur désapprobation apparut clairement dans leurs réponses à demi railleuses :

« Hein, tu connais ça à fond, n'est-ce pas ?

— Personne n'irait rêver d'une chose pareille, à moins d'avoir fait un tas de trucs qu'il ne faudrait pas. – Hé, tu es vraiment terrible, dis-donc ! »

En présence de ces critiques naïves et surexcitées, je craignais que mon remède n'eût été un peu trop efficace. Je songeai que j'aurais peut-être mieux fait ressortir la profondeur de mes vues si, tout en disant les mêmes choses, j'avais parlé sur un ton un peu moins affecté et agressif, bref j'aurais dû me montrer plus réservé.

Quand un garçon de quatorze ou quinze ans découvre qu'il est plus enclin à l'introspection et à l'analyse de soi que les autres garçons de son âge, il commet aisément l'erreur de se croire plus mûr qu'eux. Pour ma part, je me trompais certainement. En réalité, les autres garçons n'éprouvaient pas, comme moi, le besoin de se comprendre eux-mêmes, ils pouvaient être naturels, alors qu'il me fallait jouer un rôle, ce qui exigeait un discernement et une attention considérables. Aussi n'était-ce pas ma maturité d'esprit, mais mon sentiment de malaise, mon incertitude, qui me forçaient à exercer un contrôle sur mon moi conscient. Parce qu'une telle conscience de soi était simplement un acheminement vers l'aberration et que ma façon de penser actuelle n'était que conjecture incertaine et hasardeuse.

Ma gêne était celle dont parle Stephan Zweig quand il dit que « ce que nous appelons le mal est l'instabilité inhérente à toute l'humanité, qui entraîne l'homme hors et au-delà de lui-même vers un insondable quelque chose, exactement comme si la Nature avait légué à nos âmes une part indéracinable d'instabilité, puisée dans les réserves de l'ancien chaos ». Ce legs d'inquiétude produit une tension et « tente de se résoudre

en éléments super-humains et super-sensoriels ». Ainsi donc, c'était cette même instabilité qui m'entraînait, tandis que les autres garçons, n'ayant nul besoin de cette connaissance de soi, pouvaient se passer d'introspection.

Les conductrices d'autobus n'exerçaient pas sur moi le moindre attrait sexuel, et pourtant je constatais que mes paroles, prononcées de propos délibéré, tant à cause de l'analogie qu'en raison des autres considérations dont j'ai parlé, avaient non seulement choqué et fait rougir mes amis, mais avaient aussi joué sur leur susceptibilité d'adolescents en présence des idées suggestives, et provoqué en eux une obscure excitation sexuelle. Devant cette découverte, un sentiment malveillant de supériorité naquit tout naturellement en moi.

Mais je n'en restai pas là. Bientôt, ce fut à mon tour d'être leurré. Le sentiment de supériorité dont je me grisais se tempéra, mais de façon contournée, partielle. Le processus se déroula ainsi :

Mon sentiment de supériorité devint en partie de la vanité, l'ivresse de me croire juché un échelon au-dessus du reste de l'humanité. Puis quand cet enivrement se dissipa, plus vite que le reste, je commis l'erreur irréfléchie de juger toute chose du point de vue de ma conscience dégrisée, sans prendre en considération le fait qu'une partie de moi-même était encore ivre. Par conséquent cette pensée enivrante : « Je suis en tête des autres » se transforma en excessive modestie : « Mais non, moi aussi je suis un être humain comme tout le monde. » Par suite de cette erreur de calcul, cette considération à son tour s'amplifia : « Et je suis aussi un être humain comme eux, à tous points de vue. » La partie de moi-même qui n'était pas encore dégrisée rendit possible une telle extension et lui prêta appui. Pour finir j'en arrivai à cette conclusion vaniteuse : « Tout le monde est comme moi. » La façon de penser que j'ai appelée un acheminement vers l'aberration entra puissamment en jeu pour parvenir à cette conclusion...

Ainsi, j'avais réussi à m'hypnotiser. Et dès ce moment, ma vie

vint à être gouvernée, dans une proportion de quatre-vingt-dix pour cent, par cette autohypnose, cette hypnose irrationnelle, stupide, fausse, que moi-même je savais nettement être fausse.

On est en droit de se demander s'il y eut jamais un être plus enclin à la crédulité.

Le lecteur comprendra-t-il ? Il existait une très simple raison pour laquelle j'avais pu employer des termes sensuels, fussent-ils anodins, pour parler des conductrices d'autobus. Et c'était ce détail précis qui m'avait échappé… Il s'agissait vraiment d'une raison bien simple : en ce qui concernait les femmes, je n'éprouvais pas cette timidité qui est naturelle chez les autres garçons.

Pour qu'on ne m'accuse pas de prêter à l'être que j'étais à cette époque un jugement que je ne possédais pas jusqu'à aujourd'hui, qu'il me soit permis de citer ici un passage d'un texte que j'écrivis à l'âge de quinze ans :

… Ryotaro se mêla sans tarder à ce nouveau groupe d'amis. Il se croyait sûr de réussir à vaincre sa mélancolie et son ennui déraisonnés en étant – ou en faisant semblant d'être – un peu plus gai. La crédulité, le comble de la conviction, l'avait laissé dans un état de repos incandescent. Chaque fois qu'il participait à quelque minable plaisanterie, à quelque pauvre fredaine, il se disait toujours : « Maintenant je ne suis pas triste, je ne m'ennuie pas. » Il appelait cela « oublier ses soucis ».

La plupart des gens se demandent toujours s'ils sont heureux ou non, gais ou non. C'est là l'état normal du bonheur, comme le doute est chose toute naturelle.

Ryotaro seul déclare : « Je suis heureux » et se persuade qu'il dit vrai.

C'est pourquoi les gens inclinent à croire à son prétendu « bonheur indiscutable ». Et pour finir, quelque chose de fragile, mais de réel est enfoui dans une puissante machine de mensonge. La machine se met en marche avec force. Et les gens ne remarquent même pas que Ryotaro n'est plus que le

jouet de ses « illusions ».

« … La machine se met en marche avec force. » Ne marchait-elle pas avec force en ce qui me concernait ?

C'est une erreur commune, dans l'enfance, de croire que si l'on fait un héros d'un démon, le démon sera satisfait.

Ainsi donc, le temps était venu où, d'une manière ou de l'autre, il me fallait me lancer dans la vie. La somme de connaissances dont j'étais nanti pour le voyage se composait presque uniquement des nombreux romans que j'avais lus, d'une encyclopédie des questions sexuelles à l'usage des familles, de la pornographie qui circulait de main en main parmi les élèves et d'une foule de naïves plaisanteries obscènes racontées par des amis, les soirs de préparation militaire. Enfin, ce qui était plus important encore que tout cela, il y avait la curiosité brûlante qui demeurerait ma fidèle compagne de voyage. Pour commencer ce voyage, il me fallait prendre une attitude de départ à la grille et pour cela la détermination d'être une « machine de mensonge » suffisait.

J'étudiai minutieusement de nombreux romans, cherchant à découvrir comment les garçons de mon âge envisageaient la vie, comment ils se parlaient à eux-mêmes. J'étais coupé de la vie de dortoir, je ne prenais aucune part aux sports athlétiques du collège, de plus mon école était pleine de petits snobs qui, du jour où ils avaient dépassé l'âge de jouer à ce jeu inepte du Dégoûtant dont j'ai parlé, se préoccupaient rarement de questions vulgaires ; et pour couronner le tout, j'étais extrêmement timide. Pour toutes ces raisons, il m'était difficile de connaître la psychologie de mes camarades. Aussi n'avais-je d'autre ressource que de déduire, d'après des règles théoriques, ce qu'un « garçon de mon âge » devait éprouver quand il était tout seul.

La période appelée adolescence – j'en sentais largement les effets sous la forme d'une ardente curiosité – semblait être venue nous rendre visite comme à des malades. Parvenus à la puberté, les garçons semblaient ne rien faire d'autre que

penser exagérément aux femmes, avoir des boutons et écrire des poèmes sirupeux tirés de têtes en proie à un perpétuel vertige. Ils avaient lu d’abord cette étude sur la sexualité qui insistait sur les effets pernicieux de la masturbation, mais aussi une autre qui parlait, de façon rassurante, d’effets assez peu nocifs ; en conséquence, ils semblaient finalement devenus des adeptes enthousiastes. Il y a là, me disais-je, un autre point sur lequel je suis tout à fait pareil à eux. Dans mon état d’autohypnose, je négligeais le fait qu’en dépit de la nature identique de l’action physique, il existait une profonde différence en ce qui concernait ses buts mentaux.

La différence principale résidait dans le fait que les autres garçons semblaient trouver un sujet d’excitation extraordinaire dans le simple mot « femme ». Ils rougissaient toujours dès que ce mot leur passait par l’esprit. Pour moi, au contraire, le mot « femme » n’évoquait pas plus une impression sensuelle que « crayon », « automobile » ou « balai ». Même dans mes conversations avec des amis, je me montrais souvent incapable de certaines associations d’idées, comme lors de l’incident concernant la mère de Katakura, et je faisais des réflexions qui leur semblaient tout à fait incohérentes. Mes amis résolvaient cette énigme à leur satisfaction en me considérant comme un poète ; j’avais entendu dire que les membres de la race d’homme appelés poètes étaient invariablement rejetés par les femmes. Aussi, pour que ma conversation fût en harmonie avec celle de mes amis, je cultivais une capacité artificielle à faire les mêmes associations d’idées qu’eux.

Je ne devinai jamais qu’on pouvait les distinguer de moi à coup sûr, non seulement par leurs sentiments profonds, mais aussi par des signes matériels cachés. Bref je ne me rendais pas compte qu’ils avaient aussitôt une érection quand ils voyaient l’image d’une femme nue, et que j’étais seul à demeurer insensible en la circonstance. Je ne me rendais pas compte non plus que tout objet qui provoquait une érection dans mon cas (chose étrange, dès le début, ce furent uniquement ceux qui constituent les objets sexuels caractéristiques de l’inversion) par exemple la statue d’un

éphèbe nu de style ionien ne les aurait pas excités le moins du monde.

En donnant, au chapitre précédent, la description détaillée de plusieurs exemples d’érection, je cherchais à rendre plus compréhensible ce point important de mon ignorance à mon propre sujet. En effet, l’absence de renseignements quant aux objets qui excitaient les autres garçons renforçait l’autohypnose grâce à laquelle je me croyais semblable à eux. Où aurais-je pu trouver des éclaircissements ? Les romans sont pleins de scènes de baisers, mais aucun de ceux que j’avais lus ne faisait allusion à une érection en pareil cas. Omission toute naturelle certes, car ce n’est guère un sujet à décrire dans un roman. Même l’encyclopédie des questions sexuelles ne disait rien à propos de l’érection en tant qu’accompagnement physiologique du baiser ; j’avais au contraire l’impression que l’érection ne se produisait qu’en prélude aux relations charnelles, ou en réponse à une représentation mentale de l’acte. Je croyais que le moment venu, même s’il n’y avait pas de désir, moi aussi j’aurais soudain une érection, exactement comme si c’était une inspiration surgie d’au-delà des cieux. Un petit quelque chose, tout au fond de moi, continuait à murmurer : « Non, peut-être que dans ton cas seulement cela n’arrivera pas. » Et ce léger doute se manifestait dans mes sentiments d’insécurité.

Mais au moment de me livrer à mes mauvaises habitudes, m’étais-je jamais représenté, fût-ce une seule fois, une partie du corps féminin ? Pas même pour essayer ? Non, jamais. Je m’expliquais cette étrange omission en l’attribuant simplement à ma paresse.

Bref, je ne savais absolument rien des autres garçons. Je ne savais pas que chaque nuit tous les garçons sauf moi faisaient des rêves où les femmes – des femmes entr’aperçues la veille à un coin de rue – étaient dépouillées de leurs vêtements et appelées l’une après l’autre à défiler sous les yeux du dormeur. Je ne savais pas que dans les rêves des garçons les seins d’une femme flottaient souvent comme de belles méduses surgies de l’océan de la nuit. Je ne savais pas que dans ces rêves la partie

précieuse d’une femme ouvrait ses lèvres humides et chantait un chant de sirène, des dizaines de fois, des centaines de fois, des milliers de fois, éternellement…

Était-ce par paresse que je ne faisais pas de tels rêves ? Aurait-ce pu être par paresse ? Je ne cessais de me le demander. Le sérieux avec lequel je considérais la vie dans son ensemble venait de ce soupçon : étais-je tout simplement paresseux ? Et à la fin, ce sérieux s’employa à me défendre contre l’accusation de paresse sur ce seul point, garantissant que ma paresse pouvait encore n’être que de la paresse.

Ce sérieux m’inspira tout d’abord la résolution de rassembler tous mes souvenirs relatifs aux femmes, en commençant par les plus anciens. Quelle maigre collection ce fut en définitive !

Je me rappelai un incident qui s’était produit quand j’avais treize ou quatorze ans. C’était le jour où mon père partait prendre son nouveau poste à Osaka et nous étions tous allés le conduire à la gare de Tokyo. Ensuite, quelques-uns de nos parents étaient revenus à la maison avec nous. Parmi eux se trouvait ma cousine issue de germain, Sumiko, une jeune fille de vingt ans environ.

Les dents du devant de Sumiko étaient un tantinet saillantes. Elles étaient extrêmement blanches et belles et, quand elle riait, elles brillaient d’un éclat si vif qu’on se demandait si elle ne riait pas pour les mettre en valeur. Leur légère proéminence ajoutait un attrait subtil à son sourire ; dans son cas, ce défaut était comme une pincée de piment parmi la grâce et la beauté harmonieuses de son visage et de sa silhouette, soulignant l’harmonie et ajoutant un accent de saveur à la beauté.

Si le mot « amour » n’est pas applicable ici, du moins avais-je « du goût » pour cette cousine. Depuis mon enfance, je m’étais toujours plu à la contempler. Je restais assis à côté d’elle pendant des heures tandis qu’elle brodait, sans rien faire d’autre que de la regarder fixement.

Au bout d’un moment, mes tantes passèrent dans une pièce contiguë, nous laissant seuls au salon, Sumiko et moi. Nous demeurâmes tels que nous étions, assis côte à côte sur un sofa,

sans rien dire. Nos têtes bourdonnaient encore du brouhaha qui régnait sur le quai de la gare. Je me sentais extraordinairement las.

« Oh, je suis fatiguée », dit-elle, avec un léger bâillement.

Elle leva sa main blanche d'un geste languissant et, à plusieurs reprises, tapota légèrement sa bouche de ses doigts blancs, comme si elle accomplissait un rite superstitieux : « N'êtes-vous pas fatigué aussi, Kochan ? »

Pour une raison ignorée, en disant cela, elle se couvrit le visage avec les deux manches de son kimono et l'enfouit contre ma cuisse avec un plouf. Puis, roulant lentement sa joue sur mon pantalon, elle tourna la tête et, visage offert, demeura longtemps immobile.

Mon pantalon d'uniforme tremblait tant j'étais ému par l'honneur de lui servir d'oreiller. L'odeur suave de son parfum et de sa poudre me troublait. Je considérais son profil immobile tandis qu'elle gisait là, ses yeux clairs et fatigués grands ouverts. Je ne savais que faire…

Il ne se passa rien de plus. Pourtant, je n'ai jamais oublié la sensation de ce poids voluptueux pressé un moment sur ma cuisse. Cette sensation n'avait rien de sexuel, c'était tout simplement un plaisir extrêmement voluptueux, pareil au sentiment provoqué par le poids d'une décoration accrochée sur la poitrine.

Je rencontrais souvent une jeune femme anémique dans l'autobus que je prenais pour aller à l'école. Son air froid suscitait mon intérêt. Elle regardait toujours par la vitre d'un air indifférent, comme si elle était lasse de tout et, dans cette attitude, l'expression obstinée de sa légère moue était frappante. Quand elle ne se trouvait pas là, j'avais l'impression qu'il manquait quelque chose et, avant de m'en être rendu compte, j'espérais ardemment la voir chaque fois que je prenais l'autobus.

Je me demandais si cela pouvait être ce qu'on appelle l'amour. Je ne le savais tout simplement pas. Je n'avais pas la

moindre idée qu'il pût y avoir quelque rapport entre l'amour et le désir sexuel. Inutile de dire qu'au temps où j'étais entiché d'Omi je n'avais fait aucun effort pour appliquer le mot amour à la fascination diabolique qu'il exerçait sur moi. Et cette fois encore, même quand je me demandais si la vague émotion que j'éprouvais à l'égard de la jeune fille de l'autobus pouvait être de l'amour, j'étais fort capable de me sentir attiré vers le jeune conducteur du véhicule, un garçon fruste, aux cheveux luisants de pommade épaisse.

Mon ignorance était si profonde que je ne discernais pas la contradiction qu'il y avait là. Je ne voyais pas que dans ma façon de contempler le profil du jeune conducteur il y avait quelque chose d'inévitable, d'étouffant, de pénible, d'oppressant, alors que c'était d'un regard plutôt étudié, artificiel et aisément fatigué que je considérais la jeune fille anémique. Tant que je demeurai inconscient de la différence entre ces deux points de vue, ils coexistèrent en moi sans s'importuner, sans aucun conflit.

Pour un garçon de mon âge, je semble avoir singulièrement manqué d'intérêt pour ce qu'on appelle « propreté morale » ou, en d'autres termes, m'être montré incapable de « contrôle de soi ». Même si je pouvais expliquer ce fait en disant que ma curiosité, pourtant intense, ne me prédisposait pas naturellement à m'intéresser aux principes moraux, il n'en restait pas moins que cette curiosité ressemblait aux désirs sans espoir d'un malade alité qui souhaite retrouver le monde extérieur, et que d'autre part elle était inextricablement mêlée à une foi dans la possibilité de l'impossible. Cette combinaison – d'un côté une foi inconsciente, de l'autre un désespoir inconscient – excitait à tel point mes désirs qu'ils prenaient l'aspect d'ambitions désespérées.

Bien que jeune encore, je ne savais pas ce que c'était que d'éprouver le sentiment bien défini qu'est l'amour platonique. Était-ce un malheur ? Mais quel sens pouvait avoir pour moi le malheur ordinaire ? La vague gêne entourant mes désirs

sexuels avait pratiquement fait du monde charnel une obsession pour moi. Ma curiosité était en fait purement intellectuelle, assez proche du désir de la connaissance, mais je devins habile à me convaincre que c'était le désir charnel incarné. Bien plus, j'acquis une telle maîtrise dans l'art de l'illusion que je parvins à me considérer comme un être à l'esprit vraiment dépravé. En conséquence, j'adoptai les airs élégants d'un adulte, d'un homme qui connaît la vie. J'affectai d'être complètement las des femmes.

C'est ainsi que je fus d'abord obsédé par l'idée du baiser. En fait, l'acte appelé baiser ne représentait rien de plus pour moi qu'un endroit où mon ardeur pourrait chercher un abri. Je puis dire cela maintenant. Mais à cette époque, pour me leurrer, pour m'imaginer que ce désir était une passion animale, je dus entreprendre un travestissement minutieux de mon moi véritable. Le sentiment inconscient de culpabilité résultant de ce faux-semblant me contraignait à jouer un rôle conscient et mensonger.

Mais, est-on en droit de se demander, peut-on être aussi totalement infidèle à sa véritable nature ? Ne serait-ce que pour un moment ? Si la réponse est non, alors il n'y a aucune façon d'expliquer le mystérieux processus mental par lequel nous désirons ardemment des choses dont en réalité nous n'avons nul besoin, n'est-il pas vrai ? Si l'on admet que j'étais exactement le contraire de l'homme moral qui réprime ses désirs immoraux, cela signifie-t-il que mon cœur nourrissait les désirs les plus immoraux ? De toute manière, mes désirs n'étaient-ils pas extrêmement mesquins ? Ou bien m'étais-je complètement leurré ? N'étais-je pas en train d'agir, dans les moindres détails, comme un esclave des conventions ? Le moment allait venir où je ne pourrais désormais plus écarter la nécessité de trouver les réponses à ces questions…

Avec le début de la guerre, une vague de stoïcisme hypocrite déferla sur le pays tout entier. Les grandes écoles elles-mêmes n'y échappèrent pas : pendant toutes mes études secondaires, nous avions attendu avec impatience l'heureux jour où nous accéderions à l'enseignement supérieur, où nous pourrions

laisser pousser nos cheveux, mais maintenant, ce jour venu, nous ne fûmes plus autorisés à satisfaire cette ambition – il nous fallut continuer à porter les cheveux ras. L'envie d'arborer des chaussettes voyantes appartenait également au passé. Au lieu de cela, les périodes d'instruction militaire devinrent ridiculement fréquentes et diverses autres innovations saugrenues furent instituées.

Cependant, accoutumés depuis longtemps à montrer une apparence de conformisme assez adroite mais purement extérieure, nous pûmes poursuivre notre vie scolaire sans être particulièrement touchés par les nouvelles restrictions. Le colonel affecté à l'école par le ministère de la Guerre était un homme compréhensif et même le sous-officier, que nous avions surnommé M. Zu, à cause de sa façon provinciale de prononcer « zu » au lieu de « su », ainsi que ses collègues, M. Benêt et M. Groin au nez camus, comprirent la mentalité de notre école et s'y adaptèrent assez intelligemment. Notre principal était un vieil amiral efféminé et, avec l'appui du ministère de la Maison impériale, il se maintint en place en adoptant en toute chose un esprit de modération nonchalant et inoffensif.

À cette époque j'appris à fumer et à boire. C'est-à-dire que j'appris à faire semblant de fumer et de boire. La guerre avait suscité en nous une maturité étrangement sentimentale. Elle venait de ce que la vie nous paraissait susceptible de se terminer vers nos vingt ans ; nous n'envisagions même pas qu'il pût y avoir quelque chose au-delà de ces quelques années qui nous restaient. La vie nous apparaissait comme une chose extrêmement volatile. Exactement comme si elle était un lac salé, dont l'eau se serait soudain presque entièrement évaporée, laissant une si lourde concentration de sel que nos corps flottaient légèrement à la surface. Puisque le moment où le rideau tomberait n'était pas très éloigné, on aurait pu s'attendre à ce que je joue avec d'autant plus de diligence la comédie que j'avais conçue pour moi-même. Pourtant, alors que je ne cessais de me répéter que je commencerais – demain, pour sûr – mon voyage dans la vie était retardé jour après jour et les années de guerre passaient sans qu'apparaisse le

moindre signe de mon départ.

Ne fut-ce pas pour moi une période exceptionnelle de bonheur ? Si j'éprouvais encore quelque gêne, elle était faible ; gardant toujours de l'espoir, j'attendais avec impatience le ciel bleu inconnu de chaque lendemain. Des rêves fantastiques du voyage à venir, des visions de cette aventure, l'image mentale de ce quelqu'un que je deviendrais un jour dans le monde et de la ravissante épousée que je n'avais pas encore vue, mon espoir de renommée – à cette époque tout cela était soigneusement rangé dans une malle, en prévision du jour de mon départ, exactement comme le guide, la serviette, la brosse à dents et le dentifrice d'un voyageur. Je prenais un plaisir enfantin à vivre en temps de guerre, et malgré la présence de la mort et de la destruction tout autour de moi, rien ne parvenait à troubler la rêverie dans laquelle je m'imaginais être hors de portée des balles. Je frissonnais même d'un étrange plaisir à la pensée de ma propre mort. J'avais l'impression de posséder le monde entier. Rien d'étonnant à cela, car à aucun moment nous ne jouissons aussi complètement d'un voyage, dans les moindres détails, que pendant la période où nous nous affairons à le préparer. Par la suite, il reste seulement le voyage lui-même, qui n'est autre que le processus par lequel nous en perdons la possession C'est ce qui rend les voyages si totalement inutiles.

Le temps vint où l'obsession de l'idée du baiser se fixa pour moi sur une seule paire de lèvres. Même en cette occurrence, j'étais sans doute mû par le seul désir d'attribuer à mes rêveries une plus noble origine. Comme je l'ai déjà suggéré, bien qu'en fait je n'éprouvasse ni désir, ni aucune autre émotion à l'égard de ces lèvres, j'essayai désespérément de me convaincre que je les désirais. Bref, je prenais pour un désir essentiel ce qui, en réalité, était seulement le désir irrationnel et secondaire de croire à tout prix que je les désirais. Je prenais le désir farouche, impossible, de ne pas vouloir être moi-même pour le désir sexuel qu'éprouve un homme averti, pour le désir qui naît de ce que cet homme est lui-même.

À cette époque j'avais un ami avec qui j'étais sur un pied d'intimité, bien qu'il n'y eût pas entre nous la moindre affinité,

pas même dans les sujets de conversation. C'était un de mes condisciples, un garçon nommé Nukada. Il semblait m'avoir choisi parce qu'il me considérait comme un partenaire toujours agréable, avec qui il se sentait à l'aise quand il me posait des questions sur les cours d'allemand de première année, qui lui créaient de grosses difficultés. Comme je m'enthousiasme toujours pour les nouvelles choses, jusqu'au moment où leur nouveauté a disparu, j'avais l'air d'être un excellent élève d'allemand – mais ce fut seulement pendant cette première année. Nukada dut avoir l'intuition que je détestais en secret l'étiquette de fort en thème qui m'avait été décernée et que j'aspirais au contraire à avoir une « mauvaise réputation ». Fort en thème, je me disais que c'était une étiquette qui conviendrait mieux à un licencié en théologie et pourtant je ne pouvais en trouver d'autre qui puisse me fournir un meilleur camouflage. Il y avait dans l'amitié de Nukada quelque chose qui me prenait par mon point faible – car il inspirait une grande jalousie aux « durs » de notre école, et de plus, par son entremise je recueillais de faibles échos du monde féminin, exactement comme on communique avec le monde des esprits par l'intermédiaire d'un médium.

Omi avait été le premier médium entre moi et le monde féminin. Mais à cette époque j'étais davantage mon véritable moi, aussi m'étais-je contenté de considérer ses talents particuliers de médium comme un simple apanage de sa beauté. Le rôle de Nukada en tant que médium devint cependant la charpente naturelle de ma curiosité. C'était probablement dû, en partie du moins, au fait que Nukada n'était pas beau du tout.

Ces lèvres devenues pour moi une obsession, étaient celles de la sœur aînée de Nukada, que je voyais quand j'allais chez lui. Il était aisé, pour cette belle jeune fille de vingt-trois ans, de me traiter en enfant. En observant les hommes qui l'entouraient, j'en vins à comprendre que je ne possédais pas un seul trait susceptible d'attirer une femme. Ainsi, je consentais enfin à m'avouer que je ne pourrais jamais devenir un Omi et, après mûre réflexion, que mon désir de devenir

pareil à Omi avait été, en fait, de l’amour pour Omi.

Pourtant, je demeurais convaincu que j’étais amoureux de la sœur de Nukada. Exactement comme l’aurait fait tout autre collégien inexpérimenté, de mon âge, je rôdais aux alentours de sa maison, passant patiemment de longues heures dans une librairie voisine, dans l’espoir de l’arrêter si elle venait à passer ; je serrais sur mon cœur un coussin et j’imaginais ce que j’éprouverais en l’étreignant, je dessinais d’innombrables images de ses lèvres et je parlais tout seul comme si j’avais perdu l’esprit. Et à quoi tout cela était-il bon ? Ces efforts artificiels ne servaient qu’à m’emplir l’esprit d’une lassitude étrange, d’un engourdissement. Ce qu’il y avait en moi de réaliste sentait le caractère artificiel des éternelles protestations par lesquelles je me persuadais que j’étais amoureux d’elle et luttait contre cette fatigue pernicieuse. Il semblait y avoir quelque terrible poison dans cet épuisement mental.

Dans l’intervalle des efforts mentaux que je faisais ainsi pour vivre dans le domaine de l’artificiel, j’étais parfois accablé par un vide paralysant et, pour y échapper, je me tournais sans vergogne vers un autre genre de rêverie. Aussitôt, je débordais de vie, je devenais moi-même et je m’enflammais en forgeant d’étranges images. Bien plus, la flamme ainsi créée demeurait dans mon esprit sous forme d’un sentiment abstrait, séparé de la réalité de l’image qui le provoquait, et je déformais mon interprétation de ce sentiment jusqu’à ce que je finisse par y voir la preuve de la passion que m’inspirait la jeune fille… Ainsi, une fois de plus, je me leurrais.

S’il se trouve des gens pour me faire des reproches, pour assurer que ce que je viens d’écrire ici a un caractère trop général, trop abstrait, je puis seulement répondre que je n’ai nulle intention de me livrer à une description fastidieuse d’une période de ma vie, dont les aspects extérieurs ne différaient en aucune manière de ceux d’une adolescence normale. Mis à part le côté honteux de certaines de mes pensées, mon adolescence était, même dans ses aspects intérieurs, tout à fait ordinaire, et pendant cette période, j’étais exactement pareil à tous les

garçons. Le lecteur n’a qu’à se représenter un assez bon élève, n’ayant pas encore vingt ans, doué d’une curiosité moyenne, d’un appétit de vivre moyen ; de caractère réservé, sans doute pour l’unique raison qu’il était trop adonné à l’introspection, prompt à rougir au moindre mot et manquant de la confiance que donne la certitude d’être assez beau pour plaire aux filles, cramponné, par nécessité, uniquement à ses livres. Il sera tout à fait suffisant d’imaginer à quel point cet étudiant a la nostalgie des femmes, le cœur en feu et comme il souffre des tourments inutiles.

Peut-il y avoir quelque chose de plus prosaïque, de plus facile à imaginer ? Il est bon que j’omette les détails ennuyeux, qui répéteraient seulement ce que tout le monde sait déjà. Qu’il me suffise de dire, alors, que – toujours à l’exception de cette unique différence honteuse dont je parle – dans cette période fort terne de la vie d’un étudiant timide, j’étais exactement pareil aux autres garçons et que j’avais juré une fidélité inconditionnelle au metteur en scène de la pièce appelée adolescence.

À cette époque, l’attrait que j’éprouvais autrefois uniquement pour des garçons plus âgés que moi s’était peu à peu étendu jusqu’aux plus jeunes. Évolution naturelle, car maintenant ces derniers avaient le même âge qu’Omi au temps où j’étais amoureux de lui. Mais ce transfert de mon amour à des personnes situées dans un groupe d’âge différent était également lié à un changement plus essentiel dans la nature de mon amour. Tout comme avant, je gardais ce nouveau sentiment caché dans mon cœur, mais à mon amour pour le sauvage s’ajoutait maintenant un amour pour le gracieux et le doux. En même temps que ma croissance naturelle, il se développait en moi quelque chose comme un amour de tuteur, quelque chose qui ressemblait à l’amour pour les jeunes garçons.

Hirschfeld divise les invertis en deux catégories : les androphiles qui ne sont attirés que par les adultes et les éphébophiles, qui aiment les jeunes gens entre quatorze et vingt et un ans. J’en venais à comprendre les sentiments des

éphébophiles. Dans la Grèce antique, un jeune homme était appelé éphèbe entre dix-huit et vingt ans, tandis qu'il recevait une instruction militaire ; le terme vient du mot grec qu'on retrouve dans le nom d'Hébé, fille de Zeus et d'Héra, échanson des dieux de l'Olympe, épouse de l'immortel Hercule et symbole du printemps de la vie.

Un très beau garçon, âgé d'à peine dix-sept ans, venait d'entrer au collège. Il avait le teint clair, des lèvres douces et des sourcils à l'arc parfait. J'avais appris qu'il se nommait Yakumo. Sa physionomie exerçait sur moi un charme profond.

À son insu, il se mit à me faire toute une série de cadeaux, dont chacun consistait en une semaine entière de plaisir. Les chefs de groupe de la classe supérieure, dont je faisais partie, prenaient le commandement pendant une semaine, à tour de rôle, au rassemblement à la gymnastique rythmique du matin et aux exercices militaires de l'après-midi. (Ceux-ci, comme il était exigé dans les écoles supérieures à cette époque, consistaient en une demi-heure environ de gymnastique telle qu'on la pratique dans la marine, après quoi nous nous chargions de nos outils pour aller creuser des abris anti-aériens ou faucher de l'herbe.) Mon tour de commandement revenait toutes les quatre semaines. Notre école elle-même, si soucieuse de distinction, semblait céder à la rudesse de l'époque et, avec l'arrivée de l'été, nous reçûmes l'ordre de garder le torse nu, aussi bien pour les exercices du matin que pour la gymnastique de l'après-midi.

Les choses se déroulaient ainsi : le moniteur donnait d'abord des ordres pour le rassemblement du matin, du haut de l'estrade. Puis, quand le rassemblement était terminé, il commandait : « Otez vos tuniques ! »

Quand chacun avait commencé à se déshabiller, il descendait et venait prendre place d'un côté de la formation. Alors il donnait l'ordre aux étudiants de s'incliner devant le professeur de gymnastique, qui venait de le remplacer sur l'estrade. À ce moment le travail du moniteur était terminé, puisque le professeur de gymnastique dirigeait les exercices. Alors il

courait se placer au dernier rang de sa section où, à son tour, il se mettait nu jusqu'à la ceinture et prenait part aux exercices.

Je craignais tellement d'avoir à donner des ordres que cette seule pensée me glaçait, et pourtant la raideur militaire de la cérémonie me fournissait une occasion si rare que d'autre part j'attendais avec impatience la semaine où mon tour viendrait : grâce à quoi le corps de Yakumo, le corps à demi nu de Yakumo, se trouvait directement sous mes yeux, sans qu'il risquât de voir ma nudité disgracieuse.

En règle générale, Yakumo se tenait juste en face de l'estrade, au premier ou au deuxième rang. Ses belles joues rougissaient facilement et je me délectais de les voir, légèrement gonflées, quand il arrivait en courant au rassemblement pour prendre place dans les rangs. Haletant, il défaisait toujours les crochets de sa vareuse avec des mouvements brusques. Puis il sortait violemment les pans de sa chemise hors de son pantalon, comme s'il allait la mettre en lambeaux.

Même quand j'étais résolu à ne pas le regarder, de ma place, sur l'estrade, il m'était impossible de détourner mes regards de son corps lisse et blanc, ainsi exposé à la vue de tous avec tant d'indifférence. (Un jour mon sang se glaça en entendant la réflexion innocente d'un ami : « Tu gardes toujours les yeux baissés quand tu donnes des ordres du haut de l'estrade. Es-tu tellement poule mouillée ? ») Mais dans ces occasions, je n'avais aucune chance de me rapprocher de sa demi-nudité rose.

Puis, pendant l'été, toutes les classes supérieures allèrent passer une semaine d'étude et d'observation dans une école du génie maritime à M. Un jour pendant que nous y étions, on nous emmena tous nager à la piscine. Plutôt que d'admettre que je ne savais pas nager, je demandai à être exempté, prétextant un dérangement d'estomac. J'avais espéré demeurer simple spectateur. Mais voilà qu'un capitaine déclara que le bain de soleil était un remède à tous les maux et même ceux d'entre nous qui avaient prétendu être trop malades pour

nager durent se mettre nus, en ne conservant que leurs shorts.

Soudain je remarquai que Yakumo faisait partie de notre groupe. Il était couché, ses bras blancs et musclés croisés, exposant à la brise sa poitrine légèrement bronzée et mâchant sans arrêt sa lèvre inférieure comme pour l'agacer de ses dents blanches. Les soi-disant malades avaient commencé à se réunir à l'ombre d'un arbre à côté de la piscine et je n'eus aucune difficulté à me rapprocher de lui. Assis à ses côtés, je mesurais de l'œil sa taille mince et contemplais son ventre qui respirait doucement. En même temps, je me rappelais ces vers de Whitman :

Les jeunes gens flottent sur le dos

Leurs ventres blancs bombent au soleil…

Mais cette fois encore, je ne dis pas un mot. J'avais honte de ma poitrine maigre, de mes bras pâles et osseux…

En septembre 1944, l'année qui précéda la fin de la guerre, je reçus mon diplôme et quittai le collège où j'avais fait toutes mes études, pour entrer dans une certaine université. Mon père ne m'ayant pas laissé d'autre choix, je me fis inscrire dans la section du Droit. Cela ne me contrariait guère, car j'étais persuadé que je ne tarderais pas à être mobilisé et à mourir au combat, tandis que ma famille serait miséricordieusement tuée au cours des raids aériens, sans laisser un seul survivant.

Comme on le faisait communément à cette époque, j'empruntai un uniforme d'université à un étudiant de quatrième année qui partait pour la guerre au moment précis où je prenais mes inscriptions, et je m'engageai à le rendre à sa famille quand je serais appelé à mon tour. J'endossai donc l'uniforme et commençai à suivre les cours.

Les raids aériens devenaient plus fréquents. J'en avais une peur extraordinaire et pourtant j'attendais en même temps la mort avec une sorte d'impatience, avec une espérance pleine de douceur. Comme je l'ai noté plusieurs fois, l'avenir était pour moi un lourd fardeau. Dès le début, la vie m'avait écrasé sous un pesant sentiment du devoir. Bien que je fusse de toute

évidence incapable d'accomplir ce devoir, la vie me harcelait, me reprochait ce manquement. C'est pourquoi j'aspirais à l'immense soulagement que sans aucun doute m'apporterait la mort si seulement, comme un lutteur, je pouvais arracher de mes épaules le lourd poids de la vie. J'acceptais avec volupté la conception de la mort en honneur pendant la guerre. Je pensais que si, par chance, j'obtenais « la mort glorieuse au combat » (comme cela m'aurait mal été !) ce serait vraiment pour moi une fin de vie pleine d'ironie, et que je pourrais à jamais faire entendre des rires sarcastiques du fond du tombeau… Puis, quand les sirènes retentissaient, ce même personnage s'élançait vers les abris anti-aériens, plus vite que quiconque…

J'entendais quelqu'un jouer maladroitement du piano.

C'était chez un ami qui avait décidé de s'engager bientôt comme cadet. Il se nommait Kusano et j'avais une haute opinion de lui, estimant qu'il était le seul camarade, au collège, avec qui je pouvais parler, si peu que ce fût, de choses sérieuses. D'ailleurs, j'apprécie encore aujourd'hui son amitié. Je ne désire pas particulièrement avoir des amis, mais je suis tourmenté par quelque chose au-dedans de moi qui me force à raconter ce qui suit, même si cela risque de détruire la seule amitié que je possède.

« La personne qui joue du piano – je ne sais qui c'est – est-elle douée ? Son jeu est parfois un peu irrégulier, n'est-ce pas ?

— C'est ma sœur. Son professeur vient de partir et elle repasse la leçon. »

Nous cessâmes de parler pour écouter attentivement. Comme la date du départ de Kusano était toute proche, ce n'était sans doute pas le son du piano dans la pièce à côté qui résonnait dans ses oreilles, mais plutôt une chose familière, quotidienne, une sorte de beauté maladroite et irritante, à laquelle il lui faudrait bientôt renoncer. Dans les tonalités de ce piano, il y avait un sentiment d'intimité, comme dans les bonbons qu'on fait à la maison en consultant le livre de recettes, et je ne pus m'empêcher de lui demander :

« Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans, répondit Kusano. C'est celle de mes sœurs qui vient juste avant moi. »

Plus j'écoutais, plus j'entendais que c'était bien le jeu d'une jeune fille de dix-sept ans, la tête pleine de rêves, encore inconsciente de sa beauté et gardant des traces d'enfance au bout des doigts. Je faisais des vœux pour que ses exercices n'eussent pas de fin.

Mes vœux furent exaucés. Dans mon cœur, le son de ce piano retentit encore aujourd'hui, au bout de cinq années. Combien de fois ai-je tenté de me convaincre que ce n'est qu'une hallucination ! Combien de fois ma raison a-t-elle tourné en ridicule cette illusion ! Combien de fois ma faible volonté a-t-elle ri de voir avec quelle facilité je me leurrais ! Il n'en demeure pas moins que le son de ce piano prit possession de moi et que pour moi ce fut – si l'on peut dépouiller ce mot des sombres acceptions qu'il implique – véritablement une question de « destinée ».

Je me rappelais l'étrange impression que m'avait faite ce mot « destinée » peu de temps auparavant. Après la cérémonie de la remise des diplômes au collège, j'avais été en automobile avec le vieil amiral directeur faire une visite officielle de remerciements au Palais. Au cours du trajet, ce vieil homme morose, qui avait du mucus collé au coin des yeux, critiqua ma décision de ne pas m'engager comme cadet, mais d'attendre tout simplement d'être appelé comme simple soldat. Il m'affirmait avec force que ma santé ne me permettrait pas de supporter les rigueurs de la vie du troupier.

« Mais j'y suis décidé.

— Vous dites cela parce que vous ne vous rendez pas compte de ce que cela implique. D'ailleurs, la date des engagements est déjà passée. Alors on n'y peut plus rien maintenant. C'est votre destinée. »

Il avait employé le mot en anglais, en le prononçant mal, à la façon d'autrefois.

« Comment ? lui demandai-je.

— La destinée. C’est votre destinée. »

Il répétait cela sur un ton monotone, de cette voix indifférente, timide, caractéristique des vieillards qui craignent d’être pris pour des grands-mères tatillonnes.

Au cours de mes précédentes visites à Kusano, j’avais sans doute déjà vu cette sœur qui jouait du piano. Mais la famille de Kusano était très collet monté, pas du tout à la bonne franquette, comme celle de Nukada, et quand l’un des amis de Kusano venait le voir, les trois sœurs disparaissaient aussitôt, ne laissant derrière elles que leurs sourires timides.

À mesure que se rapprochait la date de l’incorporation de Kusano nous nous rendions visite de plus en plus souvent et nous nous séparions à regret. Depuis que j’avais entendu ce piano, je ne pouvais m’empêcher d’avoir à l’égard de sa sœur une attitude extrêmement raide et gauche. En l’écoutant jouer, il m’avait semblé surprendre quelque secret lui appartenant et depuis lors, j’étais pour ainsi dire incapable de la regarder en face ou de lui parler. Quand il lui arrivait d’apporter le thé, je gardais les yeux baissés, sans rien voir que ses jambes et ses pieds agiles circulant avec légèreté sur le parquet. J’étais complètement transporté par la beauté de ses jambes, peut-être parce que je n’étais pas encore habitué à voir des citadines porter des pantalons bouffants comme ceux des fermières, ou bien des « slacks », devenus à la mode en ces temps dangereux.

Pourtant ce serait de ma part une erreur si je donnais l’impression que ses jambes éveillaient en moi une excitation sexuelle. Comme je l’ai déjà dit, je n’éprouvais aucune sorte de désir sensuel pour l’autre sexe. La meilleure preuve, c’est que je n’avais jamais eu la moindre envie de voir le corps nu d’une femme. Malgré cela, il m’arrivait de m’imaginer sérieusement que j’étais amoureux d’une jeune fille, puis la fatigue pernicieuse dont j’ai parlé commençait à m’engourdir l’esprit ; dès lors, je prenais un vif plaisir à me considérer comme un être gouverné par la raison et je satisfaisais mon désir vaniteux

de faire figure d'adulte en assimilant mes émotions glacées et changeantes à celles d'un homme lassé et même rassasié par ses succès féminins. De tels détours sont devenus chez moi automatiques, comme si j'étais l'un de ces distributeurs de bonbons, qui se mettent à cracher un caramel dès qu'on y introduit une pièce de monnaie.

J'avais décidé que je pouvais aimer une jeune fille sans éprouver le moindre désir. C'était là sans doute l'entreprise la plus téméraire qu'on eût vue depuis le début de l'histoire de l'humanité. Sans m'en rendre compte, je visais à devenir – pardonnez-moi, je vous prie, mon penchant naturel pour l'hyperbole – un Copernic de la théorie de l'amour. Ce faisant, j'étais de toute évidence parvenu simplement, sans le savoir, à croire à la conception platonique de l'amour. Bien que cela semble peut-être contredire ce que j'ai exposé plus tôt, je croyais à ce concept platonique honnêtement, totalement, purement. De toute manière, n'était-ce pas à la pureté même que je croyais, plus encore qu'à ce concept ? N'était-ce pas à la pureté que j'avais juré fidélité ? Mais nous reparlerons de cela plus tard.

Si parfois je semblais ne pas croire à l'amour platonique, la faute pouvait en être imputée à mon cerveau, si enclin à préférer le concept d'amour charnel, absent dans mon cœur, imputée aussi à cette fatigue créée par mon manque de naturel et que je ressentais chaque fois qu'était satisfait mon ardent désir de paraître adulte. Bref, imputez-en la faute à mon inquiétude.

La dernière année de la guerre arriva et j'atteignis l'âge de vingt ans. Au début de l'année, tous les étudiants de mon université furent envoyés travailler à l'usine d'aviation de N. près de la ville de M. Quatre-vingts pour cent d'entre eux devinrent ouvriers, tandis que ceux dont la santé était trop fragile, qui constituaient les vingt pour cent restants, se virent confier certains travaux de bureau. Je fus classé dans cette dernière catégorie. Pourtant, au moment de l'examen d'aptitude physique de l'année précédente, j'avais été classé 2 (b). Ayant été ainsi déclaré bon pour le service, je vivais dans la

crainte continuelle de recevoir ma convocation le lendemain, sinon le jour même.

L'usine d'aviation, située dans une région désolée, envahie de poussière, était si vaste qu'il fallait une demi-heure rien que pour la traverser d'un bout à l'autre et elle bourdonnait du labeur de plusieurs milliers de travailleurs. J'étais l'un d'eux, sous la désignation d'employé temporaire 953, matricule 4409.

Cette grande usine fonctionnait selon un système mystérieux de coût de production : ne tenant aucun compte du principe économique selon lequel le capital investi doit produire un revenu, elle était vouée à un néant monstrueux. Rien d'étonnant à ce que chaque matin les ouvriers dussent prononcer un serment mystique. Je n'ai jamais vu une aussi étrange usine. Là toutes les techniques de la science et de la gestion modernes, ainsi que la pensée exacte et rationnelle de nombreux esprits supérieurs, étaient vouées à un seul but – la Mort. Fabriquant l'avion de combat modèle Zero, utilisé par les escadrilles des volontaires de la Mort, l'usine semblait être le lieu d'un culte secret, qui se déroulait dans un fracas de tonnerre – grondant, criant, mugissant. Je ne voyais pas comment une organisation aussi colossale pouvait exister sans quelque grandiloquence religieuse. Et en fait elle était douée de grandeur religieuse, même par la façon dont les directeurs – le clergé – engraissaient leurs ventres.

De temps à autre, les sirènes signalant un raid aérien annonçaient l'heure où cette religion pervertie célébrait sa messe noire.

Alors le bureau commençait à s'agiter. Il n'y avait pas de radio dans la pièce, de sorte que nous n'avions aucun moyen de savoir ce qui se passait. Quelqu'un parlant avec un accent paysan prononcé disait : « Je me demande ce qu'il y a ? » À ce moment, une jeune fille affectée à la réception dans les bureaux du directeur survenait et nous annonçait, par exemple ; « Plusieurs formations d'avions ennemis ont été signalées. » Peu après, les voix stridentes des haut-parleurs ordonnaient aux étudiantes et aux enfants des écoles primaires

de se rendre dans les abris. Les personnes chargées du secours aux blessés circulaient en distribuant des fiches rouges portant la légende : « Hémorragie arrêtée à… heure… minutes. » Au cas où quelqu'un serait blessé, il fallait remplir une de ces fiches et la lui accrocher au cou, pour indiquer l'heure à laquelle un tourniquet avait été posé. Environ dix minutes après le début de l'alerte, les haut-parleurs annonçaient : « Tous les employés doivent se rendre à l'abri. »

Serrant dans leurs bras des dossiers pleins de papiers importants, les employés se hâtaient d'aller les déposer au sous-sol, dans la chambre forte où étaient conservés les documents essentiels. Puis ils se précipitaient au-dehors pour se joindre à la foule des ouvriers qui traversaient la cour en courant, tous coiffés de casques ou de capuchons rembourrés. La foule affluait vers la porte principale.

Au-dehors s'étendait un champ désolé, nu et jaune.

À sept ou huit cents mètres de la grande porte, de nombreux abris avaient été creusés dans un bois de pins, sur une pente douce. Se dirigeant vers ces abris, deux flots séparés de la foule silencieuse, impatiente et aveugle s'élançaient à travers la poussière ; ils s'élançaient vers ce qui, de toute manière, n'était pas la Mort ; même si ce n'était qu'une petite excavation de terre rouge aisément effondrée, de toute manière ce n'était pas la Mort.

Les jours où je n'étais pas de service, je rentrais chez moi, et là, un soir à onze heures, je reçus ma feuille d'appel. C'était un télégramme m'ordonnant de rallier une certaine unité le 15 février.

Sur le conseil de mon père, j'avais passé mon examen d'aptitude physique non pas à Tokyo, mais au quartier général du régiment établi près de l'endroit où ma famille conservait sa résidence légale, à H. préfecture de la région Osaka-Kyoto. Selon la théorie de mon père, ma faiblesse de constitution serait prise en considération dans une région rurale beaucoup plus qu'en ville, où une telle faiblesse n'était pas rare, et, par conséquent, je ne serais probablement pas déclaré bon. À vrai

dire, j’avais fait rire aux éclats les membres de la commission médicale quand ils me virent incapable de soulever, même au niveau de ma poitrine, le sac de riz que les garçons de ferme haussaient aisément dix fois de suite au-dessus de leur tête. Pourtant, j’avais été classé en définitive dans la catégorie 2 (b).

Aussi étais-je maintenant convoqué pour rejoindre un régiment de campagne. Ma mère pleura beaucoup et mon père lui-même parut accablé. Quant à moi, bien que je me prisse pour un héros, la vue de la convocation n’éveilla en moi aucun enthousiasme ; mais d’autre part, il y avait mon espoir de mourir d’une mort facile. Dans l’ensemble, j’avais le sentiment que tout était tel qu’il devait être.

Un rhume que j’avais attrapé à l’usine s’aggrava tandis que j’étais à bord d’un vapeur faisant le service entre les îles, pour rejoindre mon unité. Quand j’atteignis la demeure d’amis intimes de la famille, dans le village de notre résidence légale, – nous n’y possédions plus le moindre bout de terrain depuis la faillite de mon grand-père – j’avais une si forte fièvre que j’étais incapable de me tenir debout. Grâce cependant aux soins attentifs que je reçus dans cette maison, en particulier à l’efficacité de la dose massive de fébrifuge que je pris, je fus finalement capable de franchir la porte de la caserne, accompagné des chaleureux adieux des amis de la famille.

Ma fièvre, qui n’avait été qu’enrayée par les médicaments, reprit alors. Pendant l’examen médical qui précéda l’incorporation définitive, il me fallut rester debout à attendre, entièrement nu comme une bête sauvage, et je ne cessai d’éternuer. Le tout jeune médecin militaire qui m’examinait prit pour un râle des poumons le sifflement de mes bronches, après quoi mes réponses incohérentes concernant l’historique de ma santé le confirmèrent dans son erreur. Aussi me fit-on subir un examen du sang dont le résultat, influencé par la forte fièvre due à mon rhume, provoqua le diagnostic erroné d’un début de tuberculose. Le jour même, je fus renvoyé dans mes foyers comme impropre au service.

Aussitôt que j’eus franchi le portail de la caserne, je me mis à

descendre en courant la pente balayée par le vent d'hiver qui conduisait au village. Tout comme à l'usine d'aviation, mes jambes m'emportaient au pas de course vers quelque chose qui de toute façon n'était pas la Mort – quoi que ce fût, ce n'était pas la Mort.

Ce soir-là, dans le train, cherchant à me garantir du vent qui soufflait par un carreau cassé, j'étais secoué de frissons et en proie au mal de tête. Où irais-je maintenant ? me demandais-je. Par suite de l'incapacité où avait toujours été mon père de prendre une décision sur quelque question que ce fût, ma famille n'avait toujours pas quitté notre maison de Tokyo. Irais-je, là, dans cette maison où tout le monde tremblait d'anxiété ? Dans cette ville cernant la maison de son noir malaise ? Au milieu de ces foules où tous les gens ont des yeux pareils à ceux du bétail, et semblent toujours prêts à se demander les uns aux autres : « Êtes-vous sains et saufs ? Êtes-vous sains et saufs ? » Ou bien opterais-je pour le dortoir de l'usine d'aviation, uniquement empli des visages tristes des étudiants tuberculeux ?

Distendues par la pression de mon dos, les planches de bois du siège contre lequel je m'appuyais, frémissaient aux vibrations du train. Par moments je fermais les yeux et j'imaginais une scène où ma famille entière était détruite dans un raid aérien, un jour où j'étais allé la voir. Cette seule pensée m'emplissait d'un dégoût inexprimable. Rien ne me donnait un aussi étrange sentiment de répugnance que la pensée d'un lien entre la vie quotidienne et la mort. Un chat lui-même ne se cache-t-il pas à l'approche de la mort, afin que nul ne le voie mourir. La seule pensée que je puisse voir la mort cruelle des membres de ma famille et qu'ils puissent voir la mienne me donnait la nausée. L'idée que la Mort réduirait une famille à une telle extrémité, qu'une mère, un père, des fils et des filles seraient surpris par la Mort et partageraient en commun la sensation de mourir, l'évocation des regards qu'ils échangeraient – tout cela ne me semblait être qu'une obscène parodie des scènes de parfait bonheur familial et d'harmonie.

Ce que je voulais, c'était mourir parmi des étrangers, paisiblement, sous un ciel sans nuages. Pourtant mon désir était bien éloigné des sentiments de cet ancien Grec qui souhaitait mourir sous un ciel éclatant. Ce que je voulais, c'était un suicide naturel, spontané. Je voulais une mort pareille à celle d'un renard, pas encore très astucieux, qui suit nonchalamment un sentier de montagne et se fait tuer par une balle d'un chasseur, à cause de sa stupidité…

Si tel était le cas, l'armée n'était-elle pas le moyen idéal de parvenir à mon but ? Pourquoi avais-je eu l'air sincère quand je mentais au médecin militaire ? Pourquoi avais-je dit que j'avais une fièvre légère depuis plus de six mois, que mon épaule était raide et douloureuse, que je crachais le sang et même que la nuit précédente j'avais été inondé d'une sueur nocturne ? (Ce dernier détail était d'ailleurs vrai, mais il n'y avait là rien d'étonnant, si l'on songe à la quantité d'aspirine que j'avais prise.) Pourquoi alors, quand je fus condamné à rentrer chez moi le jour même, avais-je senti la pression d'un sourire soulevant mes lèvres avec une telle persistance que j'avais peine à le dissimuler ? Pourquoi avais-je couru si vite en franchissant le seuil de la caserne ? Mes espoirs ne s'étaient-ils pas effondrés ? Pour quelle raison ne m'étais-je pas éloigné la tête basse en traînant les pieds ?

J'avais la certitude éclatante que ma vie future n'atteindrait jamais à des sommets de gloire suffisants pour justifier le fait d'avoir échappé à la mort dans un combat, aussi ne pouvais-je comprendre d'où venait la force qui m'avait fait courir si vite pour passer la porte de la caserne. Cela signifiait-il que je voulais vivre, après tout ? Et cette réaction absolument automatique qui me poussait toujours à me précipiter hors d'haleine vers un abri antiaérien – qu'était-ce, sinon le désir de vivre ?

Alors, soudain, mon autre voix s'éleva au-dedans de moi, me disant que jamais, fût-ce une seule fois, je n'avais réellement eu envie de mourir. À ces mots, un sentiment de honte déborda la digue derrière laquelle il était contenu. L'aveu était pénible,

mais à ce moment je compris que je me mentais à moi-même quand je disais que c'était pour mourir que je voulais entrer dans l'armée. À ce moment, je compris que j'avais espéré en secret que l'armée me fournirait enfin une occasion de satisfaire mes étranges désirs sensuels. Et je savais que, loin de désirer la mort, la seule chose qui m'avait permis d'envisager la vie militaire, c'était la ferme conviction – née d'une foi dans l'art primitif de la magie, commune à tous les hommes – que moi seul ne pouvais jamais mourir.

Mais comme ces pensées m'étaient désagréables ! Je préférais de beaucoup me représenter sous les traits d'une personne abandonnée même de la Mort. De même qu'un médecin, pratiquant un acte chirurgical sur un organe interne, concentre avec précision toutes ses facultés sur l'opération et demeure pourtant impersonnel, je prenais un vif plaisir à me représenter les curieuses angoisses d'une personne qui voudrait mourir, mais qui a été repoussée par la Mort. Le degré de plaisir intellectuel que j'obtenais ainsi semblait presque immoral.

Un conflit avait opposé l'université à l'usine d'aviation et nous avions tous été retirés de l'usine à la fin de février. Il avait été prévu que nous assisterions à nouveau à des conférences pendant le mois de mars, avant d'être affectés à une autre usine en avril. Mais vers la fin de février, près d'un millier d'avions ennemis entrèrent en action, et il devint évident que les conférences prévues pour mars n'auraient lieu qu'en théorie.

C'est ainsi qu'on nous accorda un mois de vacances au plus fort de la guerre. C'était comme si l'on donnait à quelqu'un des pièces d'artifice humides. Néanmoins j'aurais de beaucoup préféré recevoir des pièces d'artifice humides plutôt qu'un quelconque cadeau stupidement pratique, qui eût été plus caractéristique de l'université, par exemple une boîte de biscuits au soda. C'était l'absolue extravagance de la chose qui me plaisait tant. Le seul fait que c'était absolument inutile en

faisait un somptueux cadeau à l’époque.

J’étais guéri de mon rhume depuis quelques jours quand la mère de Kusano me téléphona. Elle me dit que les visites au régiment de son fils près de la ville de M. seraient autorisées pour la première fois le 10 mars et elle me demandait si je n’aimerais pas les accompagner pour voir mon ami.

J’acceptai l’invitation et peu de temps après j’allai chez les Kusano pour m’entendre avec eux au sujet de ce déplacement. À cette époque, on considérait que le moment le plus sûr de la journée se situait entre le crépuscule et huit heures du soir. Quand j’arrivai, les Kusano venaient de finir leur dîner.

Le père de Kusano étant mort, la famille se composait maintenant de sa mère, de sa grand-mère et de trois sœurs. Je fus invité à les rejoindre autour de la chaufferette auprès de laquelle elles étaient assises. La mère me présenta à la sœur de Kusano, celle que j’avais entendue un jour jouer du piano.

Elle se nommait Sonoko.

Comme une pianiste connue portait le même nom, je hasardai une plaisanterie un peu mordante sur le fait que je l’avais déjà entendue étudier son piano. La jeune fille de dix-huit ans rougit à la faible lueur de la lampe de black-out et ne dit rien. Elle portait une veste de cuir rouge.

Au matin du 9 mars, j’attendais la famille Kusano sur le quai d’une gare proche de leur maison. La rangée de boutiques située de l’autre côté des voies avait été condamnée par le gouvernement pour faire place à une tranchée pare-feu, et les travaux de démolition déjà commencés étaient visibles en détail. L’activité déchirait l’air limpide du premier printemps par des bruits frais et retentissants. Parmi les bâtiments démolis, on pouvait voir des surfaces de bois nu, récemment mis à découvert, qui éblouissaient les yeux.

Les matinées étaient encore froides. Depuis plusieurs jours, pas une seule alerte n’avait sonné. Entre-temps l’air s’était mis à briller d’une ardeur de plus en plus vive et était devenu si léger qu’il semblait menacé d’éclater. L’atmosphère était

pareille à la corde tendue d'un samisen, prête à faire retentir un son perçant dès qu'on la pincerait. Il rappelait ces quelques moments de silence, riches de vide, qui trouvent leur accomplissement quand éclate la musique. Même le froid soleil qui tombait sur le quai désert frémissait d'une sorte de prémonition de musique.

Sonoko apparut alors, vêtue d'un manteau bleu, descendant l'escalier en face de moi, avec ses deux sœurs. Elle tenait la plus petite par la main la surveillant attentivement et descendant une marche à la fois. L'autre sœur, alors âgée de quatorze ou quinze ans, semblait agacée par la lenteur de leur avance, mais au lieu de dépasser peu à peu les deux autres, elle s'amusait à descendre en zigzag l'escalier vide.

Sonoko ne paraissait pas avoir remarqué ma présence. De l'endroit où je me tenais, je la voyais nettement. De toute ma vie, jamais mon cœur n'avait été aussi touché par la vue de la beauté chez une femme. Ma poitrine palpitait, je me sentais purifié.

Le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici se refusera sans doute à croire quoi que ce soit de ce que je viens d'écrire. Il doutera de moi, parce qu'il semble n'exister aucune différence entre mon amour artificiel, et d'ailleurs non partagé, pour la sœur de Nukada et la palpitation de mon sein dont je parle en ce moment, parce qu'il semble n'y avoir aucune raison apparente pour qu'en cette seule occasion je n'aie pas soumis mes émotions à cette analyse impitoyable dont j'avais fait usage dans le cas précédent. Si le lecteur persiste dans ses doutes, alors l'acte d'écrire est devenu inutile dès le début : il pensera que j'affirme une chose simplement parce que j'en ai envie, sans aucune considération pour la vérité, et que je me permets de raconter n'importe quoi, du moment que mon histoire demeure plausible. Néanmoins, c'est en me fondant sur des souvenirs très précis que j'affirme l'existence d'une différence essentielle entre les émotions que j'avais éprouvées auparavant et celles que suscitait en moi la vue de Sonoko. Cette différence, c'était que maintenant j'éprouvais un sentiment de remords.

Parvenue presque au bas de l'escalier, Sonoko m'aperçut et sourit. Ses joues fraîches étaient rougies par le froid. Ses yeux – leurs grandes pupilles sombres et leurs paupières assez lourdes lui donnaient un air un peu ensommeillé – brillaient comme s'ils cherchaient à parler. Puis, confiant la main de l'enfant à son autre sœur, elle se mit à courir vers moi sur le quai, d'un mouvement gracieux pareil au tremblement d'une lumière.

Ce que je voyais arriver vers moi en courant, ce n'était pas une jeune fille, ni cette personnification de la chair que je me représentais avec force depuis mon adolescence, mais quelque chose comme la messagère des nouvelles du matin. N'eût été ce fait, j'aurais pu l'aborder en me leurrant, comme de coutume, d'espoirs trompeurs. Mais, à ma grande perplexité, mon instinct fut obligé de reconnaître une qualité différente chez Sonoko seule. Avec une profonde humilité, j'avais le sentiment d'être indigne d'elle, et pourtant ce n'était pas là un sentiment d'infériorité servile. À chaque seconde, tandis que je voyais Sonoko approcher, j'étais saisi d'un chagrin intolérable. Jamais je n'avais éprouvé pareille impression jusqu'à présent. Le chagrin semblait saper les fondements de mon existence et les faire chanceler. Jusqu'alors j'avais considéré les femmes avec un mélange artificiel de curiosité enfantine et de désir sexuel feint. Mon cœur n'avait jamais été ainsi ébranlé au premier coup d'œil, par un chagrin aussi profond et inexplicable, un chagrin qui, de plus, ne faisait pas partie du rôle que je jouais.

J'avais conscience que ce sentiment était du remords. Mais avais-je commis une faute dont j'eusse à me repentir ? Bien qu'il y ait là une contradiction flagrante, n'existe-t-il pas une sorte de remords qui précède le péché ? Éprouvais-je du remords du seul fait que j'existais ? La vue de la jeune fille avait-elle suscité des échos en moi et éveillé ce remords ? Ou bien mon sentiment pouvait-il n'être que le pressentiment d'une faute ?…

Sonoko se tenait devant moi, l'air réservé. Elle avait déjà

esquissé sa révérence, mais, me voyant perdu dans mes pensées, elle la recommença, avec beaucoup de précision.

« Vous ai-je fait attendre ? Ma mère et ma grand-mère… »

Elle avait employé les formes honorifiques pour désigner ces membres de sa famille, puis elle se tut et rougit, se rendant soudain compte à quel point ces mots étaient déplacés quand ils s’adressaient à une personne en dehors du cercle de la famille : « Eh bien, elles n’avaient pas tout à fait fini de s’apprêter et elles seront un peu en retard. Alors, attendez un peu… » Elle se tut à nouveau, puis corrigea modestement : « Alors, si vous voulez avoir la bonté d’attendre un peu, mais au cas où elles tarderaient à venir, nous continuerons jusqu’à la gare – du moins si vous le voulez bien. » Étant enfin parvenue à débiter ce long discours sur un ton hésitant et compassé, elle poussa un grand soupir de soulagement.

Sonoko était grande et forte, elle m’arrivait à hauteur du front. Elle avait un corps d’une grâce remarquable, bien proportionné et des jambes superbes. Son visage rond, enfantin, qu’elle ne chargeait d’aucun maquillage, semblait le reflet d’une âme immaculée et sans détour. Ses lèvres étaient légèrement gercées et n’en paraissaient que plus rouges.

Nous échangeâmes quelques paroles gênées. Je me détestais dans ce rôle, mais j’essayai de toutes mes forces de paraître insouciant et gai, de me montrer sous l’aspect d’un jeune homme étincelant d’esprit.

De nombreux trains du chemin de fer aérien s’arrêtaient auprès de nous avec des bruits stridents et grinçants, puis repartaient. La foule des voyageurs qui y montaient ou en sortaient devenait de plus en plus dense. Chaque fois qu’un convoi arrivait, nous étions coupés du flot de soleil qui nous baignait dans son agréable chaleur. Et chaque fois qu’un train s’éloignait, j’étais à nouveau terrifié par la douceur du soleil qui tombait sur mes joues.

Je considérais comme un signe de mauvais augure que ce soleil riche de bénédictions tombât ainsi sur moi, que mon cœur pût ainsi jouir de moments qui ne laissaient rien à

désirer. Sûrement, dans quelques minutes, un soudain raid aérien ou quelque autre événement aussi funeste surviendrait et nous tuerait sur place. Sûrement, pensais-je, nous ne méritons même pas un peu de bonheur. Ou peut-être avions-nous pris la mauvaise habitude de considérer le moindre bonheur comme une grande faveur qu’il nous faudrait payer. C’était précisément le sentiment que j’éprouvais en me trouvant ainsi face à face avec Sonoko. Et Sonoko aussi semblait accablée par le même sentiment.

Nous attendîmes longtemps, mais comme la mère et la grand-mère de Sonoko n’arrivaient pas, nous finîmes par prendre l’un des trains pour nous rendre à la gare de U.

Dans le branle-bas de la gare, nous fûmes salués par un certain M. Ohba, qui allait voir son fils dans le même régiment que Kusano. Ce banquier d’âge mûr, qui dédaignait l’uniforme civil kaki alors officiellement en faveur, et qui s’accrochait obstinément au chapeau mou et au paletot sac, était accompagné d’une de ses filles que Sonoko et moi connaissions un peu. Pourquoi me réjouissais-je de constater que cette jeune fille était loin d’être belle si on la comparait à Sonoko ? Quel était ce sentiment ? En dépit du naïf badinage de Sonoko, qui se déroulait sous mes yeux – elle serrait dans les siennes les mains de la petite Ohba, en croisant les bras et se livrait à de grandes démonstrations d’intimité – je compris que Sonoko était douée de cette merveilleuse grandeur d’âme qui est la prérogative de la beauté, ce qui lui donnait l’apparence d’une adulte, plus vieille de plusieurs années qu’elle ne l’était en réalité.

Quand nous montâmes dans le train, il était vide. Comme par hasard nous allâmes nous asseoir, Sonoko et moi, près d’une fenêtre, l’un en face de l’autre.

En comptant la servante qui les accompagnait, il y avait trois personnes dans le groupe de M. Ohba. Et le nôtre, qui avait fini par se compléter, en comptait six. Comme nous étions en tout neuf personnes, il y en avait une de trop pour occuper deux

rangées de sièges de part et d'autre du couloir central. J'avais fait ce rapide calcul sans même m'en rendre compte. Se pouvait-il que Sonoko l'eût fait aussi ? Quoi qu'il en soit, quand nous nous laissâmes tomber sur la banquette l'un en face de l'autre, nous échangeâmes des sourires malicieux.

Étant donné que nos deux groupes réunis composaient un total incommode, les autres approuvèrent tacitement que Sonoko et moi formions à nous deux ce petit ilôt séparé. Conformément à l'étiquette, la grand-mère et la mère de Sonoko devaient s'asseoir en face des Ohba père et fille. La petite sœur choisit aussitôt un coin fenêtre, de l'autre côté du couloir central, d'où elle pouvait à la fois voir sa mère et regarder par la vitre. La troisième sœur la suivit et leur banquette devint un terrain de jeux, tandis que la servante des Ohba surveillait les deux pétulantes fillettes. Sonoko et moi, nous nous trouvâmes isolés de tous les autres par le dossier d'une banquette usagée.

Le bavard M. Ohba tint le dé de la conversation avant même que le train eût quitté la gare. Le flot de paroles qu'il débitait d'une voix sourde, avec une volubilité féminine, ne laissait à son auditoire d'autre ressource que d'acquiescer à ce qu'il disait. Même la grand-mère, demeurée si jeune d'esprit, qui représentait l'élément bavard de la famille Kusano, restait muette, frappée de stupéfaction. Elle et la mère ne pouvaient dire autre chose que : « Oui, oui » et étaient fort occupées à rire à chacun des passages importants du monologue de M. Ohba. Quant à la petite Ohba, pas un seul mot ne s'échappait de ses lèvres.

Bientôt le train se mit en marche. Quand nous fûmes sortis de la gare, le soleil ruissela à travers le verre sale des vitres, il tomba sur le rebord de fenêtre délabré, à côté duquel nous étions assis, Sonoko et moi, et se déversa sur nos genoux. Tous deux nous gardions le silence, écoutant le babil de M. Ohba, assis sur la banquette voisine. De temps à autre, un sourire voltigeait sur les lèvres de Sonoko ; peu à peu, son amusement me gagna. Quand nos yeux se rencontraient, Sonoko prenait un air vif, malicieux et détaché, pour faire semblant d'écouter la

voix proche et elle évitait mes regards.

« … Et quand je mourrai, je tiens à être vêtu exactement comme je le suis en ce moment. Mourir en uniforme civil et en guêtres, ce ne serait pas la mort, n’est-ce pas ? Et je ne permets pas non plus à ma fille de porter des pantalons. Mon devoir de père n’est-il pas de veiller à ce qu’elle meure vêtue en femme ?

— Oui, oui.

— À propos, ne manquez pas de me faire savoir quand vous voudrez évacuer vos affaires de la ville. On doit avoir bien des difficultés dans une maison, sans l’aide d’un homme. Si je puis vous être utile à quelque chose, je vous en prie, faites-le-moi savoir.

— Vous êtes trop aimable.

— Nous avons pu acheter un entrepôt dans une ville d’eaux, à T. et nous y envoyons les affaires de tous les employés de notre banque. Je puis vous assurer que les vôtres y seraient en sécurité. Vous pouvez y faire expédier tout ce que vous voudrez, votre piano ou n’importe quoi.

— Vous êtes trop aimable.

— À propos, c’est une chance que le commandant de l’unité de votre fils semble être un honnête homme. Il paraît que celui de mon fils prélève sa part sur toutes les provisions apportées les jours de visite. Eh bien, c’est tout à fait ce qu’on peut attendre de ces gens venus de l’autre côté de la mer. On raconte que le commandant a toujours des crampes d’estomac après les jours de visites.

— Pas possible, pas possible ! »

Un sourire écartait à nouveau les lèvres de Sonoko et elle semblait nerveuse. Pour finir, elle sortit un livre – un ouvrage de bibliothèque – du sac qu’elle portait. Bien qu’un peu déçu, je manifestai de l’intérêt pour le titre.

« Que lisez-vous là ? » demandai-je.

En souriant, elle me montra le dos du livre ouvert, qu’elle tenait comme un éventail devant son visage. Je lus : Histoire

d’un esprit des eaux, suivi, entre parenthèses, du titre allemand original Undine.

Nous entendîmes quelqu’un se lever du siège derrière nous. C’était la mère de Sonoko. Je crus qu’elle cherchait à échapper au verbiage de M. Ohba en allant calmer sa plus jeune fille, qui sautait et bondissait sur la banquette opposée. Mais je découvris que là ne se bornaient pas ses intentions. Elle vint à nous, amenant la bruyante fillette et sa pétulante sœur aînée, en disant :

« Allons, veuillez laisser ces enfants turbulentes se joindre à vous. »

La mère de Sonoko était belle et gracieuse. Par moments, le sourire qui accompagnait son aimable façon de parler semblait presque pathétique. Quand elle s’adressa à nous, son sourire me fit une fois de plus l’impression d’être plutôt triste et gêné. Laissant les deux fillettes assises auprès de nous, la mère retourna à sa place, tandis que Sonoko et moi nous lancions à nouveau un regard furtif. Je tirai un carnet de ma poche et j’en déchirai une feuille où j’écrivis au crayon :

« Votre mère prend ses précautions.

— Qu’est-ce là ? » demanda Sonoko, en relevant la tête d’un air modeste tandis que je lui tendais le billet.

Ses cheveux avaient l’odeur de ceux des petits enfants. Quand elle eut fini de lire, elle rougit jusqu’à la nuque et baissa les yeux.

« N’est-ce pas vrai ? dis-je.

— Oh, je… »

Nos regards se rencontrèrent à nouveau et nous nous comprîmes. Je sentis que mes joues aussi venaient de s’enflammer.

« Sœur, qu’est-ce que c’est que cela ? » La plus jeune sœur avança la main.

Prompte comme l’éclair, Sonoko cacha la feuille de papier. L’autre sœur était assez vieille pour comprendre le sens caché de nos actions. Elle se montra très fâchée et fit la moue. On

pouvait mesurer sa colère à la façon exagérée dont elle se mit à gronder sa petite sœur.

Loin de glacer notre gaieté, cet incident ne fit que rendre la conversation plus facile entre Sonoko et moi. Elle me parla de son école, de certains romans qu'elle avait lus, et aussi de son frère. Pour ma part, je dirigeai bientôt l'entretien vers des sujets généraux, faisant ainsi mes premiers pas dans l'art de la séduction. Comme nous continuions à bavarder avec familiarité, sans nous occuper des deux petites, elles retournèrent bientôt s'asseoir à leurs places précédentes. De toute évidence, elles n'étaient pas des espionnes très efficaces, mais la mère, arborant à nouveau son sourire gêné, les obligea immédiatement à revenir s'asseoir auprès de nous.

Quand nous fûmes tous installés dans un hôtel de la ville de M. près de la caserne de Kusano, il était déjà l'heure d'aller se coucher. M. Ohba partageait une chambre avec moi.

Quand nous fûmes seuls, M. Ohba se mit à me parler librement, sans chercher le moins du monde à cacher son opposition à la poursuite de la guerre. De telles idées hostiles à la guerre se chuchotaient déjà quand les gens se rencontraient, dès le printemps de 1945, et j'étais las de les entendre. M. Ohba continua à babiller de façon intolérable, de sa voix sourde, racontant que les grandes sociétés de céramique, dans lesquelles il avait investi des fonds, se préparaient déjà à la paix ; que sous prétexte de réparer des dommages de guerre, elles projetaient la production, sur une vaste échelle, d'objets en céramique pour l'usage domestique et que nous faisions, croyait-on, des ouvertures de paix, par l'intermédiaire de l'Union soviétique.

Quant à moi, il y avait un sujet auquel j'avais beaucoup plus envie de songer. Finalement la lumière fut éteinte et le visage de M. Ohba, qui avait pris un aspect extrêmement enflé sans ses lunettes, disparut dans l'ombre. Ses soupirs innocents envahirent lentement tout le lit, à deux ou trois reprises, puis sa respiration profonde montra qu'il s'était endormi. Tandis

que la taie propre qui enveloppait l'oreiller grattait mes joues en feu, je me plongeai dans mes pensées.

S'ajoutant à la sombre irritation qui me menaçait toujours quand j'étais seul, le chagrin qui avait ébranlé les fondements de mon existence ce matin, à l'arrivée de Sonoko, se réveillait maintenant de façon plus aiguë encore au fond de mon cœur. Il proclamait que chacune des paroles que j'avais prononcées, chacune des actions que j'avais accomplies ce jour-là, était fausse : ayant découvert qu'il était moins pénible de décider qu'une chose était fausse en son entier, que de me torturer pour savoir dans quelle mesure elle était vraie ou non, j'étais devenu peu à peu familier avec cette façon de démasquer volontairement ma fausseté à mes propres yeux. Et même tandis que je méditais là-dessus, mon malaise tenace concernant ce que j'appelais la condition essentielle d'être un être humain, concernant ce que j'appelais la psychologie positive humaine, n'aboutirait qu'à me faire tourner en rond dans d'interminables cercles d'introspection.

Qu'éprouverais-je si j'étais un autre ? Qu'éprouverais-je si j'étais un individu normal ? Ces questions m'obsédaient. Elles me torturaient, détruisant, aussitôt et entièrement, la seule bribe de bonheur que j'avais cru posséder avec certitude.

Mon « acte » a fini par devenir partie intégrante de ma nature, me disais-je. Ce n'est désormais plus un acte. Je sais pertinemment que je joue le rôle d'un être normal, cette pensée a même corrodé ce qu'il y avait en moi de normal à l'origine, elle a fini par m'amener à me dire et à me redire à moi-même que cela aussi n'était qu'une prétendue normalité. En d'autres termes, je deviens l'un de ces êtres qui ne peuvent croire à rien d'autre que le faux-semblant. Mais si cela est vrai, alors, quand je veux considérer comme un faux-semblant l'attrait qu'exerce sur moi Sonoko, ce sentiment n'est peut-être qu'un masque destiné à cacher mon véritable désir de me croire sincèrement amoureux d'elle. Ainsi peut-être suis-je en train de devenir un de ces êtres qui sont incapables d'agir contrairement à leur véritable nature, et peut-être que j'aime vraiment Sonoko.

Tandis que ces pensées décrivaient des cercles dans ma tête, j'étais finalement presque sur le point de m'endormir, quand soudain, porté dans l'air du soir, surgit ce gémissement toujours sinistre, mais en quelque sorte fascinant malgré tout.

« N'est-ce pas l'alerte ? » dit aussitôt le banquier. Je fus étonné qu'il eût le sommeil si léger.

« Je me le demande", répondis-je vaguement.

Les sirènes continuèrent à résonner faiblement pendant un long moment.

Comme les visites aux soldats commençaient très tôt le matin, nous étions tous debout à six heures.

Sonoko était au cabinet de toilette quand j'entrai.

Après avoir échangé des bonjours avec elle, je lui dis :

« Les sirènes ont fonctionné hier soir, n'est-ce pas ?

— Non", répondit-elle, les traits figés.

Quand nous revînmes à nos chambres contiguës, où la porte de communication était grande ouverte, sa réponse à ma question fournit à ses sœurs ample matière à la taquiner.

« Ma sœur est seule à n'avoir pas entendu les sirènes. Ah vraiment, c'est trop drôle ! dit la plus petite sœur, suivant l'exemple de l'autre.

— Oh, moi je me suis éveillée en sursaut et j'ai entendu ma sœur ronfler très fort.

— C'est vrai, je l'ai entendue aussi. Elle ronflait si fort que j'entendais à peine les sirènes.

— Tu racontes cela, mais tu ne peux pas le prouver. »

À cause de ma présence, Sonoko rougissait très fort, mais faisait bonne contenance : « Si tu dis de pareils mensonges, poursuivit-elle, tu t'en repentiras par la suite. »

Je n'avais qu'une seule sœur. Depuis mon enfance, j'avais toujours désiré une famille gaie et animée avec de nombreuses sœurs. Cette querelle bruyante, à demi badine, entre les trois sœurs, m'apparaissait comme un merveilleux et authentique

reflet du bonheur de ce monde. Elle réveillait aussi mon tourment.

Au petit déjeuner, la conversation roula uniquement sur l'alerte de la veille, la première depuis le début de mars. Comme il n'y avait eu que le signal d'alerte et que l'annonce d'un véritable raid aérien n'avait en définitive pas eu lieu, chacun finit par se calmer et l'on conclut qu'il n'aurait pas pu se passer grand-chose. Quant à moi, cela n'avait de toute manière aucune importance à mes yeux. Je me disais que même si ma maison avait été détruite par l'incendie en mon absence, même si mère, père, frère et sœur avaient tous été tués, c'eût été une excellente chose pour moi.

À l'époque, une telle pensée ne semblait pas dénoter une insensibilité particulière. En ces temps-là, le pouvoir de notre imagination était appauvri par le fait que les événements les plus fantastiques qu'on pût imaginer pouvaient en réalité se produire à tout instant, très naturellement. Il était beaucoup plus aisé d'imaginer l'anéantissement de toute sa famille, que de se représenter des choses qui appartenaient maintenant à un passé lointain, impossible, par exemple une rangée de bouteilles de boissons d'importation, dans une devanture de Ginza, ou la vue d'enseignes au néon clignotant dans le ciel nocturne au-dessus de Ginza. En conséquence notre imagination se bornait à emprunter des chemins plus faciles. Une imagination comme celle-là, qui suit le chemin de la moindre résistance, n'a rien à voir avec la froideur du cœur, si cruelle qu'elle puisse paraître. Ce n'est que le produit d'un esprit tiède et paresseux.

Par contraste avec le rôle tragique que je m'étais attribué pendant la nuit, quand nous quittâmes l'hôtel le lendemain matin, je voulus aussitôt jouer au chevalier servant plein d'insouciance et porter le sac de Sonoko. Là aussi j'agissais dans l'intention délibérée de produire un effet devant tout le monde. Si j'insiste pour porter son sac, me disais-je, elle ne manquera pas de protester, simplement par un sentiment naturel de réserve à mon égard, mais sa mère et sa grand-mère penseront qu'il existe déjà entre nous des liens d'affection et

attribueront son hésitation à la crainte de ce qu'elles pourraient penser ; en conséquence, elle sera amenée, à son tour, à prendre clairement conscience d'un sentiment d'intimité avec moi, suffisant pour qu'elle soit fondée à craindre sa mère et sa grand-mère.

Ma petite ruse fut couronnée de succès. Sonoko demeura à côté de moi, comme si le fait de m'avoir confié son sac lui fournissait pour cela une excuse raisonnable. Bien que la jeune Ohba fût une amie de son âge, Sonoko ne lui prêtait aucune attention et ne parlait qu'avec moi. Je lançais de temps à autre un regard vers Sonoko, avec un étrange sentiment. Sa voix, si douce et si pure qu'elle me donnait je ne sais qu'elle impression de tristesse, était comme déchiquetée par le vent de printemps chargé de poussière, qui nous soufflait en plein visage.

Je soulevai et abaissai l'épaule pour juger du poids de son sac. Il ne justifiait guère le sentiment qui s'implantait profondément dans mon cœur, un sentiment pareil à la mauvaise conscience d'un homme qui fuit la justice.

Comme nous parvenions aux faubourgs de la ville, la grand-mère de Sonoko commença à se plaindre de la longueur du chemin. Le banquier revint sur ses pas jusqu'à la gare, où il dut user de je ne sais quelle astuce pour louer les deux voitures – si rares à cette époque – avec lesquelles il ne tarda pas à revenir.

« Dis donc, ça fait joliment longtemps ! »

Je serrai la main de Kusano et je fus aussi saisi que si j'avais empoigné la carapace d'une langouste.

« Ta main… qu'a-t-elle ? »

Kusano se mit à rire : « Ça te surprend, n'est-ce pas ? »

Son corps avait déjà pris cet air lamentable, en quelque sorte découragé, qui caractérise les nouvelles recrues. Il étendit ses mains pour me les montrer, en les tenant l'une à côté de l'autre. Elles étaient affreusement gercées, avec de la boue séchée et de l'huile enfoncées dans les crevasses, les écorchures et les engelures, à tel point qu'elles ressemblaient

vraiment à une carapace de langouste. De plus, elles étaient humides et froides.

Ses mains m'effrayaient comme le faisait toute réalité. Elles m'inspiraient une terreur instinctive. Ce que je craignais vraiment, c'était quelque chose en moi que ces mains impitoyables m'avaient révélé, quelque chose dont elles m'accusaient et pour quoi elles me condamnaient. J'avais peur de ne rien pouvoir leur cacher, peur que toute supercherie fût vaine devant elles. Aussitôt, Sonoko prit pour moi une signification nouvelle – elle était ma seule armure, la seule cotte de mailles de ma fragile conscience dans sa lutte contre ces mains. À tort ou à raison, par des moyens bons ou mauvais, me dis-je, il faut absolument que tu l'aimes. Ce sentiment devenait, semblait-il, une obligation morale pour moi, enfouie encore plus profondément dans mon cœur que mon sentiment de culpabilité.

Ignorant tout cela, Kusano dit innocemment :

« On n'a pas besoin de lavette pour prendre un bain, quand on a des mains comme cela pour se frotter. »

Un léger soupir s'échappa des lèvres de sa mère. Dans ma situation, je ne pouvais me défendre de l'impression d'être un invité indiscret, un intrus. Sonoko me lança un regard. Je baissai la tête. Si absurde que ce fût, il me semblait que j'aurais dû lui demander pardon de quelque chose.

« Sortons d'ici », dit Kusano, poussant rudement au-dehors sa mère et sa grand-mère, tant il était embarrassé.

Chacune des familles était assise en rond sur le gazon flétri, dans la cour de la morne caserne et offrait un festin à son « cadet ». Je regrette de le dire, de quelque façon que je pusse considérer la scène, je n'y découvrais aucune beauté.

Bientôt nous eûmes, nous aussi, formé un cercle, avec Kusano assis au milieu, les jambes croisées. Il se fourrait dans la bouche des bonbons à la mode occidentale et ne put que rouler les yeux quand il voulut attirer mon attention sur le ciel dans la direction de Tokyo. De l'endroit montueux où nous nous trouvions, mon regard portait, au bout des champs desséchés,

jusqu'à la cuvette où s'étendait la ville de M. Au-delà de la ville, je pouvais voir, dans la brèche formée par la rencontre de deux chaînes de montagnes, peu élevées, ce que Kusano disait être le ciel au-dessus de Tokyo. Les nuages froids du premier printemps répandaient leur ombre sur cette région éloignée.

« Hier soir, le ciel était rouge vif, par là. C'était quelque chose d'affreux. On se demande si sa maison est encore debout ou pas. Jamais encore un raid aérien n'avait rendu le ciel aussi rouge. »

Nul ne disait mot. Kusano continuait à pérorer d'un air important, déclarant que si sa grand-mère et sa mère n'allaient pas s'installer avec toute la famille à la campagne le plus tôt possible, il ne pourrait jamais dormir tranquille la nuit.

« Je suis d'accord avec toi, dit avec entrain la grand-mère. Nous allons quitter Tokyo tout de suite, je te le promets. »

De son obi elle tira un petit carnet et un crayon d'argent pas plus gros qu'un cure-dents et se mit à écrire en s'appliquant.

Pendant le trajet de retour, une atmosphère de tristesse régnait dans le train. M. Ohba lui-même, avec qui nous avions rendez-vous à la gare, paraissait être un personnage différent et tenait sa langue. Tout le monde semblait avoir été fait prisonnier par ce sentiment communément appelé « amour des êtres de son sang », comme si les émotions qu'on garde normalement cachées au fond de soi-même avaient été retournées comme un gant et cuisaient comme une plaie à vif. Tous ils avaient rencontré leurs fils, frères, petit-fils, en montrant leur cœur à nu – c'était tout ce qu'ils avaient à montrer – et maintenant, pour comble, ils se rendaient sans doute compte que ce n'avait été qu'un vain épanchement de sang en face les uns des autres. Quant à moi, j'étais encore poursuivi par la vision de ces pitoyables mains. Il faisait presque nuit, il était presque temps d'allumer les lumières quand notre train arriva à la gare, dans les faubourgs de Tokyo, où nous devions descendre pour prendre le métro aérien.

Là, pour la première fois, nous nous trouvâmes en face des

preuves évidentes des dégâts causés par les bombardements de la nuit précédente. La passerelle au-dessus des voies était remplie de victimes du raid. Les gens étaient enveloppés dans des couvertures, de telle sorte qu'on ne voyait que leurs yeux, ou plutôt leurs globes oculaires, car c'étaient des yeux qui ne voyaient rien et ne pensaient rien. Il y avait une mère qui semblait vouloir bercer éternellement l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux, sans jamais varier d'un cheveu la longueur de l'arc selon lequel elle se balançait d'avant en arrière, d'arrière en avant. Une jeune fille dormait, appuyée contre une mallette d'osier, portant encore dans les cheveux des fleurs artificielles roussies.

Tandis que nous suivions la passerelle, on ne nous adressa même pas un regard de reproche. On nous ignorait. Notre existence même était effacée par le fait que nous n'avions pas partagé la détresse de ces gens ; pour eux nous n'étions pas plus que des ombres.

Malgré cela, quelque chose s'enflamma en moi. J'étais enhardi et fortifié par le spectacle de la détresse que j'avais devant les yeux. J'étais dans cet état de surexcitation que crée une révolution. Ces malheureux avaient assisté à la destruction totale, par le feu, de tout ce qui prouvait qu'ils existaient en tant qu'êtres humains. Sous leurs yeux ils avaient vu les relations humaines, les amours et les haines, la raison, les convenances, tout enfin, devenir la proie des flammes. Et à ce moment-là, ce n'avait pas été contre les flammes qu'ils avaient dû lutter, mais contre les relations humaines, contre les amours et les haines, contre la raison, contre les convenances. À ce moment là, comme l'équipage d'un navire naufragé, ils s'étaient trouvés dans une situation où il était permis de tuer quelqu'un pour qu'un autre vive. Un homme qui mourait en essayant de sauver sa bien-aimée était tué non pas par les flammes, mais par sa bien-aimée ; et ce n'était nul autre que l'enfant qui assassinait sa propre mère quand elle s'efforçait de le sauver. La situation qu'ils avaient affrontée et contre laquelle ils avaient lutté – une vie contre une vie – était sans doute la plus universelle et la plus élémentaire que rencontre

jamais l’humanité.

Sur leurs visages, je vis des traces de cet épuisement qu’on éprouve après avoir assisté à un drame spectaculaire. Un brûlant sentiment de confiance m’envahit. Bien que ce fût seulement l’espace de quelques secondes, je sentis que tous mes doutes concernant les exigences essentielles de l’humanité avaient été totalement balayés. Ma poitrine était emplie du désir de crier. Peut-être que si j’avais pu me connaître mieux moi-même, si j’avais eu le bonheur de posséder un peu plus de sagesse, j’aurais pu en venir à examiner de près ce besoin et j’aurais pu finalement comprendre le sens véritable de ce que j’étais moi-même en tant qu’être humain. Au lieu de cela, chose assez comique, la chaleur d’une espèce de soudain caprice me fit, pour la première fois, passer mon bras autour de la taille de Sonoko. Peut-être que ce geste et l’esprit fraternel, protecteur, qui le provoquait, m’avaient déjà montré que ce qu’on appelle amour n’avait aucun sens pour moi. En ce cas, ce fut une soudaine intuition de la vérité, oubliée aussi vite qu’elle était venue…

Mon bras toujours glissé autour de sa taille, nous marchions en avant des autres et nous hâtions le pas le long de la lugubre passerelle. Sonoko ne dit pas un mot.

Nous prîmes le métro aérien et ses lumière me semblèrent étrangement brillantes. Je voyais Sonoko me regarder fixement. Ses yeux, toujours noirs et doux, semblaient en quelque sorte m’adresser une prière urgente.

Quand nous changeâmes pour prendre la ligne de métro circulaire, environ quatre-vingt-dix pour cent des voyageurs étaient des victimes du bombardement. Il régnait là une odeur de brûlé encore plus perceptible. Bruyants et fanfarons, les gens se racontaient l’un à l’autre les dangers qu’ils avaient courus. Dans le véritable sens du mot c’était une populace en rébellion, une populace emplie d’un mécontentement éclatant, d’une irritation débordante, triomphante, intrépide.

En arrivant à la station de S. où je devais me séparer de mes

compagnes je rendis son sac à Sonoko et m'éloignai. Tandis que je regagnais mon domicile par les rues plongées dans une obscurité totale, je me souvenais à chaque instant que mes mains ne portaient plus son sac. Je reconnaissais enfin le rôle important que ce sac avait joué dans nos relations. Il avait représenté une petite corvée ; or, pour moi, il me fallait toujours sentir le poids de quelque corvée pour que ma conscience ne levât pas trop haut la tête.

Quand j'arrivai chez moi, ma famille m'accueillit comme s'il ne s'était rien passé. Après tout, Tokyo occupe une vaste étendue, et même un raid aérien comme celui de la nuit précédente ne pouvait pas l'attendre dans son ensemble.

Quelques jours plus tard, je me rendis chez les Kusano, emportant des livres que j'avais promis de prêter à Sonoko. Il serait inutile d'en citer les titres quand j'aurai dit que c'était exactement le genre de romans qu'un jeune homme de vingt ans peut choisir pour une fille de dix-huit ans. J'éprouvais une joie inaccoutumée à me conduire de façon aussi conventionnelle. Sonoko était sortie, mais n'allait pas tarder à revenir. Je l'attendis au salon.

Tandis que je l'attendais, le ciel du premier printemps devint trouble comme de la lesive ; il commença à pleuvoir. Selon toute apparence, Sonoko avait été surprise par la pluie en cours de route, car quand elle entra dans le salon sombre, des gouttes d'eau brillaient encore çà et là dans ses cheveux. Haussant les épaules, elle s'assit dans l'ombre, à l'une des extrémités du profond divan. À nouveau un sourire s'étendit sur ses lèvres. Elle portait une veste cramoisie, d'où la rondeur de ses seins semblait surgir dans la légère obscurité.

Comme nous parlions timidement et avec quelle indigence de mots ! C'était la première occasion que nous eussions jamais eue de nous voir seuls. Il était bien évident que si nous nous étions parlé sur un ton dégagé pendant le bref trajet en chemin de fer, c'était en grande partie à cause de la présence derrière nous du bavard M. Ohba et des deux sœurs. Aujourd'hui, il ne restait pas trace de cette hardiesse qui, à peine quelques jours

plus tôt, m’avait conduit à lui remettre une lettre d’amour d’une ligne, écrite sur un bout de papier.

Plus que jamais j’étais accablé par un sentiment d’humilité. Je ne pouvais m’empêcher de devenir sérieux quand je cessais d’être sur mes gardes, mais je ne craignais pas d’agir ainsi devant elle. Avais-je oublié mon acte ? Avais-je oublié que j’étais résolu à tomber totalement amoureux, tout comme un autre ? Quoi qu’il en fût, je n’avais pas le moins du monde l’impression d’être amoureux de cette fille si reposante. Pourtant, je me sentais à l’aise avec elle.

L’averse cessa et le soleil couchant éclaira la pièce. Les yeux et les lèvres de Sonoko luisaient. Sa beauté me décourageait, m’obligeant à me rappeler mon sentiment de faiblesse et d’impuissance. Cette pénible impression donnait à Sonoko un aspect encore plus éphémère à mes yeux.

« Quant à nous, dis-je brusquement, qui sait combien de temps nous vivrons ? Supposez qu’il y ait un raid aérien en ce moment même. Sans doute une des bombes tomberait-elle en plein sur nous.

— Ne serait-ce pas merveilleux ? »

Elle parlait sur un ton sérieux. Jusqu’alors ses doigts jouaient avec les plis de sa jupe écossaise, qu’elle ouvrait et refermait, mais en disant cela elle leva le visage et la lumière fit luire un léger duvet sur ses joues : « Oh, si seulement un avion survenait en silence et lançait une bombe en plein sur nous, tels que nous sommes ici, en cet instant… Vous ne trouvez pas ? » Elle ne se rendait pas compte qu’elle me faisait une déclaration d’amour.

« Heu… Oui, ce serait merveilleux », repondis-je, sur le ton de la conversation. Sonoko ne pouvait absolument pas avoir compris à quel point ma réponse était profondément enracinée dans mon désir secret. Quand j’y repense maintenant, ce dialogue me paraît extrêmement comique. En temps de paix, pareille conversation n’aurait pu avoir lieu qu’entre deux personnes profondément amoureuses.

« J’en ai vraiment assez d’entendre parler de gens séparés

par la mort, séparés à jamais, dis-je, adoptant un ton sarcastique pour masquer mon embarras. Ne trouvez-vous pas quelquefois qu'à une époque comme celle-ci il est normal d'être séparés et que c'est un miracle de se rencontrer… si l'on y songe, même le fait que nous ayons pu nous voir et parler ensemble pendant un moment, comme nous sommes en train de le faire, c'est sans doute tout à fait miraculeux.

— Oui, moi aussi… »

Elle répondit d'abord sur un ton un peu hésitant. Puis elle poursuivit, avec une sérénité grave, mais charmante : « Ici même, au moment où je pensais que nous venions de commencer à nouer des relations, nous allons déjà être séparés. Grand-mère a hâte de partir. Dès notre arrivée à la maison, l'autre jour, elle a envoyé un télégramme à ma tante, au village de N. dans la province de N. pour lui demander de nous trouver une maison. Ce matin ma tante a appelé par le téléphone interurbain pour dire que les maisons sont introuvables, en dépit de toutes les recherches. Aussi nous a-t-elle demandé de venir habiter chez elle. Elle serait heureuse, dit-elle, de nous avoir, parce que nous mettrions de l'animation dans la maison. Grand-mère s'est décidée tout de suite et lui a dit que nous arriverions dans deux ou trois jours.

J'étais incapable de lui répondre d'un air détaché. La douleur qui m'étreignait le cœur était si aiguë que j'en fus moi-même surpris. Le sentiment de bien-être que j'éprouvais auprès de Sonoko m'avait fait illusion, j'avais la conviction que nous passerions tous nos jours ensemble et que tout demeurerait exactement tel que maintenant. Si l'on allait au fond des choses, c'était d'ailleurs une double illusion : Les paroles qu'elle avait employées pour prononcer contre nous la sentence de séparation proclamaient à quel point notre présente rencontre était dépourvue de sens et révélait que mon sentiment actuel n'était qu'un bonheur fugitif ; et en même temps qu'elles détruisaient l'illusion enfantine qui m'amenait à croire que ce bonheur durerait toujours, elles m'ouvraient aussi les yeux, en me démontrant que, même s'il n'y avait pas de séparation, une relation entre un garçon et une fille ne

pouvait jamais demeurer immuable.

C’était un pénible réveil. Pourquoi les choses étaient-elles ainsi faussées ? Les questions que je m’étais posées un nombre incalculable de fois depuis mon enfance me montaient de nouveau aux lèvres. Pourquoi sommes-nous tous accablés par le devoir de tout détruire, de tout changer, de tout vouer au transitoire ? Est-ce donc ce désagréable devoir que le monde appelle la vie ? Ou bien suis-je le seul pour qui c’est un devoir ? Du moins j’étais seul, sans aucun doute, à considérer ce devoir comme un lourd fardeau.

À la fin, je parlai.

« Ainsi vous partez… Mais bien sûr, même si vous étiez restée ici, moi j’aurais dû partir d’ici peu…

— Où allez-vous ?

— Ils ont décidé de nous envoyer à nouveau travailler dans une usine, au début de ce mois ou en avril.

— Mais une usine… ce sera dangereux, avec les raids aériens et tout cela.

— Oui, ce sera dangereux », répondis-je, plein de désespoir.

Je pris congé le plus vite possible…

Pendant toute la journée du lendemain, je me sentis le cœur léger à l’idée d’être déjà délivré de l’obligation d’aimer Sonoko. J’étais gai, je chantais très fort, j’envoyais au diable le rebutant Recueil des Lois.

Ce curieux état d’esprit optimiste dura la journée entière. Le soir, je m’endormis comme un enfant. Puis soudain, je fus réveillé par le bruit des sirènes retentissant de toutes parts au milieu de la nuit. Toute la maisonnée se rendit à l’abri en maugréant, mais aucun avion ne survint et, bientôt, la fin d’alerte retentit. Ayant somnolé dans l’abri, je fus le dernier à émerger du sol, mon casque d’acier et ma gamelle se balançant encore à mon épaule.

L’hiver de 1945 avait été très long. Bien que le printemps fût déjà arrivé, à pas furtifs, tel un léopard, l’hiver l’enserrait

toujours, comme une cage, lui barrant la route avec une sombre obstination. La glace luisait encore sous la lumière des étoiles.

À travers le feuillage d'un conifère, mes yeux vigilants découvrirent plusieurs étoiles qui semblaient estompées comme sous l'effet de la chaleur. L'air âpre de la nuit se mêlait à ma respiration. Soudain je fus accablé par l'idée que j'étais amoureux de Sonoko et qu'un monde dans lequel Sonoko et moi ne vivrions pas tous les deux n'aurait aucune valeur à mes yeux. Quelque chose au-dedans de moi me disait que si je pouvais l'oublier cela vaudrait mieux. Et aussitôt, comme s'il avait été tapi dans l'ombre, ce chagrin qui minait les fondations de mon existence m'envahit à nouveau, tout comme le jour où j'avais vu Sonoko descendre l'escalier conduisant au quai de la gare.

La douleur était intolérable. Je frappai le sol du pied.

Cependant, je tins bon un jour de plus.

Puis, je ne pus résister davantage et j'allai la voir. Les emballeurs étaient à l'ouvrage juste devant la porte d'entrée. Là, sur le gravier, ils attachaient des cordes de paille autour d'un colis qui semblait être un coffre oblong enveloppé de nattes. Ce spectacle me remplit d'inquiétude.

Ce fut la grand-mère qui vint m'accueillir dans l'entrée. Derrière elle, je voyais des amas d'objets déjà emballés, attendant d'être transportés au-dehors. Le vestibule était plein de débris de paille. Remarquant l'expression un peu embarrassée de la grand-mère, je décidai de partir aussitôt sans voir Sonoko.

« Voulez-vous remettre ces livres à Mlle Sonoko, s'il vous plaît ? »

Comme si j'avais été le garçon de courses d'un libraire, je lui tendis plusieurs romans à l'eau de rose.

« Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait, dit la grand-mère, sans esquisser un mouvement pour appeler Sonoko. Nous avons décidé de partir pour le village de N. demain soir. Tout s'est arrangé sans la moindre difficulté, aussi

pourrons-nous partir plus tôt que prévu. M.T. a loué cette maison-ci pour en faire un dortoir destiné a ses employés. C'est vraiment triste de se dire au revoir. Les enfants étaient toutes si heureuses de vous connaître, alors je vous en prie, venez donc nous voir au village de N. Nous vous enverrons un mot quand nous serons installées, ne manquez surtout pas de venir. »

C'était un plaisir d'entendre la grand-mère formuler cette invitation précise et aimable. Mais, tout comme ses fausses dents trop bien faites, ses paroles n'étaient qu'un alignement parfait d'une quelconque matière inorganique.

« J'espère que vous allez tous bien. »

Ce fut tout ce que je parvins à dire. Je ne pouvais me résoudre à prononcer le nom de Sonoko.

Alors, comme appelée par mon hésitation, Sonoko apparut dans le vestibule, au bas de l'escalier. Elle portait un grand carton à chapeaux d'une main et plusieurs livres de l'autre. Ses cheveux flamboyaient dans la lumière qui tombait d'une fenêtre au-dessus de sa tête. En me voyant, elle s'écria, ce qui fit sursauter sa grand-mère :

« Voulez-vous attendre une minute ? »

Elle remonta en courant l'escalier, où ses pas résonnaient avec bruit. J'étais enchanté de constater la stupéfaction de la grand-mère, ce qui me faisait comprendre à quel point Sonoko devait m'aimer. La vieille dame s'excusa, en disant que toute la maison était sens dessus dessous et qu'il n'y avait pas une pièce où me recevoir. Puis elle disparut d'un air affairé à l'intérieur.

Bientôt Sonoko redescendit l'escalier en courant.

Elle était très rouge. Sans dire un mot elle mit ses souliers, tandis que je demeurais pétrifié dans un coin de l'entrée. Puis elle se releva et déclara qu'elle allait m'accompagner jusqu'à la gare. Il y avait dans sa voix claire et décidée une force qui m'émut. Je continuai à la dévisager et à tourner et retourner dans mes mains, d'un geste naïf, ma casquette d'uniforme, mais au fond de mon cœur j'avais l'impression que tout était

soudain devenu immobile. Marchant l’un près de l’autre, nous sortîmes de la maison et suivîmes en silence l’allée de gravier conduisant à la porte du jardin.

Soudain Sonoko s’arrêta pour renouer un lacet de soulier. Elle semblait y mettre un temps curieusement long, aussi je poursuivis mon chemin vers la porte et je l’attendis en regardant dans la rue. Je ne me rendais pas encore compte qu’elle avait voulu que j’aille un peu en avant et qu’elle avait employé cette charmante technique, bien digne d’une jeune fille de dix-huit ans, pour parvenir à ses fins.

Soudain, surgie derrière moi, sa main saisit la manche de mon uniforme. J’éprouvai un choc pareil à celui que sent un piéton heurté par une automobile alors qu’il se promène, perdu dans ses pensées.

« … S’il vous plaît… Ceci… »

Le coin d’une enveloppe rigide, de format occidental, toucha ma paume. Je refermai si vite la main sur elle que je faillis l’écraser, comme on étoufferait un oisillon. Je ne pouvais pour ainsi dire en croire mes sens, tandis que l’enveloppe pesait dans ma main. Pourtant elle était là, une enveloppe du genre qu’affectionnent les écolières, serrée dans ma main. Je la considérais en clignant des yeux, comme s’il s’agissait d’une chose qu’on ne devrait pas regarder.

« Pas maintenant… lisez-la quand vous serez rentré chez vous, murmura-t-elle d’une voix basse et étouffée comme si on la chatouillait.

— Où enverrai-je la réponse ? demandai-je.

— Je l’ai indiqué… c’est à l’intérieur… l’adresse au village de N. Écrivez-moi là. »

Chose amusante, la séparation devint soudain pour moi délicieuse. Comme au moment charmant où, dans une partie de cache-cache, la personne qui « s’y met » compte à haute voix et que tout le monde court se cacher, chacun dans la direction qui lui plaît. J’avais une curieuse capacité de jouir ainsi de tout. À cause de ce talent pervers, ma lâcheté passait souvent, même à mes propres yeux, pour du courage.

Nous nous quittâmes à la gare, au portillon de contrôle des billets, sans même nous serrer la main.

J'étais fou de joie d'avoir reçu la première lettre d'amour de ma vie. Je ne pus attendre d'être arrivé à la maison pour la lire et je l'ouvris là, dans le wagon du métro aérien, sans souci de tous les regards. À ce moment, le contenu de la lettre faillit se répandre par terre. Il y avait plusieurs cartes portant des silhouettes découpées, et une liasse de ces cartes postales d'importation qui semblent faire les délices des élèves des écoles de mission. Parmi elles se trouvait une double feuille de papier à lettres bleu, décorée d'une reproduction d'un dessin animé de Walt Disney, représentant le Petit Chaperon rouge et le loup. Sous le dessin, sa lettre était écrite en caractères nets et réguliers, qui dénotaient l'application.

« J'étais vraiment confondue de reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de me prêter ces livres. Grâce à vous, j'ai pu les lire avec un très profond intérêt. J'espère de tout mon cœur que vous irez bien, même pendant les raids aériens. Quand je serai arrivée à destination et installée, je vous écrirai à nouveau. Mon adresse est indiquée ci-dessous. Les papiers que je joins ici ne sont que des bagatelles, mais je vous prie de les accepter en témoignage de ma gratitude… »

Quelle admirable lettre d'amour ! Elle dégonfla comme un ballon mes transports de joie enivrée. Je devins pâle comme un mort et j'éclatai de rire. Qui donc répondrait à une pareille lettre, me demandais-je. Ce serait aussi stupide que d'accuser réception d'une lettre de remerciements imprimée.

Cependant, dès le début, j'avais eu le désir d'envoyer une réponse et maintenant, pendant les trente ou quarante minutes de trajet qui me restaient à parcourir avant d'arriver chez moi, ce désir vint peu à peu au secours du premier « état de joie enivrée » que j'eusse jamais connu. L'éducation qu'elle reçoit dans sa famille, me dis-je aussitôt, n'est guère faite pour la rendre experte à la rédaction des lettres d'amour. Il est tout à fait naturel en effet que sa main ait été paralysée par toutes sortes de doutes et d'hésitations et par la timidité, quand elle a

écrit sa première lettre à un garçon. Et, tout son comportement de cet après-midi révèle une histoire plus vraie qu’aucun des mots de cette lettre vide.

En arrivant chez moi, je fus soudain saisi d’une colère provoquée par d’autres raisons. Une fois de plus je fulminai contre le Recueil des Lois et le lançai contre le mur de ma chambre : « Quel fainéant tu es, me dis-je avec reproche. Quand tu te trouves en face d’une fille de dix-huit ans, tu attends avidement qu’elle tombe amoureuse de toi. Pourquoi n’est-ce pas toi qui ai pris l’offensive ? Je sais que tu hésites à cause de cette curieuse gêne qui provient tu ne sais pas d’où. Mais si tel est le cas, pourquoi es-tu retourné la voir ? Rappelle-toi ! – quand tu avais environ quatorze ans, tu étais un garçon comme les autres. Même à seize ans tu n’étais pas différent d’eux, dans l’ensemble. Mais qu’en est-il, maintenant que tu as vingt ans ? Un de tes amis t’avait dit que tu mourrais à dix-neuf ans, mais sa prédiction ne s’est pas réalisée et tu as même renoncé à ton désir de mourir sur le champ de bataille. Et maintenant que tu as vingt ans, te voilà aux cent coups à cause d’un amour enfantin pour une fille de dix-huit ans, qui ne sait absolument rien. Vraiment, quels merveilleux progrès ! À l’âge de vingt ans, tu envisages d’échanger pour la première fois des lettres d’amour – ne t’es-tu pas trompé en calculant ton âge ? Et n’est-il pas vrai aussi que jusqu’à ce jour, tu n’as même jamais embrassé une fille ? Quel triste personnage tu fais ! »

Puis, à nouveau, une voix différente me raillait, secrète et obstinée. Cette voix était pleine d’une honnêteté presque fiévreuse, d’un sentiment humain que je ne connaissais pas encore. Elle m’assaillait de questions qui se succédaient avec rapidité : Est-ce de l’amour que tu éprouves ? S’il en est ainsi, c’est parfait. Mais éprouves-tu du désir pour les femmes ? Ne te leurres-tu pas quand tu dis que c’est pour elle seule que tu n’as jamais éprouvé de « désirs sensuels » ? Ne cherches-tu pas à te cacher le fait qu’en réalité tu n’as jamais éprouvé de « désirs sensuels » pour une femme ? De quel droit emploies-tu le mot « sensuel » ? As-tu jamais eu la moindre envie de voir

une femme nue ? As-tu jamais une seule fois imaginé Sonoko nue ? Toi, avec ta manie particulière d'établir des analogies, tu dois sûrement avoir deviné un fait évident : un garçon de ton âge ne peut jamais regarder une fille sans imaginer comment elle serait nue. Demande-toi honnêtement pourquoi je te dis cela. Et puis, continue, reviens-en à tes analogies – tu n'auras qu'un petit détail à changer pour comprendre ce qu'éprouvent les garçons. Pas plus tard qu'hier soir, ne t'es-tu pas adonné à ta petite habitude avant de t'endormir ? Appelle cela une sorte de prière si tu veux. Déclare que c'est seulement une petite cérémonie païenne, que tout le monde accomplit – fort bien. Même une contrefaçon n'est pas désagréable une fois qu'on y est accoutumé, surtout quand on s'aperçoit que c'est un somnifère qui agit instantanément. Mais souviens-toi que ce n'est pas l'image de Sonoko qui s'est présentée à ton esprit hier soir. Quelle qu'elle fût, ta fantaisie était assez étrange et anormale pour m'étonner même moi, qui suis si accoutumée à veiller auprès de toi.

Pendant le jour, tu marches dans la rue sans voir personne d'autre que les marins et les soldats. Ce sont ces jeunes-gens-là qui te plaisent – exactement de l'âge que tu aimes, bien bronzés par le soleil avec des lèvres ingénues et pas la moindre trace de l'intellectuel en eux. Chaque fois que tu en vois un, tu prends aussitôt sa mesure de l'œil. Selon toute apparence, tu comptes devenir quelque chose comme tailleur, quand tu sortiras de l'École de Droit, n'est-ce pas ? Tu as une prédilection pour le corps souple d'un jeune homme tout simple, d'environ vingt ans, un corps pareil à celui d'un lionceau, n'est-ce pas ? Combien de ces jeunes gens n'as-tu pas mentalement dépouillés de leurs vêtements hier ? Ton imagination est pareille à l'un de ses sacs employés pour récolter des spécimens de plantes. Tu y recueilles les corps nus de tous ces éphèbes vus au cours de la journée, puis, revenu chez toi et au lit, tu choisis dans ta collection le sacrifice rituel pour célébrer ta cérémonie païenne, en distinguant celui d'entre eux qui a particulièrement séduit ton imagination. Ce qui suit alors est absolument répugnant :

Tu conduis ta victime vers un curieux pilier hexagonal, en cachant une corde derrière ton dos. Puis tu attaches son corps nu au pilier avec la corde, en lui étendant les bras au-dessus de la tête. Tu exiges qu'il oppose une vive résistance et crie très fort. Tu fais à la victime une minutieuse description de sa mort prochaine et pendant tout ce temps, un étrange sourire innocent se joue sur tes lèvres. Tirant de ta poche un couteau bien aiguisé, tu te presses contre lui et tu chatouilles la peau de sa poitrine tendue avec la pointe du couteau, légèrement, comme pour une caresse. Il pousse un cri désespéré en se tordant pour tenter d'échapper au couteau ; sa respiration gronde, avec des halètements terrifiés, ses jambes tremblent et ses genoux s'entrechoquent avec fracas. Lentement le couteau pénètre dans le côté de sa poitrine (voilà l'acte atroce que tu as commis !). La victime arque son corps, poussant un cri d'abandonné, un cri pitoyable et un spasme crispe les muscles autour de la blessure. Le couteau a été enfoui dans la chair frémissante avec autant de calme que s'il avait été introduit dans un fourreau. Un ruisseau de sang bouillonne, se répand et se met à couler sur ses cuisses lisses.

Le plaisir que tu éprouves à ce moment est un véritable sentiment humain. Je le dis parce qu'à cet instant précis, tu possèdes la normalité, qui est devenue ton obsession. Quelle que soit la forme de ta fantaisie tu es sexuellement excité au plus profond de ton être physique et une telle excitation est entièrement normale, elle ne diffère en rien de celle des autres hommes. Ton esprit frémit sous la ruée d'une excitation primitive, mystérieuse. La joie profonde d'un sauvage renaît dans ta poitrine. Tes yeux brillent, le sang s'embrase dans tout ton corps et tu débordes de cette manifestation de vie adorée par les tribus sauvages. Même après l'éjaculation, un chant d'exultation, fiévreux et sauvage, demeure dans ton corps, tu n'es pas en proie à cette tristesse qui suit les relations avec une femme. Tu étincelles de solitude débauchée. Pendant un moment, tu flottes dans le souvenir d'un immense, antique fleuve. Par quelque hasard peut-être, le souvenir de la plus profonde émotion issue de la force vitale de tes sauvages

ancêtres a pris entièrement possession de tes fonctions et de tes plaisirs sexuels. Mais tu es trop occupé à faire semblant pour remarquer cela, n’est-ce pas ? Je ne puis comprendre pourquoi toi, qui parfois es ainsi capable d’éprouver le plaisir profond de l’existence humaine, tu juges nécessaire de proférer de telles balivernes sur l’amour et sur l’âme.

Je vais te dire quelque chose – que penses-tu de cette idée ? Si tu présentais ton grand ouvrage, une curieuse thèse de doctorat, en présence de Sonoko ? C’est une dissertation pleine de profondeur, intitulée : « Sur les relations fonctionnelles entre les courbes du torse d’un éphèbe et le taux de son débit sanguin. » Bref, le torse que tu as choisi pour tes rêveries est lisse, et souple, et ferme, et surtout c’est un jeune torse sur lequel le sang tracera les courbes les plus subtiles en coulant de la blessure faite par le couteau. N’est-ce pas vrai ? Ne choisiras-tu pas le torse qui produira les dessins les plus beaux et les plus naturels quand le sang s’écoulera, des dessins pareils à ceux formés par un ruisseau qui serpente à travers une plaine, ou comme le grain de la coupe transversale d’un vieil arbre ? Peux-tu le nier ?

Je ne pouvais pas le nier.

Et pourtant, mes pouvoirs d’auto-analyse étaient constitués d’une manière qui défiait toute définition, comme l’un de ces cercles obtenus en donnant un simple mouvement de torsion à un morceau de papier, dont on colle ensuite les deux extrémités ensemble. Ce qui semblait être l’intérieur était l’extérieur et ce qui semblait être l’extérieur était l’intérieur. Dans les années qui suivirent, mon auto-analyse traversa plus lentement le bord du cercle, mais quand j’avais vingt ans, elle ne faisait que se précipiter aveuglément à travers l’orbite de mes émotions et, fouaillée par l’excitation créée par les désastreuses périodes finales de la guerre, la vitesse de ses révolutions suffisait pour me faire perdre presque complètement le sens de l’équilibre. Le temps manquait pour considérer attentivement les causes et les effets, pour discerner les contradictions et les corrélations. Ainsi les contradictions continuaient à se précipiter à travers l’orbite

telles qu'elles étaient, glissant l'une contre l'autre à une vitesse que nul œil ne pouvait saisir.

Au bout de presque une heure de ces réflexions, une seule pensée demeurait dans mon esprit : il me fallait composer une réponse habile à la lettre de Sonoko…

Entre-temps, les cerisiers avaient fleuri. Mais nul ne semblait avoir le loisir d'aller admirer les fleurs ; les étudiants de mon école étaient sans doute les seuls habitants de Tokyo qui avaient l'occasion de voir les fleurs de cerisiers. En revenant de l'université à la maison, soit seul, soit avec deux ou trois amis, j'allais souvent flâner sous les cerisiers autour de l'étang de S.

Les fleurs semblaient particulièrement belles cette année-là. On ne voyait pas de ces rideaux rayés rouge et blanc immanquablement installés parmi les arbres, si bien qu'on en est venu à les considérer comme la parure normale des fleurs de cerisiers. Pas de ces baraques où l'on vend du thé, autour desquelles vont et viennent les clients, pas de foule profitant d'un jour de congé pour contempler les fleurs, pas de marchands de ballons ou de moulins à vent, rien que les cerisiers fleurissant paisiblement parmi les conifères, de sorte qu'on avait l'impression de voir les corps nus des fleurs. Jamais la munificence inépuisable et l'extravagance inutile de la Nature n'avaient déployé une beauté aussi fantastique. Je me demandais avec inquiétude si la Nature n'en était pas venue à reconquérir la terre à son bénéfice. Il y avait certainement quelque chose d'insolite dans l'éclat de ce printemps. Le jaune des fleurs de colza, le vert de l'herbe nouvelle, les troncs noirs et luisants de fraîcheur des cerisiers, le dais de lourdes fleurs qui courbait bas les branches, tout cela se reflétait dans mes yeux comme des couleurs vives teintées de malveillance. C'était une véritable conflagration de couleurs.

Un jour, nous étions plusieurs à marcher sur l'herbe entre les rangées de cerisiers et les bords de l'étang, en discutant quelque absurde thème juridique. À cette époque, j'appréciais l'ironie des cours du professeur Y. sur le droit international. Au beau milieu des attaques aériennes, le professeur était là,

poursuivant avec une grande largeur de vues ses conférences apparemment interminables sur la Société des Nations. J'avais l'impression d'écouter des leçons sur le mah-jong ou les échecs. La paix ! la paix ! Je ne pouvais croire que cette sorte de bruit de cloches qui résonnait sans cesse au loin était autre chose qu'un tintement dans mes oreilles.

« Mais ne s'agit-il pas de la nature absolue des droits relatifs aux biens immobiliers ? » suggéra A., poursuivant notre discussion. Bien que cet étudiant aux allures provinciales semblât être un solide gaillard avec son teint florissant, une grave affection pulmonaire lui avait permis d'échapper à la mobilisation.

« Cessons ces propos absurdes », dit B.

Il avait le teint blême et, comme on pouvait s'en rendre compte au premier coup d'œil, il était atteint de tuberculose.

« Dans les avions ennemis, sur le terrain juridique… Eh bien, fis-je en riant avec dédain, est-ce là ce que tu entends par gloire dans les cieux et paix sur la terre ? »

J'étais le seul à n'être pas atteint d'une véritable affection pulmonaire. Je prétendais que j'avais le cœur malade. À cette époque, il fallait avoir ou bien des décorations ou bien une maladie.

Soudain nous nous arrêtâmes en entendant un bruit de pas. Quelqu'un marchait dans l'herbe, tout près de là sous les cerisiers. Cette personne aussi semblait avoir été saisie à notre approche. C'était un jeune homme portant des vêtements de travail souillés et des socques de bois. On ne pouvait deviner sa jeunesse qu'à la couleur des cheveux coupés court qui sortaient de sous sa casquette. Son teint terreux, sa barbe clairsemée, ses mains et ses pieds tachés d'huile et son cou crasseux, tout indiquait une fatigue misérable en désaccord avec son âge.

De biais derrière le jeune homme, une jeune fille, les yeux fixés au sol, semblait bouder. Ses cheveux étaient lissés en arrière – coiffure vite faite et pratique – et elle portait la blouse kaki qu'on voyait alors partout. Dans l'aspect de ce couple, le seul détail qui parût merveilleusement frais, propre et neuf,

c’était le pantalon de travail bouffant que portait la jeune fille.

On devinait aisément qu’il s’agissait là d’ouvriers mobilisés dans la même usine, qui s’étaient donné rendez-vous, abandonnant l’atelier, pour passer une journée à admirer les fleurs. En nous entendant ils avaient sans doute été alarmés à l’idée que nous pouvions être des gendarmes.

En nous croisant, ils nous jetèrent un coup d’œil malveillant. Après cela, nous n’eûmes plus beaucoup envie de parler.

Avant que les fleurs de cerisiers eussent disparu, les cours de droit furent à nouveau suspendus par le ministère de la Justice et l’on nous envoya, en qualité d’étudiants mobilisés, dans un arsenal naval, à quelques kilomètres de la baie de S. En même temps, ma mère, mon frère et ma sœur se réfugièrent chez mon grand-père maternel, dans une petite ferme des environs. Notre jeune domestique, un étudiant d’école secondaire, qui, malgré sa petite taille, se comportait avec un sérieux fort au-dessus de son âge, demeura dans notre maison de Tokyo pour prendre soin de mon père. Les jours sans riz, le jeune homme broyait des graines de soja bouillies dans un mortier et confectionnait pour mon père et pour lui, un brouet qui ressemblait à du vomi. Il consommait aussi, en cachette, notre petite provision de légumes conservés dans la saumure, quand mon père était absent.

La vie à l’arsenal n’était nullement stricte. On m’avait chargé d’un travail à mi-temps à la bibliothèque et le reste de la journée je faisais partie d’un détachement de terrassiers, avec un groupe de jeunes travailleurs de Formose, chargés de creuser un grand tunnel latéral pour assurer l’évacuation de la fabrique de pièces détachées. Ces petits démons de douze ou treize ans étaient mes seuls compagnons. Ils me donnaient des leçons de formosan et en échange je leur racontais des contes de fées. Ils étaient persuadés que leurs dieux formosans les protégeraient contre les raids aériens et les ramèneraient un jour sains et saufs dans leur pays natal. Leur appétit atteignait

des proportions immorales. L'un d'entre eux, particulièrement astucieux, subtilisa du riz et des légumes sous les yeux du gardien de la cuisine et ils se firent du riz frit, en le faisant cuire dans une dose copieuse d'huile à machine. Je refusai ce festin, qui me parut avoir un goût d'engrenage.

En moins d'un mois, ma correspondance avec Sonoko en vint à prendre un aspect très particulier. Dans mes lettres je faisais montre d'une hardiesse sans réserve. Un matin, en revenant à ma table de travail, à l'arsenal, après le signal de fin d'alerte, je trouvai une lettre de Sonoko qui m'attendait. Mes mains tremblaient en la lisant et j'avais la sensation d'être un peu ivre. Il y avait dans cette lettre une ligne que je ne cessais de me répéter à mi-voix :

« … Vous me manquez beaucoup… »

L'absence m'avait enhardi. La distance m'avait permis de revendiquer la « normalité ». J'avais pour ainsi dire accepté la « normalité », comme une sorte d'employé temporaire dans la corporation de mon corps. Une personne qui est séparée de vous par le temps et l'espace revêt une qualité abstraite. Peut-être était-ce pour cette raison que ma dévotion aveugle à l'égard de Sonoko et mes désirs sensuels contre nature, toujours présents, s'étaient maintenant fondus en moi en une seule masse homogène et m'avaient cloué, immobile, alors que les instants se succédaient, comme un être humain sans contradictions avec lui-même.

J'étais libre. La vie quotidienne était désormais emplie pour moi d'un bonheur inexprimable. Le bruit courait que l'ennemi opérerait bientôt un débarquement dans la baie de S. et que la région où s'élevait l'arsenal serait anéantie. Et à nouveau, plus encore qu'avant, je me voyais profondément plongé dans le désir de la mort. C'était dans la mort que j'avais découvert le véritable « but de ma vie ».

Un samedi de la mi-avril, je fus autorisé à prendre la première permission qui m'eut été accordée depuis longtemps. Je me rendis d'abord à notre maison de Tokyo, me proposant d'y prendre des livres dans ma bibliothèque pour lire à

l’arsenal, puis de partir aussitôt passer la nuit chez mon grand-père en banlieue, où vivaient maintenant ma mère et le reste de la famille. Mais en cours de route, tandis que le train s’arrêtait et repartait, selon les exigences des signaux d’attaque aérienne, je fus pris d’un soudain frisson. J’avais des vertiges et une chaude langueur m’envahit tout le corps. Pour en avoir fait souvent l’expérience, je reconnus là les symptômes d’une angine. Aussitôt arrivé à notre maison de Tokyo, je demandai au jeune étudiant-domestique d’étendre les couvertures et je me couchai sans tarder.

Bientôt, le son animé d’une voix de femme monta du rez-de-chaussée et vint blesser mon front brûlant. J’entendis quelqu’un monter l’escalier et suivre d’un pas léger le corridor. Entrouvrant les yeux, je vis la jupe d’un kimono à grands ramages.

« … Qu’est-ce que c’est que cela ? En voilà un paresseux !

— Oh, dis-je, salut, Chako.

— Qu’est-ce qui te prend de me dire seulement :” Oh, salut !” alors que nous ne nous sommes pas vus depuis près de cinq ans ? »

C’était la fille de parents éloignés. Son nom, Chieko, avait été changé en Chako et c’est ainsi que nous l’appelions tous. Elle était de cinq ans mon aînée. La dernière fois que je l’avais vue, c’était le jour de son mariage. Mais l’année précédente, son mari était mort au front et les gens avaient commencé à bavarder à son sujet, disant qu’elle était devenue étrangement gaie. Je voyais maintenant combien ces bruits étaient fondés et, en présence d’une telle animation, je ne pouvais lui présenter les condoléances d’usage. Je gardai un silence choqué, songeant en moi-même qu’elle aurait mieux fait de renoncer à la grande fleur artificielle qu’elle portait dans les cheveux.

« Aujourd’hui je suis venue voir Tatchan pour affaires, dit-elle, désignant mon père par la forme familière de son nom de Tatsuo. Je suis venue lui parler de l’évacuation de nos affaires. Parce que l’autre jour, Papa et Tatchan se sont rencontrés quelque part et il a dit qu’il pouvait lui indiquer un endroit sûr

pour y envoyer nos affaires.

— Le paternel a dit qu'il rentrerait un peu en retard ce soir. Mais cela ne fait rien… »

Remarquant ses lèvres trop rouges, je me sentis gêné et me tus. Peut-être était-ce à cause de ma fièvre, mais cette couleur cramoisie semblait s'enfoncer dans mes yeux et me donner un violent mal de tête.

« Tu en mets tellement, lui dis-je. En un pareil moment, comment peux-tu te maquiller à ce point sans que les gens dans la rue fassent des réflexions ?

— Es-tu déjà assez vieux pour remarquer le maquillage des femmes ? Couché comme tu l'es en ce moment, tu as l'air exactement d'un bébé qu'on vient de sevrer.

— Tu es assommante ! Va-t-en ! »

Elle s'approcha tranquillement de moi. Je ne voulais pas qu'elle me vît en vêtements de nuit et je remontai mes couvertures jusqu'au cou. Brusquement elle étendit la main et posa sa paume sur mon front. Le froid glacial de sa main contre ma peau me fit l'effet d'un coup de poignard et pourtant, c'était agréable.

« Tu as la fièvre. As-tu pris ta température ?

— Exactement 39,4.

— Ce qu'il te faut, c'est une poche de glace.

— Il n'y a pas de glace.

— Je vais m'occuper de cela. »

Chieko s'élança gaiement hors de la pièce, les manches de son kimono claquant l'une contre l'autre et descendit au rez-de-chaussée. Bientôt elle revint et s'assit d'un air tranquille.

« J'ai envoyé votre jeune domestique en chercher.

— Merci. »

Je regardais le plafond. Elle prit le livre qui était à mon chevet et sa fraîche manche de soie frôla ma joue.

Soudain j'eus envie de sentir la fraîcheur de ces manches. J'allais lui demander de me les poser sur le front, mais je

gardai le silence. Le crépuscule commençait à envahir la pièce.

« Comme il est lent, ce garçon ! » dit-elle.

Un fiévreux perçoit le passage du temps avec une précision morbide et je savais qu'il était encore trop tôt pour que Chieko insistât ainsi sur la lenteur du jeune homme. Quelques minutes plus tard elle reprit :

« Qu'il est donc lent ! Que peut-il bien faire ?

— Il n'est pas lent, je te l'affirme, m'écriai-je, agacé.

— Oh, pauvre petit, tu es tout sens dessus dessous. Je t'en prie, ferme les yeux. Je t'en prie ne fixe pas le plafond d'un air aussi terrible. »

Je fermai les yeux et la chaleur de mes paupières devint une intense douleur. Soudain, je sentis quelque chose me toucher le front, en même temps qu'un faible souffle sur ma peau. Je tournai la tête et soupirai sans savoir pourquoi. À cet instant, ma respiration fiévreuse se mêla à la sienne. Mes lèvres furent couvertes par quelque chose de lourd et de graisseux. Nos dents craquèrent avec bruit les unes contre les autres. J'avais peur d'ouvrir les yeux et de regarder. Puis elle saisit fermement mes joues entre ses deux mains froides.

Au bout d'un moment, Chieko s'écarta et je me soulevai un peu. Nous restions là, dans l'obscurité, à nous regarder d'un air menaçant. Chacun savait que les sœurs de Chieko étaient des femmes de mœurs faciles. Maintenant je me rendais clairement compte qu'elle devait avoir le même sang dans les veines. Mais il existait une inexplicable et singulière affinité entre la passion qui flambait en elle et la fièvre causée par ma maladie. Je me dressai sur mon séant et je dis :

« Encore une fois ! »

Nous continuâmes ainsi nos interminables baisers jusqu'au moment où le jeune serviteur revint. Elle ne cessait de répéter :

« Rien que des baisers, rien que des baisers… » Je ne savais pas si oui ou non j'avais éprouvé quelque désir sensuel au cours de ces baisers. Ce n'est pas impossible ; puisque ce qu'on appelle une première expérience est une sorte de sentiment

sexuel en soi, il serait sans doute inutile d'établir une distinction dans ce cas. Il était vain d'essayer de discerner, dans l'émotion enivrée d'un tel moment, l'habituel élément sexuel du baiser. L'important c'est que, désormais, j'étais devenu « un homme qui connaît les baisers ». Et tout le temps que nous nous embrassions, je n'avais pensé qu'à Sonoko, exactement comme un garçon à qui l'on sert un entremets délicieux hors de chez lui et qui souhaite aussitôt pouvoir le partager avec sa petite sœur. Dès lors, toutes mes rêveries furent centrées sur l'idée d'embrasser Sonoko. Ce fut ma première erreur de calcul et aussi la plus grave.

De toute manière, à mesure que je continuais à penser à Sonoko, cette première expérience devint peu à peu une chose laide à mes yeux. Quand Chieko me téléphona le lendemain, je mentis en lui disant que je retournais immédiatement à l'arsenal. Je n'allai même pas au rendez-vous dont nous étions convenus. Je m'aveuglais sur la réalité des faits, je me refusais à admettre que j'éprouvais à son égard une froideur anormale, tout simplement parce que je n'avais tiré aucun plaisir de ces baisers et je me persuadais au contraire qu'ils me semblaient laids uniquement parce que j'étais amoureux de Sonoko. C'était la première fois que mon amour pour Sonoko me servait à justifier mes véritables sentiments.

Sonoko et moi échangeâmes nos photographies, comme tous les garçons et toutes les filles à leur premier roman d'amour. Elle m'écrivit qu'elle avait mis la mienne dans un médaillon qu'elle portait sur sa poitrine, mais la photographie qu'elle m'envoya était si grande qu'elle aurait tout juste pu tenir dans une serviette de cuir. Comme je ne pouvais la faire entrer dans ma poche, je l'emportais enveloppée dans un carré d'étoffe. Craignant que l'usine vînt à brûler avec le portrait, je la prenais chaque fois que je rentrais à la maison.

Un soir, j'étais dans le train qui me ramenait à l'arsenal, quand les sirènes retentirent soudain et les lumières s'éteignirent. Au bout de quelques minutes, ce fut le signal de se rendre dans un abri. Je fouillai dans le filet à bagages en tâtonnant, mais le gros paquet que j'y avais déposé venait de

m’être volé, et avec lui avait disparu le carré d’étoffe contenant le portrait de Sonoko. D’un naturel superstitieux, je fus dès lors obsédé par l’idée qu’il me fallait voir Sonoko le plus tôt possible.

Le raid aérien de la nuit du 24 mai, aussi meurtrier que l’avait été celui du 9 mars à minuit, m’amena à prendre une décision définitive. Peut-être mes relations avec Sonoko exigeaient-elles l’air fétide exhalé par cette accumulation de calamités, peut-être ces relations étaient-elles une sorte de composé chimique qui ne pouvait être produit que par l’action de l’acide sulfurique.

Nous descendîmes du train pour aller nous abriter dans les nombreuses excavations qui avaient été creusées le long d’une ligne où des collines basses bordaient la plaine et, de notre abri, nous voyions le ciel devenir tout rouge au-dessus de Tokyo. De temps à autre, une explosion se produisait, jetant un reflet dans le ciel et tout à coup, entre les nuages, on apercevait un ciel bleu fantastique, comme si l’on était en plein midi. Une mince tranche de ciel bleu apparaissant un instant au cœur de la nuit

Les inutiles projecteurs semblaient plutôt des phares accueillant les avions ennemis. Ils attrapaient les ailes étincelantes de l’appareil, exactement au milieu de deux faisceaux qui s’étaient un moment croisés, puis ils faisaient courtoisement signe à l’avion, le transportant d’un bâton de lumière à l’autre, en le rapprochant chaque fois davantage de Tokyo. Les tirs de D.C.A. n’étaient pas non plus très nourris à l’époque. Les B-29 parvinrent dans le ciel de Tokyo sans encombre.

D’où nous nous trouvions, il était peu probable qu’on pût vraiment distinguer l’ami de l’ennemi dans les combats aériens qui se déroulaient au-dessus de Tokyo. Pourtant, un chœur de hourrahs s’élevait de la foule des spectateurs quand ils repéraient, se détachant sur la toile de fond pourpre, l’ombre d’un avion qui avait été touché et s’abattait. Les jeunes ouvriers étaient particulièrement bruyants. Le vacarme des

applaudissements et des hourrahs retentissait à l'orifice des tunnels épars, comme dans un théâtre. En ce qui concernait le spectacle vu de cette distance, que l'avion abattu fût des nôtres ou non, cela ne semblait faire une différence essentielle. Telle est la nature de la guerre…

Au lieu de poursuivre mon chemin jusqu'à l'arsenal, dès que le jour se leva je revins chez moi. Je dus faire à pied la moitié du parcours d'une des lignes de banlieue, qui avait été supprimée, en marchant sur les traverses qui achevaient de se consumer et en franchissant des ponts au moyen d'étroites passerelles à demi calcinées. À mesure que j'approchais de la maison, je découvrais que rien n'avait échappé au feu dans toute cette partie de la ville, sauf notre voisinage immédiat et que notre maison était intacte. Ma mère, mon frère et ma sœur avaient justement passé la nuit là et je les trouvai étonnamment gais, en dépit du bombardement. Ils fêtaient leur bonne fortune en mangeant de la gelée de haricots, tirée des réserves où elle était conservée.

Plus tard, ce jour-là, mon espiègle petite sœur de seize ans vint dans ma chambre et me dit :

« Mon frère est fou d'une certaine personne, n'est-ce pas ?

— Qui a dit une chose pareille ?

— Je le sais parfaitement bien.

— Et alors, est-ce mal de tomber amoureux de quelqu'un ?

— Oh non… Quand vas-tu te marier ? »

Ses paroles pénétrèrent profondément en moi. Mes sentiments étaient ceux d'un fugitif, qui a échappé à la justice, quand quelqu'un, ignorant sa culpabilité, vient à lui parler de son crime.

« Me marier ? Je ne songe même pas à me marier.

— Eh bien, c'est très mal ! Tu es fou d'une personne et tu n'as pas la moindre intention de l'épouser ? Oh, c'est dégoûtant. Les hommes sont vraiment mauvais.

— Si tu ne sors pas d'ici en vitesse, je te lance cette bouteille d'encre à la tête. »

Cependant, même quand elle fut partie, je ne pus chasser ses paroles de mon esprit. Je me mis à raisonner avec moi-même : « C'est vrai, il peut exister en ce monde une chose telle que le mariage – et aussi les enfants. Je me demande pourquoi j'ai oublié cela ou du moins fait semblant de l'oublier. Je nourrissais une illusion, pas autre chose, quand je me disais que le mariage est un trop mince bonheur pour exister alors que la guerre approche de la catastrophe finale. En fait, le mariage aurait sans doute pu être pour moi un bonheur très grave. Assez grave pour – voyons – eh bien pour faire dresser tous les poils de mon corps… »

Ces pensées me poussèrent à prendre la perverse résolution d'aller voir Sonoko le plus tôt possible. Se peut-il qu'un tel sentiment eût été de l'amour ? N'était-il pas plutôt semblable à cette forme de curiosité étrange et passionnée qu'un homme montre à l'endroit d'une peur qui l'habite, semblable au désir de jouer avec le feu ?

J'avais été maintes fois invité à aller voir la famille Kusano, non seulement par Sonoko, mais également par sa mère et sa grand-mère. Ne voulant pas m'installer chez sa tante, j'écrivis à Sonoko pour la prier de me retenir une chambre d'hôtel. Elle demanda dans tous les hôtels du village, mais en vain. Ou bien ils étaient devenus une annexe d'un quelconque organisme gouvernemental, ou bien ils étaient affectés à la détention des étrangers dont les pays s'étaient rendus à l'ennemi.

Un hôtel… une chambre particulière… une clé… les rideaux tirés… une douce résistance… un mutuel accord pour commencer les hostilités… Sûrement alors, sûrement à ce moment-là, je serais capable de le faire. Sûrement la « normalité » s'enflammerait soudain au-dedans de moi, comme une révélation divine. Sûrement je renaîtrais sous la forme d'un être différent, d'un homme complet, comme si j'étais soudain libéré du mauvais sort jeté par un esprit malin. À cet instant je serais capable d'étreindre Sonoko sans la moindre hésitation, avec tous mes moyens et de l'aimer

sincèrement. Tous les doutes, toutes les craintes, seraient complètement effacés et je pourrais lui dire : « Je t'aime du plus profond de mon cœur » Dès lors, je pourrais marcher dans les rues pendant les attaques aériennes en criant : « Voici ma bien-aimée », le plus fort que je pourrais.

Un caractère romanesque est enclin à une subtile méfiance de l'intellectualisme, et ce fait le conduit souvent à l'action immorale appelée rêverie. Contrairement à ce que je croyais, la rêverie n'est pas un processus intellectuel, mais plutôt un moyen d'échapper à l'intellectualisme…

Mais mon rêve était destiné à ne pas se réaliser. Quand il s'avéra impossible de me trouver une chambre dans un hôtel, Sonoko m'écrivit à plusieurs reprises pour me prier instamment de descendre chez elles. Je finis par accepter. Aussitôt je fus envahi par une impression de soulagement, qui ressemblait à de l'épuisement. J'avais beau chercher à me convaincre qu'il s'agissait d'un sentiment de résignation déçue, je ne pouvais me dissimuler que ce n'était autre chose que soulagement pur et simple.

Je me rendis au village de N. le 2 juin. À cette époque, la discipline était si relâchée à l'arsenal que la moindre excuse suffisait pour obtenir une permission.

Le train était sale et vide. Pourquoi, je me le demande, sauf en cette unique et heureuse circonstance, tous mes souvenirs de voyage en chemin de fer pendant la guerre sont-ils si désolants ? Tandis que je roulais vers le village de N. chaque secousse du train m'apportait le tourment d'une obsession enfantine et pathétique : j'étais résolu à ne pas m'en retourner sans avoir embrassé Sonoko. Ma détermination cependant était bien différente de ce sentiment orgueilleux éprouvé par celui qui lutte pour réaliser ses désirs en dépit de sa timidité. J'avais l'impression de me préparer à commettre un vol, d'être un pusillanime apprenti criminel, contraint par le chef de sa bande à devenir un voleur. Ma conscience était tourmentée par le bonheur d'être aimé. Ou peut-être souhaitais-je ardemment quelque malheur plus décisif.

Sonoko me présenta à sa tante. Je tenais à faire une bonne impression et je m'y employai de toutes mes forces. Tous semblaient s'entre-demander en silence : « Pourquoi diable Sonoko est-elle tombée amoureuse d'un garçon comme celui-là ? Quel pâle rat de bibliothèque ! Que peut-elle bien lui trouver ? »

Dans la louable intention de me faire bien voir de tout le monde, je ne me tins pas à l'écart avec Sonoko, comme lors de notre voyage en chemin de fer. J'aidai ses sœurs à apprendre leurs leçons d'anglais et je prêtai une oreille attentive aux souvenirs de sa grand-mère sur sa vie à Berlin en des temps très anciens.

Chose curieuse, il me semblait que Sonoko était plus proche de moi en de tels moments. En présence de sa grand-mère ou de sa mère, j'échangeais souvent avec elle des clins d'yeux audacieux. Aux heures de repas, nous nous faisions du pied sous la table. Elle aussi, peu à peu, entrait dans le jeu. À un moment où la grand-mère m'ennuyait avec ses histoires, Sonoko était appuyée contre une fenêtre par laquelle je voyais des feuilles vertes sous le ciel nuageux de la saison des pluies, et, derrière la grand-mère de sorte que moi seul pouvais la voir, elle soulevait le médaillon suspendu sur sa poitrine et le balançait sous mes yeux.

Qu'elle était blanche la gorge qu'on voyait au-dessus de l'encolure en demi-lune de sa robe ! D'une blancheur saisissante. En la regardant sourire, ainsi appuyée contre la fenêtre, je comprenais l'allusion au « sang impudique » qui teignait les joues de Juliette. Il y a une sorte d'impudeur qui ne convient qu'à une vierge, différente de l'impudeur d'une femme faite, et qui enivre celui qui en est témoin, comme une douce brise. Il y a là un élément de mauvais goût, mais aussi une certaine gentillesse, comme par exemple dans l'envie de chatouiller un bébé.

En de tels moments, mon esprit avait tendance à se laisser griser par un bonheur soudain. Pendant longtemps, je n'avais

pas approché le fruit défendu appelé bonheur, mais en ce moment il me tentait avec une mélancolique insistance. Il me semblait que Sonoko était un gouffre au-dessus duquel je me tenais en équilibre.

Ainsi le temps passait et il ne me restait plus que deux jours avant mon retour à l'arsenal naval. Je n'avais pas encore, rempli l'obligation que je m'étais imposée : donner un baiser à Sonoko.

Les hauteurs environnantes étaient enveloppées dans la bruine de la saison des pluies. Empruntant une bicyclette, j'allai mettre une lettre à la poste. Sonoko travaillait dans une annexe d'un ministère, pour éviter le risque d'être envoyée au loin, au titre du travail volontaire, mais elle m'avait promis de me retrouver à la poste et de s'octroyer un après-midi de liberté. En chemin, je passai devant un terrain de tennis à l'abandon ; il semblait solitaire derrière son grillage de fil de fer rouillé, ruisselant de pluie brumeuse. Un jeune Allemand à bicyclette passa tout près de moi, ses cheveux blonds et ses mains blanches luisaient d'humidité.

J'attendis quelques minutes dans le vieux bureau de poste désuet et pendant ce temps le ciel s'éclaircit un peu. La pluie avait cessé. Ce ne fut qu'une accalmie ; les nuages ne se déchirèrent pas et la lumière demeurait couleur platine.

Sonoko arrêta sa bicyclette un peu au-delà des portes vitrées. Elle respirait fort, ses seins se soulevaient et s'abaissaient rapidement, mais il y avait un sourire sur ses joues rouges de fille vigoureuse : « Allons, pille ! » disait quelque chose en moi ; et certes j'avais tout à fait l'impression d'être un chien de chasse qu'on excite à poursuivre le gibier. Je semblais agir sous la pression d'une obligation morale qui m'eût été imposée par quelque démon. Je sautai sur ma bicyclette, puis, au côté de Sonoko, je suivis la grand-rue dans toute sa longueur.

Nous sortîmes du village et traversâmes un petit bois – pins, érables et bouleaux blancs – ruisselant de gouttes d'eau brillantes. Les cheveux de Sonoko étaient magnifiques, flottant

au vent derrière elle. Ses fortes cuisses montaient et descendaient rapidement, tandis qu'elle pédalait. Elle semblait être l'incarnation de la vie. À l'entrée d'un terrain de golf, actuellement inutilisé, nous descendîmes de bicyclette pour prendre un sentier humide bordant le parcours.

J'étais aussi angoissé qu'une nouvelle recrue. Là-bas, me dis-je, il y a un bouquet d'arbres. Son ombre est exactement ce qui me convient. Il est à environ cinquante pas. Encore vingt pas et je commencerai à lui dire quelque chose pour détendre l'atmosphère. Et pendant les trente pas restants, il me suffira d'entretenir avec elle une conversation banale. Au cinquantième pas, nous abaisserons les supports de nos bicyclettes et nous nous arrêterons pour admirer la vue sur les montagnes. Alors, je poserai ma main sur son épaule. Je pourrai même lui dire à voix basse : « Être ici comme cela, c'est une chose dont j'ai souvent rêvé. » Alors, elle me répondra quelque phrase innocente, je resserrerai l'étreinte de ma main sur son épaule et je la ferai pivoter vers moi. Ensuite la technique qu'il me faudra employer sera exactement la même que l'autre jour avec Chieko.

Je me jurai de jouer fidèlement mon rôle. Tout cela n'avait rien à voir avec l'amour ou le désir…

Sonoko était maintenant dans mes bras. Respirant très vite, elle devint rouge comme le feu et ferma les yeux. Ses lèvres étaient d'une beauté enfantine. Mais elles n'éveillaient en moi aucun désir. Pourtant je ne cessais d'espérer qu'il se produirait quelque chose au-dedans de moi d'un moment à l'autre – sûrement quand je l'embrasserai, alors sûrement je découvrirai ma « normalité », mon amour véritable.

La machine prenait son élan. Nul ne pouvait l'arrêter.

Je posai mes lèvres sur les siennes. Une seconde s'écoula. Pas la moindre sensation de plaisir. Deux secondes. C'est exactement la même chose. Trois secondes… J'avais tout compris.

Je m'écartai d'elle et demeurai un instant à la considérer d'un regard triste. Si elle avait plongé ses yeux dans les miens

à cet instant elle aurait sûrement conçu un soupçon quant à la nature indéfinissable de mon amour pour elle. Quel que fût cet amour, nul n'aurait su dire de façon positive si un tel sentiment était ou non humainement possible. Mais Sonoko, écrasée de timidité et de joie innocente, gardait les yeux baissés, telle une poupée.

Sans dire un mot, je lui pris le bras, comme si elle était infirme et nous nous dirigeâmes vers nos bicyclettes.

Il faut que je m'enfuie, ne cessais-je de me dire. Sans perdre un instant, il faut que je prenne la fuite. J'étais saisi de panique. Et pour ne pas éveiller les soupçons en montrant un air sombre, j'affectai une humeur encore plus enjouée que d'habitude. Le succès de ma petite ruse me mit dans une situation plus difficile encore : pendant le repas du soir, mon air heureux coïncidait si bien avec l'expression grave et absente de Sonoko, que chacun en tira la conclusion qui s'imposait.

Sonoko paraissait encore plus jeune et plus fraîche que de coutume. Il y avait toujours eu dans son visage et sa silhouette quelque chose qui évoquait un livre de contes. Maintenant, c'était un air qui rappelait tout à fait l'attitude et le comportement d'une jeune héroïne de contes de fées quand elle est amoureuse. En voyant son naïf cœur virginal ainsi exposé devant moi, je ne me rendais que trop clairement compte que je n'avais nul droit de tenir entre mes bras une aussi belle âme et, quels que fussent mes efforts pour continuer à feindre la gaieté, ma conversation languissait. L'ayant remarqué, la mère de Sonoko exprima quelque anxiété au sujet de ma santé. Sonoko conclut un peu trop vite qu'elle savait exactement ce que je pensais et, pour me réconforter, elle agita son médaillon dans ma direction, comme pour me dire par un signal convenu : « Ne vous inquiétez pas. » Malgré moi, je lui souris en réponse.

Les adultes assis à la table montraient une rangée de visages à demi choqués, à demi ennuyés par notre audacieux échange

de sourires. Soudain je compris que les imaginations, derrière cette rangée de visages, étaient déjà fort occupées à évoquer les tableaux d'un avenir commun pour Sonoko et pour moi, et une fois de plus je fus saisi de terreur.

Le lendemain, nous retournâmes au même endroit, près du terrain de golf. Je remarquai un bouquet de fleurs sauvages que nous avions piétiné au moment de partir, des camomilles jaunes, vestiges de notre journée d'hier. Aujourd'hui, l'herbe était sèche.

L'habitude est une chose horrible. Je répétai le baiser dont je m'étais tant repenti. Mais cette fois ce fut comme le baiser qu'on donne à sa petite sœur. Et dans cette mesure, justement, il n'en avait que davantage une saveur d'immoralité.

« Je me demande quand je vous reverrai, dit-elle.

— Eh bien, répondis-je, si les Américains n'opèrent pas leur débarquement près de l'arsenal, je pourrai obtenir une autre permission dans un mois environ. »

J'espérais – non, c'était plus qu'un simple espoir, c'était une certitude superstitieuse – que pendant ce mois les Américains débarqueraient dans la baie de S., à la suite de quoi un régiment d'étudiants serait constitué et nous serions tous envoyés au combat pour mourir jusqu'au dernier ; ou bien une bombe monstrueuse, telle que nul ne l'avait jamais imaginée, me tuerait, en quelque endroit que je cherche à m'abriter… Se peut-il que c'eût été là une prémonition de la bombe atomique, qui allait bientôt tomber ?

Nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à une pente baignée de soleil. Deux bouleaux blancs l'ombrageaient, semblables à deux tendres sœurs. Sonoko, qui marchait les yeux baissés, rompit le silence.

« Quand nous nous reverrons, quelle sorte de cadeau m'apporterez-vous ?

— En ce moment, ce que je pourrais vous apporter de mieux en guise de cadeau, répondis-je désespéré, feignant de ne pas comprendre ce qu'elle voulait dire, ce serait un avion

défectueux ou une pelle pleine de boue.

— Je ne veux pas parler d'un objet qui ait une forme.

— Hum, qu'est-ce que cela pourrait bien être ? »

Plus je feignais l'ignorance, plus je me voyais mis au pied du mur.

« C'est une véritable devinette, n'est-ce pas ? dis-je. J'en chercherai la solution à loisir dans le train du retour.

— Oui, je vous en prie. »

Il y avait dans sa voix un curieux mélange de maîtrise de soi et de dignité : « Je veux que vous me promettiez de m'apporter ce cadeau. »

Sonoko avait insisté sur le mot « promettiez » et je ne pouvais rien faire pour me défendre, sinon continuer à bluffer en simulant la gaieté.

« Entendu ! fis-je d'un air condescendant. Joignons nos doigts. »

Nous joignîmes nos doigts comme font les enfants pour sceller leurs promesses. Le geste semblait assez innocent, mais soudain je fus assailli par une crainte que j'avais connue dans mon enfance. Je me rappelai que les enfants disaient que le doigt pourrissait si l'on rompait une promesse après s'être ainsi engagé. Et ma crainte était fondée sur une raison plus sérieuse encore : même si elle ne le disait pas, il était clair que ce cadeau dont parlait Sonoko, c'était une demande en mariage. Mon effroi ressemblait à celui qu'un enfant sent rôder la nuit tout autour de lui quand il a peur de suivre un couloir sombre.

Ce soir-là, à l'heure du coucher, Sonoko vint à la porte de ma chambre et, se cachant à demi derrière la tenture, me supplia en faisant la moue, de rester un jour de plus. Je ne pus que la dévisager d'un air stupéfait. Tous mes calculs, que j'avais crus si exacts, se trouvaient détruits par l'erreur que j'avais commise dès le début, et par conséquent je ne savais absolument plus de quelle façon analyser les sentiments que

j’éprouvais maintenant quand je regardais Sonoko.

« Faut-il vraiment que vous partiez ?

— Oui, il le faut. »

Je me sentais presque heureux en lui donnant cette réponse. À nouveau le mécanisme de la duperie avait commencé à fonctionner en moi, superficiellement d’abord. Ce sentiment de bonheur n’était autre chose, en réalité, que l’émotion qu’on éprouve en échappant à un grand danger, mais je l’interprétais, je me persuadais qu’il venait d’un sentiment de supériorité à l’égard de Sonoko, de la certitude de détenir maintenant le pouvoir de la tourmenter.

Désormais, ma dernière lueur d’espoir c’était de réussir à m’abuser moi-même. Une personne qui a été gravement blessée n’exige pas que les pansements d’urgence qui lui sauvent la vie soient propres. J’arrêtais mes hémorragies en recourant aux bandages de l’illusion, avec laquelle j’étais déjà familier et je ne pensai plus qu’à courir à l’hôpital. À dessein, je décrivis à Sonoko cet arsenal où régnait le laisser-aller, sous l’aspect de la plus stricte des casernes, lui affirmant que si je n’y rentrais pas le lendemain, je serais sans doute envoyé dans une prison militaire…

Le matin de mon départ était arrivé et je m’aperçus que je ne pouvais détacher mes yeux de Sonoko – comme un voyageur regarde pour la dernière fois un paysage qu’il est sur le point de quitter. Je comprenais maintenant que tout était fini – alors que les gens qui m’entouraient croyaient que tout ne faisait que commencer – pourtant moi aussi je cherchais à me leurrer et à m’abandonner à l’atmosphère d’aimable vigilance dont m’entourait la famille.

Cependant, l’air serein de Sonoko me mettait mal à l’aise. Elle m’aidait à préparer mon sac, fouillant la pièce pour voir si je n’avais rien oublié. Au bout d’un moment, elle s’arrêta devant une fenêtre et se mit à regarder au-dehors fixement, sans bouger. Cette fois encore, il n’y avait rien à voir de précis, sauf le ciel nuageux et les fraîches feuilles vertes. Le passage invisible d’un écureuil avait fait se balancer une branche.

Comme je regardais le dos de Sonoko, quelque chose dans son attitude montrait avec une clarté évidente, qu’elle attendait quelque chose, paisiblement, mais comme un enfant. Étant donné mes façons méthodiques, je ne pouvais pas plus ignorer cela que je ne puis supporter de quitter une pièce sans fermer les portes des placards. Je vins me placer derrière elle et la pris doucement dans mes bras.

« Vous reviendrez sans faute, n’est-ce pas ? »

Elle parlait d’un air dégagé, sur un ton de confiance absolue. On eût dit qu’elle avait confiance, non pas tant en moi, mais en quelque chose de plus profond, quelque chose au-delà de moi. Ses épaules ne tremblaient pas. La dentelle de sa blouse se soulevait et retombait comme avec orgueil.

« Heu, peut-être bien, si je suis encore en vie. »

J’étais dégoûté de moi-même en m’entendant prononcer ces mots. Intellectuellement, j’aurais de beaucoup préféré dire : « Bien sûr que je viendrai ! Rien ne peut m’empêcher de venir à toi. N’es-tu pas celle qui doit devenir ma femme ? »

En toute occasion, cette sorte de curieuse contradiction surgissait entre mes conceptions intellectuelles et mes émotions. Je savais que si j’adoptais une attitude de tiédeur, comme ce : « Heu, peut-être bien », ce n’était pas par suite d’un défaut de caractère que j’aurais pu vaincre, mais par l’effet de quelque chose qui existait en moi avant même que j’eusse pris la moindre initiative. Bref, je savais, à n’en pas douter, que ce n’était pas ma faute.

Mais pour cette raison même, j’avais pris l’habitude d’adresser à ces côtés de ma nature dont j’étais dans une certaine mesure responsable des exhortations si justes et si raisonnables qu’elles en étaient comiques. Conformément à mon système d’autodiscipline, datant de mon enfance, je me disais sans cesse que mieux vaudrait mourir que devenir un être tiède, un être peu viril, un être qui ne connaît pas clairement ses goûts et ses haines, un être qui demande seulement à être aimé, sans savoir comment aimer. Cette exhortation avait, bien sûr, une application possible aux côtés

de mon caractère dont j’étais responsable, mais en ce qui concernait les autres côtés, ceux dont je n’étais pas responsable, c’était, dès le départ, une exigence impossible. Dans le cas présent, par exemple, la force de Samson n’eût pas été suffisante pour me faire adopter une attitude virile et sans équivoque à l’égard de Sonoko.

Ainsi donc, cette image d’un être tiède que Sonoko voyait maintenant et qui semblait être ma véritable nature, suscitait mon dégoût, à tel point que mon existence entière me semblait sans valeur, et réduisait en lambeaux ma confiance en moi. J’en venais à mettre en doute à la fois ma volonté et mon caractère, ou du moins, en ce qui concernait ma volonté je ne pouvais croire qu’elle était autre chose qu’un faux-semblant. D’autre part, cette manière de voir, qui insistait si fort sur la volonté était en soi une exagération, frisant presque la fantaisie. Même une personne normale ne peut gouverner sa conduite par sa seule volonté. Si normal que j’eusse été, j’aurais certainement pu découvrir une raison de me demander si vraiment Sonoko et moi étions parfaitement accordés sur tous les points et capables de vivre heureux ensemble, une raison qui aurait autorisé même ce moi normal à répondre : « Heu, peut-être bien. » Mais j’avais délibérément pris l’habitude de fermer les yeux, fût-ce devant des hypothèses aussi évidentes, tout comme si je ne voulais pas manquer une seule occasion de me tourmenter… C’est là un expédient banal, souvent adopté par des personnes qui, privées de tout autre moyen d’évasion, se réfugient dans le havre sûr qui consiste à se considérer comme un personnage de tragédie…

« Ne vous tourmentez pas, dit Sonoko d’une voix calme. Vous ne serez pas tué. Vous ne serez même pas légèrement blessé. Tous les soirs je prie pour vous le Seigneur Jésus et mes prières sont toujours exaucées.

— Vous êtes très pieuse, n’est-ce pas ? C’est sans doute pourquoi vous jouissez d’une telle paix de l’âme. Cela suffit pour me faire peur.

— Pourquoi ? » demanda-t-elle, en levant vers moi ses graves

yeux noirs.

J'étais pris entre son regard et sa question innocente, l'un et l'autre aussi exempts de doute que la rosée et j'étais écrasé de confusion. Je ne trouvais rien à répondre. Jusqu'à présent, j'avais éprouvé un violent désir de secouer cette fille qui semblait s'être endormie au fond de sa tranquillité d'esprit, de la secouer jusqu'à ce qu'elle se réveillât. Mais au contraire, c'était le regard de ses yeux qui avait éveillé quelque chose, endormi au-dedans de moi.

Pour les jeunes sœurs de Sonoko, il était l'heure de partir pour l'école et elles vinrent prendre congé de nous. La plus petite se borna à toucher ma paume de sa main en me disant au revoir, puis sortit en courant, munie de la boîte en bois rouge vif, fermée par une boucle dorée, qui contenait son déjeuner. À ce moment précis, le soleil se mit à briller à travers les arbres et je la vis agiter sa boîte à bout de bras au-dessus de sa tête.

La grand-mère et la mère étaient venues me conduire à la gare, aussi mes adieux à Sonoko furent-ils banals et innocents. Nous plaisantâmes ensemble sur un ton en apparence détaché. Le train arriva bientôt et je pris une place près d'une fenêtre. Je n'avais qu'une pensée en tête : je priais pour que le train partît au plus vite…

Une voix claire m'appela, venant d'une direction inattendue. C'était sans aucun doute la voix de Sonoko, mais, si accoutumé que j'y fusse, je fus saisi de l'entendre retentir comme un cri frais et lointain. La pensée que c'était la voix de Sonoko ruissela dans mon cœur comme le soleil du matin. Je tournai mes regards dans la direction d'où elle venait. Sonoko s'était glissée par le portillon réservé aux porteurs et s'accrochait à la barrière de bois noir qui bordait le quai. Un flot de dentelle ornant sa blouse débordait de son boléro à pois et flottait au vent. Ses yeux vifs, largement ouverts, appuyaient sur moi leur regard. Le train démarra. Les lèvres un peu lourdes de Sonoko semblaient former des mots et c'est exactement ainsi qu'elle

disparut à ma vue.

Sonoko ! Sonoko ! Je me répétais ce mot à chaque mouvement du train. Il avait un son indiciblement mystérieux. Sonoko ! Sonoko ! À chaque répétition je sentais mon cœur devenir plus lourd, à chaque pulsation de son nom, une lassitude déchirante, épuisante, pénétrait plus profondément en moi. La douleur que j'éprouvais était claire comme le jour, mais d'une nature si exceptionnelle et si incompréhensible que je n'aurais pu l'expliquer, eussé-je essayé de le faire. Elle était si éloignée des sentiers battus qu'empruntent les émotions ordinaires, que j'éprouvais même une certaine difficulté à y reconnaître la douleur. Si j'essayais de la décrire, je pourrais dire seulement qu'on aurait pu la comparer à celle d'une personne qui, par un éclatant soleil, attend le grondement du canon de midi, et quand le moment où il devait tonner est passé dans le silence, elle cherche à découvrir le vide de l'attente quelque part dans le ciel bleu. Elle éprouve l'impatience déchirante d'attendre une chose ardemment désirée qui tarde à venir ; en proie à un horrible doute, elle se dit que cette chose n'arrivera peut-être jamais en définitive. Elle est le seul être au monde à savoir que le canon de midi n'a pas brusquement tonné à l'heure dite.

« Tout est fini, tout est fini ! » murmurais-je en moi-même. Mon chagrin ressemblait à celui d'un étudiant sans courage qui a raté un examen : j'ai commis une erreur, j'ai commis une erreur ! Tout simplement parce que je n'avais pas résolu ce x, tout a été faussé. Si j'avais résolu ce x au début, tout aurait bien marché. Si seulement j'avais employé des méthodes déductives, comme tout le monde, pour résoudre les mathématiques de la vie. Être à demi intelligent, c'était ce que je pouvais faire de pire. Moi seul, je m'étais appuyé sur la méthode inductive, et pour cette simple raison j'avais échoué.

Le tumulte de mon esprit était si visible que les deux voyageuses assises sur la banquette en face de moi se mirent à me considérer d'un œil soupçonneux. L'une d'elles était une infirmière de la Croix-Rouge portant un uniforme bleu foncé, et l'autre une pauvre fermière qui semblait être sa mère. Prenant

conscience de leurs regards insistants, je dévisageai l'infirmière et vis une grosse fille au teint rouge comme une cerise. Je surpris son regard fixé sur moi ; pour cacher sa confusion, elle se mit à cajoler sa mère :

« Je t'en prie, j'ai tellement faim.

— Non, il est trop tôt.

— Mais j'ai faim, je t'assure. Je t'en prie, je t'en prie.

— Ne sois pas aussi exigeante. »

Mais pour finir la mère céda et sortit leur boîte à déjeuner. L'indigence de son contenu était telle que leur repas me parut plus affreux encore que la nourriture distribuée à l'arsenal. Il n'y avait que du riz bouilli, copieusement mélangé de racines de taro et garni de deux lamelles de radis confit, mais la jeune fille se mit à manger avec entrain.

Je ne sais pourquoi, jamais l'habitude de manger ne m'avait paru aussi ridicule et je me frottais les yeux. Je ne tardai pas à me rendre compte qu'une telle opinion venait de ce que j'avais complètement perdu le désir de vivre.

Quand j'arrivai ce soir-là dans notre maison de banlieue, j'envisageai sérieusement le suicide, pour la première fois de ma vie. Mais à la réflexion cette idée me parut extrêmement ennuyeuse et je décidai, en fin de compte, que ce serait une affaire ridicule. Par une disposition naturelle, je répugnais toujours à m'avouer vaincu. De plus, me dis-je, nul besoin de commettre moi-même cet acte décisif, alors que je suis entouré d'une abondante moisson de multiples modes de morts : la mort au cours d'un raid aérien, la mort à mon poste de travail, la mort au service militaire, la mort sur le champ de bataille, la mort dans un accident d'automobile, la mort par suite de maladie. Sans aucun doute, mon nom était déjà inscrit sur l'une ou l'autre de ces listes : un criminel condamné à mort ne se suicide pas. Non, de quelque façon que je vinsse à considérer la chose, la saison n'était pas propice au suicide. J'attendrais plutôt que quelque chose me fit la faveur de me tuer. Ce qui, en dernière analyse, revient à dire que j'attendais que quelque

chose me fit la faveur de me maintenir en vie.

Deux jours après mon retour à l'arsenal je reçus une lettre passionnée de Sonoko. Sans aucun doute, elle était sincèrement amoureuse. Je me sentis jaloux. Une intolérable jalousie, comparable à celle que doit éprouver une perle de culture à l'endroit d'une perle véritable. Ou bien peut-il exister en ce monde un homme qui soit jaloux de la femme qui l'aime, précisément à cause de cet amour ?…

Elle m'écrivait qu'après m'avoir quitté à la gare, elle avait pris sa bicyclette et s'était rendue au travail. Mais elle était si distraite que ses camarades lui demandèrent si elle se sentait bien. Elle commit de nombreuses erreurs en classant les papiers. Puis elle rentra chez elle pour déjeuner, mais en retournant au travail après le repas, elle fit un détour par le terrain de golf où elle s'arrêta. Elle regarda autour d'elle et vit l'endroit où le bouquet de camomille jaune piétiné était encore tel que nous l'avions laissé. Puis, comme le brouillard se dissipait, elle vit les flancs du volcan brillant d'un vif éclat, couleur d'ocre brûlée, comme si la montagne avait été lavée. Elle vit aussi des traces de brouillard sombre s'élevant des gorges de la montagne et les deux bouleaux blancs, pareils à deux tendres sœurs, dont les feuilles étaient comme agitées d'un vague pressentiment…

Et moi, à ce même moment, j'étais dans le train, à me creuser la cervelle pour trouver un moyen d'échapper à cet amour que j'avais moi-même inspiré à Sonoko !… Pourtant, à certains moments, je me sentais rassuré, je trouvais à ma conduite une justification qui, si pitoyable qu'elle fût, était sans doute plus proche de la vérité : j'alléguais qu'il me fallait lui échapper pour la seule raison que je l'aimais.

Je continuai à écrire fréquemment à Sonoko, et tout en prenant soin de ne rien dire qui fût susceptible de pousser les choses plus loin, j'adoptai cependant un ton qui ne pouvait révéler aucun refroidissement de ma part. Moins d'un mois après, elle m'écrivit qu'ils allaient tous retourner voir Kusano, près de Tokyo, au régiment où il avait été muté. La faiblesse

m’incitait à les accompagner. Chose étrange, bien que j’eusse si fermement résolu de la fuir, j’étais irrésistiblement attiré par la perspective d’une nouvelle rencontre.

Quand cette rencontre eut lieu, je m’aperçus que j’avais complètement changé, alors que Sonoko demeurait exactement la même. Il m’était devenu impossible de faire la moindre plaisanterie. Sonoko et Kusano, et même la mère et la grand-mère, remarquèrent le changement survenu en moi, mais ils ne l’attribuèrent qu’à la sincérité de mes intentions. Au cours de la visite, Kusano m’adressa ces paroles qui, pourtant dites avec sa gentillesse habituelle, me firent trembler d’appréhension :

« Dans quelques jours, je vais t’envoyer une lettre assez importante. Guettes-en l’arrivée, veux-tu ? »

Huit jours plus tard, je me rendis dans la maison de banlieue où habitait ma famille et je vis que la lettre était arrivée. Elle était rédigée de cette écriture qui caractérisait si bien Kusano et qui, par le manque même de maturité qu’elle révélait, montrait combien son amitié était sincère.

« … Toute la famille se fait du souci au sujet de toi et de Sonoko. J’ai été nommé ministre plénipotentiaire à cette occasion. Ce que j’ai à dire est bref – je veux simplement te demander quels sont tes sentiments en l’occurrence. Naturellement Sonoko compte sur toi et tout le monde aussi. Ma mère a même, semble-t-il, commencé à considérer quand la cérémonie pourrait avoir lieu. Peut-être est-il trop tôt pour cela, mais j’imagine qu’il serait bon d’aller de l’avant et de fixer dès maintenant la date des fiançailles. Mais bien sûr, nous ne faisons là que des suppositions. C’est pourquoi j’ai tenu à te demander quel est ton sentiment là-dessus. La famille aimerait tout régler, y compris les arrangements avec ta famille, dès que nous aurons ta réponse. Mais je n’ai certes pas la moindre intention de t’obliger à prendre une décision si tu n’y es pas disposé. Dis-moi seulement quels sont tes véritables sentiments et je cesserai de me tracasser. Même si ta réponse est négative, je ne t’en tiendrai jamais rigueur, je ne serai pas fâché non plus et notre amitié n’en sera pas affectée. Bien

entendu, si c'est oui, j'en serai enchanté, mais je ne me sentirai pas blessé même si c'est non. Ce que je veux, c'est une réponse franche, donnée librement. J'espère sincèrement que tu répondras sans le moindre sentiment de contrainte ou d'obligation. Je suis ton très bon ami et j'attends ta réponse… »

J'étais atterré. Je regardai autour de moi, avec l'impression que quelqu'un m'observait tandis que je lisais cette lettre.

Jamais je n'avais imaginé que pareille chose pût advenir. Je n'avais pas tenu compte du fait que Sonoko et sa famille pouvaient avoir à l'égard de la guerre une attitude nettement différente de la mienne. J'étais étudiant, je n'avais pas encore vingt et un ans et je travaillais dans une usine d'aviation ; de plus, ayant grandi au cours d'une longue suite de guerres, j'avais attaché trop d'importance au pouvoir romanesque de la guerre. En réalité, même à une époque de terribles désastres, comme celle où la guerre aboutissait maintenant, l'aiguille magnétique des affaires humaines demeurait toujours pointée dans la même direction. Et jusqu'à ce jour, j'avais même, moi aussi, cru que j'étais amoureux. Alors pourquoi n'avais-je pas pu comprendre que les affaires quotidiennes et les responsabilités de la vie continuaient d'exister, même en temps de guerre ?

Cependant, en relisant la lettre de Kusano, un étrange et faible sourire se joua sur mes lèvres, et pour finir, un sentiment de supériorité tout à fait banal naquit en moi. Je suis un conquérant, me dis-je. Une personne qui n'a jamais connu le bonheur n'a pas le droit de le dédaigner. Mais j'offre l'image d'un bonheur où nul ne peut discerner la moindre faille, aussi ai-je autant qu'un autre le droit de le dédaigner.

Bien que mon cœur fût rempli d'inquiétude et d'un chagrin inexprimable, j'arborai un sourire impudent et sarcastique. Je me dis que je n'avais rien d'autre à faire que de supprimer un petit obstacle. Rien d'autre à faire que de considérer comme absurdes les quelques mois écoulés ; de décider que, dès le début, je n'avais jamais été amoureux d'une fille appelée Sonoko, non, certes pas de cette petite gamine ; de croire que

j'avais été mû par une passion superficielle (menteur !) et que j'avais leurré Sonoko. Alors, il n'y aurait aucune raison pour que je ne puisse pas refuser de l'épouser. Sans nul doute un simple baiser ne me créait pas d'obligation.

J'étais enchanté de la conclusion à laquelle m'avaient amené mes réflexions : « Je ne suis pas amoureux de Sonoko. »

Quelle merveille ! Je suis devenu capable de séduire une femme sans même l'aimer et puis, quand l'amour flambe en elle, de l'abandonner sans y regarder à deux fois. Comme je suis loin d'être l'étudiant droit et vertueux dont j'offre l'apparence… Pourtant, je ne pouvais ignorer que jamais on ne voit un débauché abandonner une femme sans être d'abord parvenu à ses fins. Mais je refusais de m'arrêter à de telles considérations. J'avais pris l'habitude de fermer complètement les oreilles, comme une vieille femme obstinée, à tout ce que je ne voulais pas entendre.

La seule chose qui me restait à faire maintenant, c'était de découvrir un moyen de me dépêtrer de ce mariage. Je m'attaquai à cette tâche, exactement comme si j'étais un amant jaloux intriguant pour empêcher la jeune fille qu'il aime d'en épouser un autre.

J'ouvris la fenêtre et appelai ma mère.

Le vaste jardin potager resplendissait sous l'éclatant soleil d'été. Des rangées de tomates et d'aubergines levaient vers le soleil leurs feuilles desséchées, avec une sorte d'âpre défi. Le soleil déversait avec violence ses rayons brûlants sur les feuilles aux veines épaisses. Aussi loin que pouvait porter le regard, la sombre abondance de la vie végétale était écrasée sous la lumière brillante qui tombait dans le jardin. Au-delà du potager s'élevait un bouquet d'arbres ombrageant un oratoire qui tournait vers moi sa face ténébreuse. Et plus loin encore s'étendait une plaine que traversaient par intervalles d'invisibles trains électriques, emplissant la campagne de vibrations. Après chaque passage, inaperçu, d'une perche de trolley dressée vers le ciel, le câble continuait à se balancer mollement, étincelant au soleil.

En réponse à mon appel un grand chapeau de paille garni d'un ruban flottant bleu se dressa au milieu du potager. C'était ma mère. Le chapeau de paille que portait mon oncle – le frère aîné de ma mère – demeura immobile, penché comme une fleur de tournesol affaissée, sans se tourner une seule fois de mon côté.

Par suite de la vie qu'elle menait actuellement, ma mère avait le teint un peu plus hâlé que de coutume et je voyais luire ses dents blanches tandis qu'elle s'avançait vers moi. Quand elle fut assez près pour que je pusse l'entendre, elle me cria d'une voix haut perchée, comme celle d'un enfant :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Si tu as quelque chose à me dire, viens ici.

— C'est important. Viens ici une minute. »

Ma mère s'approcha lentement, comme pour protester. Elle portait un panier empli de tomates mûres. Parvenue à la maison, elle le déposa sur le rebord de la fenêtre et me demanda ce que je voulais.

Je ne lui montrai pas la lettre, mais je lui en résumai brièvement le contenu. Tandis que je parlais, j'oubliais pourquoi je l'avais appelée, peut-être ne bavardais-je que pour me convaincre moi-même. Je lui dis que celle qui deviendrait ma femme aurait sûrement la vie difficile, habitant sous le même toit qu'un homme nerveux et tatillon comme mon père, et pourtant il ne fallait pas espérer avoir un logis indépendant, au temps où nous vivions. De plus, il y aurait sans doute une différence énorme entre notre mentalité un peu vieux jeu et celle de la famille de Sonoko, dont je lui décrivis les façons enjouées et insouciantes. Quant à moi, je ne voulais pas me créer des soucis en prenant si tôt la responsabilité d'une épouse… Je formulai toutes ces objections banales avec le plus grand sang-froid, espérant que ma mère m'approuverait et serait obstinément opposée à toute idée de mariage. Mais elle demeura aussi calme et indulgente que jamais.

« Curieuse façon de parler, me dit-elle, comme si elle ajoutait peu d'importance à mes arguments. Alors, quels sont tes

véritables sentiments ? L'aimes-tu ou non ?

— Bien sûr, je… eh bien…, murmurai-je. Moi, je n'avais pas pris la chose tellement au sérieux. C'était plutôt une manière de jeu. Ensuite c'est elle qui l'a prise au sérieux et m'a mis dans le pétrin.

— Alors, il n'y a aucune difficulté, n'est-ce pas ? Plus tôt tu régleras la question, mieux cela vaudra pour vous deux. Après tout, dans cette lettre, on cherche seulement à découvrir quels sont tes sentiments. Tu ferais mieux d'envoyer une réponse nette. Alors je m'en retourne. Tout est réglé maintenant, n'est-ce pas ?

— Hum », répondis-je en poussant un petit soupir. Ma mère alla jusqu'à la barrière de bambous autour de laquelle poussait du maïs. Puis elle revint en courant vers la fenêtre où je me trouvais. Son expression avait quelque peu changé.

« Écoute, au sujet de ce que nous venons de dire… »

Elle me regarda d'un air bizarre, comme si elle était une inconnue qui me voyait pour la première fois.

« À propos de Sonoko, reprit-elle. Tu… elle… si tu as… eh bien… »

Devinant à quoi elle faisait allusion, Je me mis à rire et lui répondis :

« Ne sois pas ridicule, Mère. » (Il me semblait n'avoir jamais ri aussi amèrement.) « Crois-tu vraiment que j'aie fait une chose pareille ? As-tu si peu de confiance en moi ?

— Oh, je le savais. Je voulais seulement m'en assurer. »

Elle reprit son air de gaieté, pour cacher son embarras : « C'est à cela que sont bonnes les mères à se tourmenter pour des choses de ce genre. Mais ne t'inquiète pas. J'ai confiance en toi. »

Ce soir-là j'écrivis une lettre de refus indirect qui, même à mes yeux, semblait artificielle. J'alléguais que c'était une chose très soudaine et que, pour le moment, mes sentiments n'étaient pas encore allés tout à fait aussi loin.

En retournant à l'arsenal le lendemain matin, je m'arrêtai à

la poste pour expédier la lettre. Au guichet des envois par exprès, l’employée regarda d’un air soupçonneux mes mains tremblantes. Je ne quittai pas ma lettre des yeux tandis qu’elle la saisissait dans ses mains rugueuses et sales et la tamponnait rapidement. J’éprouvais du réconfort à voir mon malheur manié d’une façon aussi experte et compétente.

Les avions ennemis avaient modifié maintenant leurs objectifs et attaquaient des cités et des villes plus petites. Il semblait que la vie fût momentanément délivrée de tout danger. Des idées favorables à la capitulation étaient depuis peu en faveur parmi les étudiants. L’un de nos jeunes professeurs assistants commençait à faire des allusions précises à la paix, cherchant à s’attirer les bonnes grâces des étudiants. En observant le renflement satisfait de son nez court, tandis qu’il énonçait les opinions les plus sceptiques, je songeais : « N’essaie pas de me berner. » Et d’autre part, je méprisais les fanatiques qui continuaient à croire à la victoire. Peu m’importait que la guerre fût gagnée ou perdue. Tout ce que je voulais, c’était recommencer une nouvelle vie.

Alors que je me trouvais dans notre maison de banlieue, je fus pris d’une forte fièvre dont la cause n’apparaissait pas. Tandis que je gisais là, les regards fixés au plafond qui semblait tourner, comme agité lui aussi par la fièvre, je ne cessais de murmurer en moi-même le nom de Sonoko, comme si c’eût été une formule sacrée. Quand je pus enfin quitter mon lit, j’appris la destruction d’Hiroshima.

C’était notre dernière chance. Les gens disaient que ce serait maintenant au tour de Tokyo. Vêtu d’une chemise et d’un short blancs, je circulais dans les rues. Les habitants étaient parvenus aux limites du désespoir et allaient maintenant à leurs affaires, le visage joyeux. Les moments se succédaient et il ne se passait rien. Partout régnait un air d’allègre surexcitation. Tout à fait comme quand on continue à souffler dans un ballon d’enfant en train de se gonfler, en se demandant : « Va-t-il éclater, maintenant ? Va-t-il éclater ? »

Pourtant, il ne se passait toujours rien. Cet état de choses dura pendant près de dix jours. S’il s’était prolongé, il n’y aurait eu rien d’autre à faire que de devenir fou.

Puis un jour, des avions pimpants se faufilèrent à travers les tirs stupides de la D.C.A. et firent pleuvoir des tracts du haut du ciel d’été. Les feuillets annonçaient les propositions de reddition. Ce soir-là, mon père arriva directement de son bureau. Il traversa le jardin, vint s’asseoir sous la véranda et prit aussitôt la parole :

« Écoutez, dit-il, cette propagande dit la vérité. » Il me montra une copie du texte anglais original, qu’il tenait d’une source sûre.

Je pris le papier, mais avant même d’avoir eu le temps de le lire, j’avais déjà compris la réalité de ces nouvelles. Ce n’était pas la réalité de la défaite. Au lieu de cela, pour moi – pour moi seul – cela signifiait que des jours terribles commençaient. Cela signifiait que désormais, que je le voulusse ou non et en dépit de tout ce qui m’avait leurré et fait croire qu’un tel jour ne viendrait jamais, dès le lendemain il me faudrait commencer à mener la « vie quotidienne » d’un membre de la société humaine. Comme ces seuls mots me faisaient trembler !

IV

Contrairement à mon attente on ne voyait pas apparaître le moindre signe avant-coureur de cette vie quotidienne que je redoutais. On avait au contraire l'impression que le pays était engagé dans une sorte de guerre civile et les gens semblaient accorder encore moins de pensées au « lendemain » qu'ils n'avaient fait pendant la vraie guerre.

Le camarade qui m'avait prêté son uniforme de l'université fut démobilisé et je lui rendis ses vêtements. Alors, pendant un moment, j'eus l'illusion d'avoir été libéré de mes souvenirs, des souvenirs de tout mon passé.

Ma sœur mourut. Je trouvai une certaine paix de l'âme, d'ailleurs superficielle, en découvrant que même moi, j'étais capable de verser des larmes.

Sonoko fut fiancée officiellement et se maria peu de temps après la mort de ma sœur. Ma réaction devant cet événement – dirais-je vrai en affirmant que ce fut comme si un fardeau m'était ôté des épaules ? Je tentai de me persuader que j'étais content. Fanfaron, je prétendais que c'était tout naturel que je le fusse, puisque la rupture venait de moi et non pas d'elle.

Pendant longtemps, j'avais tenu à interpréter les choses que le Destin m'obligeait à faire comme des victoires de ma volonté et de mon intelligence et maintenant cette mauvaise habitude était devenue une sorte d'arrogance délirante. Dans la nature de ce que j'appelais mon intelligence, il y avait une nuance de quelque chose d'illégitime, quelque chose comme un faux prétendant, un imposteur, qui a été porté sur le trône par un caprice du hasard. Ce benêt d'usurpateur ne pouvait prévoir la vengeance qui serait inévitablement exercée contre son stupide despotisme.

Je passai l'année suivante en proie à des sentiments vagues et optimistes. Il y eut mes études de droit, faites à la diable, et mes allées et venues automatiques entre l'université et la maison… Je ne faisais attention à rien et rien ne faisait attention à moi. J'arborais maintenant le sourire entendu d'un homme qui connaît la vie, comme on en voit aux jeunes prêtres. J'avais le sentiment de n'être ni vivant ni mort. Mon ancien désir d'un suicide naturel et spontané qu'eût été la mort à la guerre était, semblait-il, complètement extirpé et oublié.

La véritable douleur n'est ressentie que graduellement. Exactement comme la tuberculose, en ce sens que la maladie est déjà parvenue à un point critique avant que le malade n'ait conscience de ses symptômes.

Un jour je m'arrêtai dans une librairie où de nouvelles publications commençaient petit à petit à paraître et je pris par hasard une traduction, à couverture de papier grossier. C'était un recueil d'essais, assez diffus, écrits par un auteur français. Je l'ouvris au hasard et une ligne me sauta aux yeux. Un violent sentiment de gêne me força à refermer le livre et à le remettre sur le rayon.

Le lendemain, en retournant à mes cours, quelque chose me poussa soudain à m'arrêter près de la même librairie proche de l'entrée principale de l'université et à acheter l'ouvrage sur lequel j'avais jeté un coup d'œil la veille. Pendant un cours sur le code civil, je le pris à la dérobée et, le posant à côté de mon cahier de notes ouvert, je recherchai la même ligne. Elle m'emplit cette fois d'un malaise plus violent encore que la veille :

« … On peut mesurer le pouvoir d'une femme d'après le degré de souffrance qu'elle est susceptible d'infliger à son amant… »

J'avais à l'université un ami avec qui j'étais sur un pied d'intimité. Ses parents possédaient un magasin de confiserie installé depuis longtemps. Au premier abord, il avait l'air d'un étudiant sérieux et travailleur, sans aucun intérêt ; le ton sarcastique qu'il prenait pour parler de la vie et des gens, joint

au fait qu'il était mince et frêle comme moi, éveillèrent ma sympathie à son égard. Mais alors que mon scepticisme était né du désir de faire impression et constituait un moyen d'autodéfense, chez lui la même attitude prenait sa source dans un sentiment plus ferme de confiance en soi. Je me demandais d'où lui venait cette confiance. Au bout de quelque temps, il devina que j'étais encore vierge et, avec un mélange de supériorité écrasante et de mépris de soi, il m'avoua qu'il avait fréquenté des bordels. Puis il chercha à connaître mes sentiments sur la question :

« … Alors, si ça t'amuse d'y aller un de ces jours, tu n'auras qu'à me donner un coup de fil. Je t'y emmènerai quand tu voudras.

— Heu… si j'ai envie d'y aller, c'est entendu… peut-être… je verrai cela bientôt », répondis-je.

Il eut l'air stupéfait et néanmoins triomphant. Son expression reflétait mon propre sentiment de honte, on eût dit qu'il croyait comprendre parfaitement mon état d'esprit actuel, qui lui rappelait le temps où lui-même avait éprouvé exactement les mêmes sentiments. J'étais accablé. En proie à ce besoin inquiet déjà bien installé en moi de vouloir vraiment éprouver les sentiments qu'on me prêtait.

La pruderie est une forme de l'égoïsme, un moyen d'autoprotection rendu nécessaire par la force de nos désirs. Mais mes véritables désirs étaient si secrets qu'ils ne permettaient même pas cette forme de complaisance envers soi-même. En même temps, mes désirs imaginaires – c'est-à-dire ma curiosité simple et abstraite concernant les femmes – me permettaient une liberté si dépouillée qu'il n'y avait presque pas place dans ces désirs pour l'égoïsme dont je parle. Il n'y a pas de vertu dans la curiosité. En fait, elle pourrait bien être le désir le plus immoral qu'un homme puisse éprouver.

J'imaginai alors un pathétique exercice secret. Il consistait à mettre mon désir à l'épreuve en regardant avec insistance des représentations de femmes nues… Comme on l'imagine aisément, mon désir ne répondait ni oui ni non. Parfois, en

m’adonnant à mes mauvaises habitudes, j’essayais de discipliner mon désir, d’abord en m’abstenant de mes rêveries coutumières, ensuite en évoquant violemment des images mentales de femmes dans les poses les plus obscènes. Parfois, il semblait que mes efforts fussent couronnés de succès. Mais il y avait dans ce succès une duperie qui semblait m’écraser le cœur et le réduire en poudre.

À la fin, je décidai de jouer mon va-tout. Je téléphonai à môn ami, pour lui demander de venir me retrouver un dimanche après-midi à cinq heures dans une certaine maison de thé. C’était vers le milieu de janvier, la seconde année après la fin de la guerre.

« Alors, tu finis par te décider, me dit-il en riant, d’un air enchanté. Entendu, j’y serai. Et puis, écoute-moi bien, j’y serai sûrement, alors je ne te pardonnerai jamais si tu ne viens pas… »

Quand j’eus raccroché, sa voix rieuse résonnait encore à mes oreilles. Je savais bien que je n’avais pu riposter à son rire que par un invisible sourire crispé. Et pourtant, je sentais poindre en moi un rayon d’espoir, ou pour mieux dire une conviction superstitieuse. C’était d’ailleurs une dangereuse superstition. Seule la vanité incite les gens à prendre des risques. Dans mon cas, c’était la banale vanité de ne pas vouloir qu’on sût que j’étais vierge à vingt-deux ans.

Maintenant que j’y réfléchis, ce fut le jour de mon anniversaire que je me cuirassai ainsi pour subir l’épreuve.

Nous nous dévisageâmes comme si chacun de nous essayait de deviner ce que pensait l’autre. Aujourd’hui, mon ami, lui aussi, comprenait qu’une physionomie grave ou un large sourire sembleraient également absurdes et ses lèvres sans expression soufflaient avec rapidité la fumée de sa cigarette. Après quelques paroles d’accueil, il se mit à tenir des propos impersonnels sur la médiocre qualité des friandises qu’on servait dans cette boutique. Je l’écoutais à peine et lui coupai la parole :

« Je me demande si toi aussi tu es décidé. Je me demande si un garçon qui emmène quelqu'un dans un pareil endroit pour la première fois devient ensuite un ami à toute épreuve ou un mortel ennemi.

— Ne m'effraie pas. Tu sais combien je suis lâche. Je serais bien incapable de jouer le rôle d'ennemi mortel.

— Tant mieux si tu sais cela, du moins, sur toi-même. »

À dessein, par bravade, je lui parlais de haut.

« Eh bien, en ce cas, dit-il, avec l'air grave d'un président de commission, nous devrions aller boire quelque chose. C'est un peu trop pour un débutant, s'il est à jeun.

— Non, je n'ai nulle envie de boire ». (Je sentais mes joues se glacer.) « Je vais y aller sans avoir bu quoi que ce soit. J'ai assez de cran pour cela. »

À une cadence rapide, il y eut successivement un trajet dans un sombre tramway et dans un sombre train aérien, une gare inconnue, une rue inconnue, un coin où s'alignaient de minables habitations, puis des lumières violettes et rouges sous lesquelles les visages des femmes semblaient enflés. Les clients suivaient la rue froide et humide, couverte de neige fondante, se croisaient en silence, leurs pas assourdis comme s'ils marchaient pieds nus. Je n'éprouvais pas le moindre désir. Seul mon sentiment de gêne m'aiguillonnait, exactement comme si j'étais un enfant réclamant son goûter de l'après-midi.

« N'importe quel endroit fera l'affaire, dis-je, n'importe lequel, je t'assure. »

J'avais envie de faire demi-tour pour fuir la voix artificiellement voilée des femmes disant : « Arrête une minute, chéri, attends juste une minute, chéri… »

« Les filles de cette maison-ci sont dangereuses… Celle-là te plaît ? Bon Dieu, quel visage ! Mais du moins la maison est-elle à peu près sûre.

— Le visage n'a aucune importance, dis-je.

— Fort bien, alors rien que pour me singulariser, je vais prendre la plus jolie. Ne va pas me le reprocher par la suite. »

À notre approche, les deux femmes se levèrent d'un bond, comme si quelque diable avait pris possession d'elles. Nous entrâmes dans la maison, si petite que nos têtes semblaient toucher le plafond quand nous y pénétrâmes. Avec un sourire qui découvrait ses dents en or et ses gencives, la plus efflanquée, qui avait un accent paysan, m'emmena dans une minuscule pièce à trois tatamis[2].

Le sentiment du devoir me contraignit à l'embrasser. La serrant contre moi, je m'apprêtais à lui donner un baiser. Alors ses lourdes épaules s'agitèrent follement, secouées par le rire.

« Ne fais pas ça. Tu te mettrais du rouge à lèvres partout. Voilà comment on s'y prend. »

La prostituée ouvrit sa grande bouche aux dents en or encadrées de rouge à lèvres et sortit une langue épaisse comme un bâton. Suivant son exemple, je sortis aussi la mienne. Les bouts de nos langues se touchèrent…

Peut-être ne me comprendra-t-on pas si je dis qu'il existe une torpeur semblable à une douleur violente. Je sentais tout mon corps se paralyser sous l'effet d'une telle douleur, une douleur intense, mais que cependant je ne sentais pas du tout. Je laissai tomber ma tête sur l'oreiller.

Dix minutes plus tard, mon incapacité ne faisait plus aucun doute. Mes genoux tremblaient de honte.

Je présumai que mon ami n'avait pas le moindre soupçon de ce qui s'était passé et, chose assez surprenante, pendant les quelques jours qui suivirent, je m'abandonnai à un terne sentiment de convalescence. J'étais pareil à une personne qui a souffert d'une maladie inconnue et en a éprouvé une peur atroce : le seul fait de connaître le nom de sa maladie, fût-elle incurable, lui apporte une étonnante impression de soulagement momentané. Elle sait fort bien pourtant que ce soulagement est momentané. De plus, au fond de son cœur, elle prévoit un désespoir encore plus inéluctable, qui, par sa nature même, lui apportera un soulagement plus durable. Moi

aussi j'en étais sans doute venu à attendre un coup qu'il serait encore plus impossible de détourner ou, en d'autres termes, un sentiment de soulagement plus inéluctable.

Au cours des semaines suivantes, je rencontrai bien des fois mon ami à l'École, mais ni lui ni moi ne fîmes allusion à l'incident. Environ un mois plus tard, il vint me voir un soir, accompagné d'un autre étudiant, une relation commune. C'était T., un grand séducteur, bouffi de vanité, qui se flattait toujours de conquérir n'importe quelle femme en un quart d'heure seulement. Très vite, notre conversation tomba sur le thème inévitable.

« Je ne peux absolument plus me passer de ça, je ne peux tout simplement pas me dominer, dit T. sans me quitter des yeux. Si certains de mes amis étaient impuissants, je les envierais vraiment. Mieux encore, je les saluerais bien bas. »

Mon ami vit que je changeais de couleur et il détourna la conversation sur un nouveau sujet, en s'adressant à T.

« Tu avais promis de m'apporter un livre de Marcel Proust, tu te souviens ? C'est intéressant ?

— J'estime que c'est intéressant. Proust était un sodomite » (il employa le mot étranger). « Il avait des aventures avec des valets de pied

— Qu'est-ce qu'un sodomite ? » demandai-je.

Je me rendais compte qu'en feignant l'ignorance je cherchais désespérément à me raccrocher à cette petite question, à tenter de deviner leurs pensées, de découvrir quelque indice me prouvant qu'ils ne soupçonnaient pas ma honte.

« Un sodomite, c'est un sodomite. Tu ne savais pas ? C'est un danshokuka.

— Oh… mais je n'ai jamais entendu dire que Proust était comme cela. »

Je savais bien que ma voix tremblait. Prendre un air vexé, c'eût été fournir à mes compagnons une preuve éclatante. J'avais honte d'être capable de manifester une sérénité aussi impudente. De toute évidence, mon ami avait flairé mon secret.

Il me semblait qu'il faisait tout son possible pour éviter de me regarder en face.

Mes maudits visiteurs finirent par partir à onze heures et je m'enfermai dans ma chambre pour passer une nuit blanche. Je pleurai à gros sanglots jusqu'à ce qu'enfin mes habituelles visions ruisselantes de sang vinssent me réconforter. Alors je m'abandonnai à elles, à ces visions d'une brutalité déplorable, mes plus intimes amies.

Une diversion s'imposait. Je me mis à paraître fréquemment dans les réunions qui avaient lieu chez un vieil ami, sachant qu'elles ne laisseraient rien d'autre dans mon esprit que le souvenir d'une conversation banale et un arrière-goût de vide. J'y allais parce que les gens appartenant à la société élégante, qui assistaient à ces réunions, au contraire de mes camarades, semblaient étonnamment aimables et d'abord facile. Il y avait parmi eux plusieurs jeunes femmes assez poseuses et d'une élégance affectée, un soprano fameux, une pianiste en passe de devenir célèbre et quelques jeunes mariées. On dansait, on buvait un peu, on jouait à des jeux stupides, parmi lesquels une forme un peu érotique du « chat » Parfois, ces réunions duraient jusqu'à l'aube.

Souvent, aux premières heures du matin, nous nous apercevions que nous nous endormions en dansant. Alors, pour nous tenir éveillés, nous organisions un jeu qui consistait à éparpiller des coussins sur le sol et à danser en rond tout autour, jusqu'au moment où quelqu'un arrêtait soudain le phonographe. À ce signal, nous nous asseyions sur les oreillers, deux par deux et celui qui ne parvenait pas à trouver un siège devait se livrer à quelque acrobatie. Une grande surexcitation s'emparait alors des danseurs qui se jetaient pêle-mêle sur les coussins. À mesure que le jeu se poursuivait, car on le répétait plusieurs fois, les femmes elles-mêmes semblaient ne plus se soucier de leur apparence.

Peut-être parce qu'elle était un peu ivre, je me rappelle avoir vu une fois la plus jolie des jeunes femmes rire comme une

folle, sans remarquer que dans la confusion de la chute sa jupe s'était retroussée bien au-dessus des cuisses. La chair de ses cuisses éclatait de blancheur. Si pareille chose s'était produite quelque temps plus tôt, j'aurais sans doute imité la façon dont beaucoup de jeunes gens, en pareil cas, se dérobent à leur désir profond et, employant toute mon adresse à jouer un rôle que je n'avais pas oublié un seul instant, j'aurais vivement détourné les yeux. Mais depuis un certain jour, j'avais changé. Sans le moindre sentiment de honte, c'est-à-dire sans la moindre honte de mon impudeur innée – j'appuyai mon regard sur ces cuisses blanches, avec autant de calme que si j'examinais un fragment de matière inanimée.

Soudain, je fus saisi de cette douleur aiguë qui vient d'avoir fixé trop longtemps un même objet. Cette douleur proclamait : « Tu n'es pas humain. Tu es un être incapable de rapports sociaux. Tu n'es qu'une créature inhumaine et en un certain sens étrangement pathétique. »

Par bonheur, le moment de préparer les examens de l'Administration civile était proche et il me fallait consacrer tous mes efforts au travail aride qu'ils exigeaient. Automatiquement, cela me permit, à la fois physiquement et mentalement, de tenir à distance les questions plus torturantes. Mais cette distraction même ne fut efficace que pendant un temps très bref, au début seulement.

Le sentiment d'échec qui cette nuit-là était né en moi reparut petit à petit, pénétrant dans tous les recoins de ma vie. Je tombai dans un profond abattement. Pendant des jours et des jours, je fus incapable de me livrer à quelque travail que ce fût. Le besoin de me prouver à moi-même que je possédais un quelconque pouvoir devenait de plus en plus urgent. Je ne pouvais, semblait-il, continuer à vivre sans quelque preuve à cet effet. Pourtant je ne découvrais nulle part le moyen de satisfaire ma perversion naturelle. Il n'y avait aucune occasion de contenter mes désirs anormaux, pas même sous leur forme la plus modérée.

Le printemps arriva et une nervosité effrénée s'établit

derrière ma façade de tranquillité. Il semblait que la saison elle-même me tînt rigueur, exprimant son hostilité par des vents chargés de poussière. Si une automobile manquait de me renverser, je l'apostrophais en moi-même d'une voix forte en disant : « Eh bien, pourquoi ne m'écrases-tu pas pour de bon ? »

Je trouvais un plaisir extrême dans les études ardues et l'existence spartiate que je m'étais imposées. Pendant mes moments de loisir, j'allais me promener et souvent je me rendais compte que les gens regardaient d'un air interrogateur mes yeux injectés de sang. Alors même qu'un observateur aurait pu penser que pour moi les journées studieuses s'ajoutaient les unes aux autres, en réalité ce que j'apprenais c'était la fatigue dévorante de la mollesse, de la dissipation, d'une paresse vraiment lamentable et d'un mode de vie qui ne connaissait pas de lendemain. Puis, un après-midi, vers la fin du printemps, je me trouvais dans un tramway et soudain je sentis un pur battement de cœur qui sembla me couper le souffle.

Cela parce qu'en glissant un regard à travers la foule des voyageurs debout, j'avais aperçu Sonoko assise à l'autre extrémité du tramway. Là, sous ses sourcils enfantins, je voyais ses yeux, sincères et modestes, leur gentillesse d'une indescriptible profondeur. J'étais sur le point de me lever de ma place quand l'un des voyageurs lâcha sa courroie d'appui et se dirigea vers la sortie. Alors le visage de la jeune fille devint entièrement visible. Ce n'était pas Sonoko.

Le tumulte de mon cœur ne s'apaisait pas. Il m'était certes facile de me dire que ces battements de cœur étaient dus simplement à la surprise ou encore à une mauvaise conscience, mais une telle explication ne pouvait détruire la pureté du sentiment que j'avais momentanément éprouvé. Je me rappelai aussitôt l'émotion que j'avais ressentie en apercevant Sonoko le matin du 9 mars. C'était exactement la même maintenant, c'était la même chose. C'était bien la même, jusqu'au chagrin qui semblait m'avoir transpercé le cœur.

Ce petit incident devint pour moi inoubliable, il suscita en moi, pendant les quelques jours qui suivirent, une intense surexcitation. Sûrement il ne peut pas être vrai que je sois encore amoureux de Sonoko, sûrement, je suis incapable d'aimer une femme – jusqu'à la veille ces convictions avaient été mes seules loyales et obéissantes compagnes, dont la fidélité ne faisait aucun doute, et maintenant elles aussi étaient en rébellion contre moi.

C'est ainsi que mes souvenirs reprirent soudain leur pouvoir sur moi ; ce fut un coup d'État[3] qui prit la forme d'une véritable torture. Des souvenirs « banals » que j'aurais dû trier soigneusement et rejeter deux ans auparavant avaient acquis maintenant une étrange ampleur et reprenaient vie sous mes yeux, tout comme un bâtard qu'on a oublié et qui surgit soudain dans notre vie à l'âge d'homme. Ces souvenirs n'étaient colorés ni par cet air de « tendre sentiment » que j'avais inventé en ces diverses occasions, ni par cet air sérieux et précis que j'avais par la suite pris pour me débarrasser d'eux : au lieu de cela, ils étaient entièrement et uniquement imprégnés d'un air de tourment qu'on eût dit palpable. Si j'avais éprouvé du remords, j'aurais pu trouver un moyen de le supporter, simplement en suivant le chemin déjà bien frayé par d'innombrables précurseurs. Mais ma douleur était un tourment étrangement précis, non pas un vague remords, comme si l'on vous forçait à regarder du haut d'une fenêtre le reflet d'un brûlant soleil d'été qui divise la rue en un contraste aveuglant de lumière et d'ombre.

Par un après-midi nuageux, pendant la saison des pluies, je traversais Azabu pour faire une course. J'étais rarement allé dans ce quartier. Soudain, derrière moi, quelqu'un prononça mon nom. C'était Sonoko. En regardant autour de moi et en la découvrant, je ne fus pas aussi surpris que je l'avais été le jour où, dans le tramway, j'avais pris une autre jeune femme pour elle. À moi cette rencontre fortuite semblait parfaitement naturelle, comme si je l'avais toujours prévue. J'avais l'impression d'avoir tout su de cet instant longtemps

auparavant.

Elle portait une robe toute simple, en étoffe à fleurs, dont le dessin ressemblait à celui d'un élégant papier mural, sans aucun autre ornement qu'une dentelle au décolleté en V. Rien en elle ne proclamait qu'elle était maintenant une femme mariée. Elle revenait sans doute de chercher le ravitaillement auquel elle avait droit, car elle portait un seau et était suivie d'une vieille servante qui en portait un également. Elle dit à la femme de rentrer à la maison et poursuivit son chemin en bavardant avec moi.

« Vous avez un peu maigri, n'est-ce pas ?

— Ah, c'est à force de travailler pour mes examens.

— Vraiment ? Prenez surtout bien soin de votre santé. »

Puis, nous gardâmes le silence pendant un moment. Un doux soleil commençait à éclairer cette tranquille rue résidentielle qui avait échappé aux bombardements. Un canard mouillé sortit en se dandinant par la porte d'une cuisine et s'en fut devant moi en cancanant, le long du ruisseau. Je me sentais heureux.

« Que lisez-vous en ce moment ? lui demandai-je.

— En fait de romans, voulez-vous dire ? Eh bien j'ai lu Certains préfèrent les orties, de Tanizaki et aussi… »

Je l'interrompis : « Vous n'avez pas lu…, dis-je, citant un roman alors en vogue.

— Celui où il est question d'une femme nue ? dit-elle.

— Heu ? dis-je surpris.

— C'est dégoûtant – cette image sur la couverture. »

Deux ans auparavant, elle n'aurait jamais été capable de vous regarder en face en prononçant « une femme nue ». Le seul fait qu'elle eût employé ces paroles, si banales qu'elles fussent, révélait avec une pénible évidence, que Sonoko n'était plus la jeune fille virginale que j'avais connue.

Elle s'arrêta au moment où nous arrivions à l'angle d'une rue et me dit :

« Je tourne ici. Je demeure au bout de cette rue. » Peiné à

l’idée de me séparer d’elle, je baissai les yeux et regardai le seau qu’elle tenait à la main. Il était plein de konnyaku, masse ballottante et gélatineuse, ressemblant à la peau d’une femme bronzée par le soleil au bord de la mer.

« Le konnyaku va se gâter et devenir immangeable si vous le laissez trop longtemps au soleil, dis-je.

— C’est vrai, répondit Sonoko d’une voix forte et sur le ton de la plaisanterie, c’est une grave responsabilité.

— Eh bien, au revoir.

— Oui, bonne chance », dit-elle et elle s’éloigna.

Je la rappelai pour lui demander si elle allait parfois voir sa famille. Elle me répondit sans aucune gêne qu’elle irait justement le dimanche suivant.

Puis nous nous quittâmes et, pour la première fois, un fait important m’apparut : aujourd’hui, il semblait qu’elle m’eût pardonné. Pourquoi m’avait-elle pardonné ? Pouvait-il y avoir une insulte plus grande qu’une telle magnanimité ? Mais peut-être, me dis-je, ma douleur pourrait-elle être apaisée si j’étais insulté par elle sans équivoque une fois de plus, une fois seulement.

Le samedi parut long à venir. Kusano suivait les cours de l’université de Tokyo, mais la chance voulut qu’il se trouvât à ce moment-là dans sa famille. Le samedi après-midi, j’allai le voir.

Tandis que nous parlions, j’entendis des sons qui me firent douter de mes propres oreilles. C’étaient ceux d’un piano. Le jeu n’était plus infantile, mais achevé, plein de résonances qui semblaient couler et se répandre librement, denses, étincelantes.

« Qui est en train de jouer ? demandai-je.

— C’est Sonoko. Elle est venue ici aujourd’hui », répondit Kusano, qui n’était au courant de rien.

Dans un éclair douloureux, tous les souvenirs anciens reparurent l’un après l’autre.

J’étais triste de constater que, par gentillesse pour moi,

Kusano n'avait jamais fait la moindre allusion à mon refus indirect d'épouser Sonoko. J'aurais voulu avoir la preuve qu'elle avait été au moins un peu peinée à l'époque. J'aurais voulu découvrir en elle un peu de chagrin qui répondît au mien. Mais une fois de plus « le temps » était intervenu, poussant dru comme de la mauvaise herbe entre Kusano, Sonoko et moi ; désormais, une franche expression de nos sentiments, qui ne fût colorée ni par l'orgueil, ni par la vanité ou la prudence, était devenue impossible pour nous.

Le piano se tut. Kusano eut le bon esprit de me demander s'il devait prier Sonoko de se joindre à nous. Il sortit et revint bientôt avec elle. Nous nous mîmes à bavarder tous les trois, avec de grands rires dépourvus de sens, au sujet de gens de nos relations appartenant au ministère des Affaires étrangères, où travaillait le mari de Sonoko.

Sur ces entrefaites, la mère de Kusano l'appela et il se rendit auprès d'elle. Nous demeurâmes seuls, Sonoko et moi, tout comme nous l'avions été ce fameux jour, deux ans plus tôt.

Sonoko me raconta, non sans un orgueil enfantin, que c'était grâce aux démarches de son mari que la maison des Kusano n'avait pas été réquisitionnée par les armées d'occupation. Dès le début, j'avais toujours trouvé séduisante sa vantardise. Une femme modeste à l'excès est dépourvue de charme, comme l'est aussi une femme hautaine, et il y avait une qualité de féminité innocente et aimable dans la fanfaronnade tranquille et mesurée de Sonoko.

« À propos, dit-elle, parlant toujours du même ton tranquille, il y a une question que j'aurais voulu bien des fois vous poser, mais je n'ai jamais pu le faire auparavant. Je n'ai cessé de me demander pourquoi nous ne nous sommes pas épousés. Après avoir lu la réponse que vous avez envoyée à mon frère, je ne pouvais vraiment rien comprendre du tout aux affaires humaines. Chaque jour je ne faisais que m'étonner, m'étonner encore. Même à l'heure actuelle, je ne parviens pas à comprendre pourquoi nous n'aurions pu nous épouser… »

Elle détourna un peu la tête d'un air de colère, montrant ses

joues qui avaient légèrement rougi, puis reprit la parole, comme si elle lisait à haute voix. « Était-ce parce que je vous déplaisais ? »

Sa question était aussi directe que si elle m'eût demandé un simple renseignement et mon cœur y répondit avec une sorte de joie violente et pathétique. Puis, dans un éclair, cette joie mauvaise se mua en douleur. C'était une douleur réellement subtile. Dans une certaine mesure, elle était sincère, mais au-delà, il y avait aussi la torture de l'orgueil blessé découvrant que l'évocation des événements « banals » survenus deux ans plus tôt, pouvait faire à ce point souffrir mon cœur. J'avais voulu être délivré de Sonoko, mais je découvrais que c'était aussi impossible que jamais.

« Vous ne savez toujours absolument rien du monde, lui dis-je. C'est là une de vos qualités, votre ignorance des choses du monde. Mais écoutez-moi bien, le monde n'est pas fait de telle sorte que deux personnes qui s'aiment puissent toujours se marier. C'est exactement ce que j'ai écrit à votre frère D'ailleurs » (Je sentis que j'allais donner un argument féminin et j'aurais voulu me taire, mais je ne pus m'arrêter) « d'ailleurs, nulle part dans cette lettre je n'ai dit que le mariage était hors de question. Comme je l'expliquais, c'était seulement parce que je n'avais pas encore vingt et un ans, que j'étais encore étudiant et que cela me paraissait trop soudain. Et puis, tandis que j'hésitais vous vous êtes mariée de façon si précipitée.

— Eh bien, pour ma part, je n'ai aucune raison de le regretter. Mon mari m'aime et je l'aime aussi. Je suis vraiment heureuse. Je ne pourrais rien souhaiter de plus. Et pourtant, peut-être est-ce mal de penser cela, mais parfois – je me demande si c'est la meilleure façon de l'exprimer – parfois dans mon imagination, je vois un autre moi qui mène une vie différente. Puis un grand trouble me saisit et je sens que je suis sur le point de dire des choses que je ne devrais pas dire. Je sens que je vais penser des choses que je ne devrais pas penser et je finis par être si bouleversée que je n'y puis plus tenir. En pareil cas, mon mari m'est d'un grand secours. Il me traite

avec douceur, tout à fait comme un enfant.

— Cela peut paraître prétentieux de ma part, mais vous dirai-je ce que je pense ? Dans de tels moments vous me haïssez. Vous me haïssez avec violence. »

Sonoko ne savait même pas ce que signifiait la haine. Doucement, gravement, elle dit en faisant un peu la moue :

« Vous pouvez penser tout ce qu'il vous plaira

— Ne pourrions-nous nous rencontrer encore une fois, rien que nous deux ?

Soudain, comme entraîné par une impulsion irrésistible, je me trouvai en train de la supplier.

« Il n'y aurait rien là dont nous puissions avoir honte, repris-je. Je me contenterais de vous regarder, sans plus. Désormais, je n'ai plus le droit de dire quoi que ce soit. Même si vous ne m'adressez pas une parole, ce sera très bien. Même si vous ne m'accordez qu'une demi-heure, ce sera très bien.

— Alors, à quoi servirait de nous rencontrer ? Et d'ailleurs, si nous nous revoyions une fois, ne me diriez-vous pas :" il faut que nous nous revoyions encore." Chez moi, ma belle-mère est très stricte, et même, chaque fois que je sors, elle me demande où je vais, quand je rentrerai. Alors, se rencontrer avec un tel sentiment de gêne… mais si… » (sa voix se brisa un instant). « Eh bien, il existe une chose qu'on appelle le cœur humain et nul ne sait ce qui le fait battre.

— C'est juste. Mais vous êtes toujours aussi scrupuleuse, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pouvez-vous parler des choses plus gaiement et sur un ton plus détaché ? » (Quels mensonges je disais !)

« C'est parfait pour un homme. Pas pour une femme mariée. Vous comprendrez cela quand vous aurez une femme. Je crois qu'on ne saurait être trop prudent en pareil cas.

— Voilà que vous parlez comme une sœur aînée qui donne des conseils à son jeune frère… »

À ce moment précis, Kusano revint et notre conversation fut interrompue.

Même au cours de notre entretien, mon esprit était assailli par un essaim de doutes, surgis de toutes parts. Je jurai par le Ciel que mon envie de rencontrer Sonoko était sincère. Mais de toute évidence, il n'y entrait pas le moindre désir sexuel. Alors, quelle sorte de désir me poussait à souhaiter ainsi la rencontrer ? N'était-ce pas seulement un leurre une fois de plus, cette passion qui, si évidemment, n'était pas le désir sexuel ? Tout d'abord, peut-il exister un amour qui n'ait absolument aucune base dans le désir ? N'est-ce pas là une absurdité, claire et évidente ?

Mais alors, une autre pensée me vint à l'esprit : si l'on admet que la passion humaine a le pouvoir de s'élever au-dessus de toute absurdité, comment peut-on prétendre qu'elle n'a pas le pouvoir de s'élever au-dessus des absurdités de la passion elle-même ?

Depuis ce soir décisif, je m'étais adroitement arrangé pour éviter les femmes. Depuis ce soir-là, je n'avais pas touché les lèvres d'une seule femme – moins encore ces lèvres d'éphèbe qui attiraient si évidemment mes désirs –, pas même si je me trouvais dans une situation où il semblait impoli de ne pas le faire… Aussi la venue de l'été menaçait-elle ma solitude plus encore que ne l'avait fait le printemps. Et le plein été fouetta les chevaux de mon désir sexuel lancés au galop. Il consumait et torturait ma chair. Pour le supporter, je dus avoir recours à mes mauvaises habitudes, jusqu'à cinq fois en une seule journée.

Mon ignorance avait été éclairée par la lecture des théories de Hirschfeld, qui considère l'inversion comme un phénomène biologique parfaitement simple. Je comprenais maintenant que même ce soir décisif avait été une conséquence naturelle et qu'il n'y avait là aucune raison d'être honteux. Ce désir pour l'éphèbe, fruit de mon imagination, bien que pas une seule fois il n'aboutît à la pédérastie, avait pris une forme nettement définie, presque aussi répandue, ainsi que l'ont démontré les chercheurs. L'impulsion que j'éprouvais n'est pas rare, paraît-

il, chez les Allemands. Le journal intime du comte von Platen en fournit un exemple très représentatif. Winckelmann était dans le même cas. Et si l'on considère la Renaissance italienne, il est clair que Michel-Ange avait des impulsions du même caractère que les miennes.

Mais cela ne signifie pas que ma vie émotive ait été remise en ordre grâce à ma connaissance intellectuelle de ces théories scientifiques. Il était difficile que l'inversion devînt une réalité dans mon cas, pour la simple raison qu'en moi l'impulsion n'allait pas au-delà de la sexualité, qu'elle n'était pas autre chose qu'une sombre impulsion qui criait en vain, luttant désespérément, aveuglément. Même l'excitation suscitée en moi par un séduisant éphèbe s'arrêtait court devant le simple désir sexuel. Pour donner une explication superficielle, disons que mon âme appartenait encore à Sonoko. Bien que cela ne signifie pas que j'accepte entièrement ce concept, je puis sans inconvénient recourir au concept médiéval de la lutte entre le corps et l'âme pour me faire clairement comprendre ; il existait en moi une scission, pure et simple, entre l'esprit et la chair. À mes yeux Sonoko apparaissait comme l'incarnation de mon amour même de la normalité, mon amour des choses de l'esprit, mon amour des choses éternelles.

Mais une explication aussi simple ne résout pas le problème. Les émotions n'ont aucun goût pour l'ordre établi. Au contraire, telles de minuscules particules dans l'éther, elles voltigent librement, flottant à l'aventure et préfèrent demeurer à jamais vacillantes…

Une année s'écoula avant que nous en vinssions à nous éveiller, Sonoko et moi. J'avais passé avec succès mes examens de l'Administration civile, reçu mes diplômes à l'université et pris un emploi dans un ministère. Au cours de l'année nous réussîmes à nous rencontrer plusieurs fois, tantôt comme par hasard, tantôt sous le prétexte de quelque affaire banale, mais tous les deux ou trois mois seulement, encore n'était-ce que pendant une heure ou deux en plein jour. Nous nous

rencontrions sans qu'il se passât rien et nous nous quittions de la même façon. C'était tout. Nul n'aurait pu blâmer ma conduite. Et Sonoko ne s'aventurait jamais au-delà de souvenirs insignifiants, ou de conversations dans lesquelles elle se moquait gentiment de notre situation présente. Notre commerce ne pouvait en aucun cas passer pour une intrigue et l'on aurait même hésité à appeler cela des relations. Même quand nous nous rencontrions, nous pensions uniquement à faire en sorte que chaque séparation fût une brisure nette.

Je me contentais de cela. Bien plus, la richesse mystique de ces relations décousues m'inspirait un sentiment de reconnaissance indéfinissable. Il ne se passait pas de jour sans que je songeasse à Sonoko et chaque fois que nous nous rencontrions, j'éprouvais un tranquille bonheur. Il semblait que la délicate tension et la pure symétrie de nos rendez-vous s'étendissent dans tous les coins de ma vie en lui imposant une discipline évidente, bien qu'extrêmement fragile.

Mais une année s'écoula et nous nous éveillâmes. Nous découvrîmes que nous ne vivions plus dans une nursery, mais que nous étions les habitants d'une demeure d'adultes où une porte, si elle ne s'ouvre plus qu'à demi, doit être promptement remise en état. Nos relations étaient exactement à l'image d'une telle porte, une porte qui ne pouvait jamais s'ouvrir au-delà d'un certain point et qui exigerait tôt ou tard une réparation. En outre, il y avait le fait que les adultes ne peuvent supporter les jeux monotones qui font les délices des enfants. Les nombreuses rencontres que nous passions en revue une par une n'étaient que des objets stéréotypés, tous de même dimension et de même épaisseur – un paquet de cartes à jouer, dont les bords coïncidaient à un millimètre près quand on les empilait les unes sur les autres.

De plus, je tirais de ces relations un plaisir immoral, que seul je pouvais comprendre. Mon immoralité était raffinée, allant même un peu au-delà des vices ordinaires du monde, et, comme un poison subtil, c'était pure corruption. Étant donné que l'immoralité était la base même et le principe premier de ma nature, je découvrais une saveur vraiment diabolique de

péché secret dans mon attitude vertueuse, dans ces relations innocentes avec une femme, dans ma conduite honorable et dans la considération que me valaient les principes élevés qu'on m'attribuait.

Nous avions tendu les bras l'un vers l'autre et nous portions quelque chose dans nos mains jointes, mais la chose que nous tenions était comme une sorte de gaz, qui existe quand on croit à sa présence et qui disparaît quand on la met en doute. Porter cette chose, la tâche paraît simple à première vue, mais elle exige en fait un calcul extrêmement délicat et une habileté consommée. J'avais fait naître une « normalité » artificielle dans cet espace enclos entre nos mains et j'avais incité Sonoko à prendre part à la dangereuse opération consistant à s'efforcer d'entretenir à tout instant un « amour » presque chimérique. Elle semblait être entrée dans le complot sans s'en rendre compte. Cette absence de lucidité de sa part était sans doute la seule raison pour laquelle son aide était si efficace.

Mais le temps vint où Sonoko devina vaguement la force indomptable de ce danger indéfini, ce danger qui différait complètement des habituels dangers incertains existant dans le monde, en ce sens qu'il avait une densité précise et mesurable.

Un jour, à la fin de l'été, dans un restaurant appelé Le Coq d'Or, je rencontrai Sonoko qui rentrait de vacances à la montagne. D'emblée je lui dis que j'avais quitté l'Administration.

« Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Oh, qui vivra verra.

— Eh bien, voilà une surprise. »

Elle n'avait rien d'autre à dire sur la question. Cette sorte d'étiquette de non-intervention était déjà bien établie entre nous.

Sonoko était hâlée par le soleil montagnard et sa peau avait perdu son éclatante blancheur, là, au-dessus des seins. La grosse perle de sa bague était assombrie et ternie par la chaleur. Le son de sa voix aiguë, où, comme toujours, la

tristesse se mêlait à l'indolence, était tout à fait approprié à la saison.

Pendant un certain temps, nous poursuivîmes une conversation vide de sens, tournant indéfiniment autour des mêmes sujets et dépourvue de sincérité. Par moments, cette conversation semblait n'être qu'un grand bond dans l'air vide. Elle nous donnait l'impression de surprendre un entretien entre deux étrangers. L'impression qu'on éprouve, à la frontière entre le sommeil et le réveil, quand les efforts impatients qu'on fait pour se rendormir et poursuivre un rêve agréable, ne servent qu'à vous mettre dans l'impossibilité de ressaisir ce rêve. Je découvrais que nos cœurs, comme infectés par un virus de caractère malin, étaient dévorés par le réveil tourmenté qui faisait impudemment intrusion dans notre rêve, par le futile plaisir apporté par ce rêve vu au seuil de la conscience. Comme à un signal convenu, la maladie avait attaqué nos deux cœurs presque simultanément. Nous réagissions par un grand déploiement de gaieté. Comme si chacun de nous craignait ce que l'autre pourrait dire d'un instant à l'autre, nous accumulions les plaisanteries.

Bien que son hâle introduisît dans son aspect une petite note discordante, sous son élégante coiffure en hauteur, la même sérénité débordait toujours de ses yeux doucement humides, de ses sourcils juvéniles, de ses lèvres un peu lourdes. Quand d'autres femmes passaient près de notre table, elles remarquaient toujours Sonoko. Un serveur circulait dans la salle, portant un plateau d'argent sur lequel des desserts glacés étaient disposés sur un large bloc de glace découpé en forme de cygne. Sonoko faisait doucement tinter le fermoir de son sac en plastique et une bague étincelait à son doigt.

« Êtes-vous ennuyée de ceci ? demandai-je.

— Ne dites pas une chose pareille. »

Sa voix était empreinte d'une lassitude en quelque sorte étrange. On aurait même pu la qualifier de charmante. Sonoko avait détourné la tête et regardait par la fenêtre le mouvement de la rue en été. Quand elle se remit à parler, les mots venaient

lentement.

« Il m’arrive parfois d’être troublée. Je me demande pourquoi nous nous rencontrons comme cela. Mais pour finir, je reviens toujours.

— Peut-être parce que ce n’est certes pas une quantité négative dépourvue de sens, même si c’est sans nul doute une quantité positive dépourvue de sens.

— Mais j’ai quelque chose qui s’appelle un mari, souvenez-vous-en. Même si la quantité positive est dépourvue de sens, il ne devrait pas y avoir place pour la moindre quantité positive.

— C’est une arithmétique fastidieuse, n’est-ce pas ? »

Je découvrais que Sonoko était finalement arrivée au seuil du doute. Elle commençait à comprendre que la porte demeurée entrouverte ne pouvait être laissée ainsi. Peut-être que désormais cette sorte de sensibilité au désordre avait fini par absorber la majeure partie des sentiments que nous partagions, Sonoko et moi. Moi aussi j’étais encore loin de l’âge où l’on consent à accepter les choses telles qu’elles sont.

Pourtant, je venais soudain, semblait-il, d’être mis en face d’une preuve évidente que ma peur indéfinissable avait gagné Sonoko à son insu et, de plus, que le seul bien que nous possédions en commun, c’était le signe de la peur. À nouveau Sonoko exprima cette peur. Je m’efforçai de ne pas écouter. Mais ma bouche formulait des réponses désinvoltes.

« Si nous continuons comme cela, dit-elle, que croyez-vous qu’il arrivera ? Ne serons-nous pas enfermés dans une impasse d’où nous ne pourrons nous échapper ?

— Je crois que je vous respecte et qu’il n’y a rien dont nous puissions avoir honte, devant personne. Pourquoi serait-il mal que deux amis se rencontrent ?

— C’est ainsi que cela s’est passé jusqu’à présent. Exactement comme vous le dites. Je pense que vous avez agi de façon très honorable. Mais en ce qui concerne l’avenir, je ne sais pas. Même si nous ne sommes pas coupables de la moindre chose dont nous puissions rougir, je fais cependant, je ne sais pourquoi, des rêves terribles. Alors, j’ai l’impression que Dieu

me punit pour mes futurs péchés. »

Le son grave du mot « futur » me fit frissonner.

« Si nous continuons ainsi, poursuivit-elle, je crains qu'un jour il n'arrive quelque chose qui nous fera du mal à tous les deux. Et quand nous aurons été atteints, ne sera-t-il pas trop tard ? Car ce que nous faisons en ce moment, n'est-ce pas jouer avec le feu ?

— Que voulez-vous dire quand vous parlez de jouer avec le feu ?

— Oh, toutes sortes de choses.

— Mais vous ne pouvez pas considérer que ce que nous faisons c'est jouer avec le feu. C'est exactement jouer avec de l'eau. »

Elle ne sourit pas. Pendant les silences qui coupaient par instants notre conversation, elle serrait farouchement ses lèvres l'une contre l'autre.

« Depuis quelque temps, je commence à penser que je suis une femme affreuse. Je ne puis me considérer autrement que comme une mauvaise femme, à l'âme immonde. Même dans mes rêves, je ne devrais songer à personne d'autre qu'à mon mari. J'ai résolu de me faire baptiser à l'automne. »

Je devinais que dans cette confession inutile, due en partie à ce que Sonoko se grisait de ses propres paroles, elle abordait le paradoxe féminin consistant à vouloir dire le contraire de ce qu'elle disait, alors qu'inconsciemment elle aurait voulu dire ce qui ne devait pas être dit. Quant à moi, je n'avais le droit ni de m'en réjouir ni de le déplorer. Tout d'abord, comment aurais-je pu, alors que je n'éprouvais pas la moindre jalousie à l'égard de son mari, exercer ces droits, soit en les exigeant, soit en les refusant ? Je gardai le silence. La vue de mes mains, blanches et frêles au plus fort de l'été, m'emplit de désespoir.

« Et en ce moment même ? dis-je enfin.

— En ce moment même ? »

Elle baissa les yeux.

« Oui, à qui pensez-vous en ce moment même ?

— … À mon mari.

— Alors, ce n’est pas la peine de vous faire baptiser, voyons ?

— Oh mais si… J’ai peur. J’ai encore l’impression de trembler violemment.

— Eh bien alors, en ce moment même ?

— En ce moment ? »

Sonoko leva sur moi son regard grave, comme si, inconsciemment elle appelait quelqu’un au secours. Dans ses pupilles, je découvris une beauté que je n’y avais encore jamais vue. C’étaient des pupilles profondes, limpides, fatalistes, pareilles à des sources chantant sans cesse, où l’émotion coulait à flots. Les mots me manquaient, comme il m’arrivait toujours quand elle tournait les yeux vers moi. Brusquement, j’allongeai le bras vers le cendrier, de l’autre côté de la table et j’y écrasai ma cigarette à demi fumée. Heurté au passage, le vase au long col posé au centre de la table se renversa, inondant la nappe.

Un garçon vint réparer les dégâts. La vue de la nappe, ridée par l’eau, qu’il épongeait, nous emplit d’un sentiment de détresse, nous fournissant ainsi une excuse pour brusquer notre départ.

Les rues estivales étaient désagréablement envahies par la foule. Des amoureux éclatants de santé passaient près de nous, bombant le torse, les bras nus. Je sentais que chacun d’eux me méprisait. Ce mépris était pareil au violent soleil d’été et me brûlait profondément.

Il nous restait une demi-heure avant le moment de nous séparer. Je ne puis dire si c’était précisément à cause de la douleur de la séparation, mais une irritation sombre et nerveuse, ressemblant à une sorte de colère, avait provoqué en moi le désir de barbouiller cette demi-heure de couleurs épaisses comme de la peinture à l’huile. Je m’arrêtai devant un dancing où un haut-parleur lançait dans la rue les accents sauvages d’une rumba. Je m’étais soudain rappelé un vers d’un poème que j’avais lu autrefois :

Et toujours c’était une danse sans fin…

J'avais oublié le reste. Ce devait être dans un poème d'André Salmon.

Bien qu'elle n'eût jamais mis les pieds dans un endroit de ce genre, Sonoko acquiesça d'un signe de tête et m'accompagna à l'intérieur, pour danser pendant une demi-heure.

La salle était bondée d'employés de bureau, qui venaient là chaque jour danser pendant une heure ou deux, allongeant l'heure de leur déjeuner pour prendre quelque plaisir. Une lourde chaleur nous frappa au visage. Accrue par un système de ventilation défectueux et par les lourdes tentures qui empêchaient l'air d'entrer, l'étouffante chaleur fiévreuse qui stagnait dans cet endroit soulevait un brouillard laiteux de poussières vers les lumières miroitantes. Il n'était pas besoin de se renseigner sur le genre de gens qui dansaient là, sans souci de la chaleur, répandant une odeur de sueur, de mauvais parfums et de pommade bon marché. Je regrettai d'y avoir amené Sonoko.

Mais il était trop tard pour faire demi-tour. Sans le moindre entrain nous avancions parmi la foule des danseurs. Les rares ventilateurs électriques ne répandaient pas le moindre souffle d'air. Des jeunes gens dansaient avec les entraîneuses, leurs joues en sueur pressées l'une contre l'autre. Les jeunes filles avaient les ailes du nez grisâtres, et la poudre, collée par la sueur sur leur visage, y formait comme de l'acné. Le dos de leurs robes avait l'air encore plus souillé et trempé que la nappe de tout à l'heure. Que l'on dansât ou non, la sueur vous mondait le corps. Sonoko respirait à petits coups, comme si elle suffoquait.

À la recherche d'une bouffée d'air frais, nous passâmes sous une arcade enguirlandée de fleurs artificielles hors de saison, pour sortir dans la cour et aller nous asseoir sur deux des chaises grossières qui s'y trouvaient. Là, en effet, l'air était frais, mais le sol de béton renvoyait une chaleur si intense qu'elle atteignait même les chaises, pourtant à l'ombre. Nous avions la bouche gluante de la douceur sirupeuse du coca-cola. Il semblait que Sonoko elle-même eût été réduite au silence par

ce même atroce dédain que m'inspirait toute chose. Au bout d'un moment, incapable de supporter plus longtemps ce silence, je me mis à regarder autour de nous.

Il y avait là une grosse fille, appuyée nonchalamment contre le mur, qui s'éventait la poitrine avec son mouchoir. L'orchestre de swing jouait un pas redoublé qui me parut accablant. Des plantes vertes en pots s'élevaient de guingois au-dessus du sol desséché où elles étaient enfoncées. Toutes les chaises à l'ombre du velum étaient occupées, nul ne se souciant de braver le soleil.

Il y avait cependant un groupe, un seul, installé en plein soleil, bavardant comme s'il n'y avait là personne d'autre. Il était composé de deux jeunes femmes et de deux jeunes gens. L'une des femmes fumait une cigarette d'un air affecté qui montrait bien qu'elle n'avait pas l'habitude de fumer et, après chaque bouffée, elle faisait entendre une petite toux étranglée. Les deux jeunes femmes portaient des robes assez originales, qui semblaient avoir été taillées dans du tissu pour kimonos d'été. C'étaient des robes sans manches, découvrant des bras rouges comme ceux des marchandes de poisson, marqués çà et là de piqûres d'insectes. Chaque fois que les garçons lançaient une plaisanterie grossière, les jeunes filles s'entre-regardaient et riaient avec affectation. L'ardent soleil d'été qui tombait d'aplomb sur leur tête ne semblait pas les gêner particulièrement.

L'un des garçons portait une chemise hawaiienne, vêtement alors fort en vogue dans les bandes de jeunes « durs » de Tokyo. Il avait le teint pâle, un air sournois, mais des bras puissants. Un sourire égrillard voltigeait sur ses lèvres, apparaissant et disparaissant sans cesse. Il faisait rire les filles en leur enfonçant un doigt dans la poitrine.

Mon attention fut alors attirée par l'autre garçon. C'était un jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, aux traits rudes, mais réguliers et basanés. Il avait ôté sa chemise et restait là debout, à demi-nu, occupé à enrouler une large ceinture autour de sa taille. Le grossier tissu de coton trempé de sueur était

devenu gris clair. Il semblait s'attarder à dessein à rajuster sa ceinture et se joignait à chaque instant à la conversation et aux rires de ses compagnons. Sa poitrine nue révélait des muscles saillants, très développés et noués serré ; une profonde entaille descendait entre les muscles durs de sa poitrine, vers l'abdomen. Ses tendons épais et pareils à des liens convergeaient en se rétrécissant vers ses côtes, où ils s'entrelaçaient en formant des-anneaux serrés. La masse chaude de son torse lisse était strictement et fortement emprisonnée dans les tours successifs de la ceinture de coton souillée. Ses épaules nues, hâlées par le soleil, luisaient comme s'il les avait enduites d'huile. Des touffes noires sortaient du creux de ses aisselles, captant le soleil, bouclées et moirées de reflets d'or.

À cette vue, et surtout à la vue du pavot tatoué sur sa poitrine dure, je fus assailli par le désir sexuel. Mon regard ardent restait fixé sur ce corps rude et sauvage, mais d'une beauté incomparable. Son possesseur riait, là, au soleil. Quand il rejetait la tête en arrière, je voyais son cou épais et musclé. Un étrange frisson envahissait le tréfonds de mon cœur. J'étais désormais incapable de détourner de lui mes regards.

J'avais oublié l'existence de Sonoko. Je ne pensais qu'à une seule chose : à cet homme sortant dans les rues, en ce jour de plein été, tel qu'il était là, demi-nu, et se trouvant mêlé à un combat avec une bande rivale. À un poignard affilé déchirant cette ceinture, perçant ce torse. À cette ceinture souillée, magnifiquement teinte de sang. À son corps ensanglanté déposé sur un brancard improvisé, fait d'un volet de fenêtre et ramené ici…

« Il ne reste plus que cinq minutes à peine. »

La voix haute et triste de Sonoko parvint à mes oreilles. Je me tournai vers elle d'un air surpris.

À cet instant, quelque chose au-dedans de moi fut déchiré en deux avec une force brutale. Comme si un coup de foudre avait fendu un arbre vivant. J'entendais l'édifice que j'avais construit pierre par pierre s'effondrer lamentablement. Il me semblait

assister à l'instant où mon existence était transformée en une sorte d'effroyable non-être. Je fermai les yeux, puis au bout d'un moment, je me cramponnai à nouveau à mon glacial sentiment du devoir.

« Cinq minutes seulement ? J'ai eu tort de vous emmener dans un pareil endroit. Êtes-vous fâchée ? Une personne telle que vous ne devrait pas être mise en présence de la vulgarité de gens aussi grossiers. J'ai entendu dire que la direction de ce dancing ne sait pas se débrouiller pour acheter ces bandes de voyous et s'en débarrasser ; alors ils en sont arrivés à entrer de force pour danser sans payer, quoi qu'on fasse pour les évincer. »

Mais j'étais seul à les avoir regardés. Sonoko n'avait pas remarqué leur présence. Elle avait été dressée à ne pas voir les choses qu'il ne convenait pas de voir. Elle avait tout simplement tenu les yeux fixés, d'un air absent, sur la rangée de dos suants qui, debout, regardaient les danseurs.

II semblait néanmoins que l'atmosphère de l'endroit avait provoqué également une sorte de réaction chimique dans le cœur de Sonoko, sans qu'elle s'en rendît compte. Bientôt, quelque chose comme une ébauche de sourire apparut sur ses lèvres timides, comme si elle prenait à l'avance plaisir à ce qu'elle allait dire.

« Je vais vous poser une drôle de question, mais cela vous est déjà arrivé, n'est-ce pas ? Bien sûr, vous avez déjà fait cela, n'est-ce pas ? »

J'étais complètement épuisé. Pourtant, je ne sais quel déclic était encore en place dans mon esprit, de sorte qu'automatiquement je donnai une réponse plausible, plus rapide que la pensée.

« Hum… Cela m'est déjà arrivé, je regrette de le dire.

— Quand ?

— Au printemps dernier.

— Avec qui ? »

J'étais stupéfait de voir dans sa question un tel mélange de

naïveté et d'affectation. Elle était incapable d'imaginer que je puisse avoir quelque commerce avec une femme dont elle ne connaîtrait pas le nom.

« Je ne peux pas vous dire son nom.

— Voyons, qui était-ce ?

— Je vous en prie, ne me le demandez pas. »

Peut-être parce qu'elle avait discerné dans mes paroles un ton de prière trop flagrant, elle se tut aussitôt comme effrayée. Je faisais tous mes efforts pour l'empêcher de remarquer que mon visage se vidait de son sang. Le moment de nous séparer nous attendait impatiemment. Un blues vulgaire s'étirait en cadence. Nous demeurions figés, immobiles, englués dans le son de la voix sentimentale sortant du haut-parleur.

Nous regardâmes tous deux nos bracelets-montres presque en même temps…

L'heure était venue. En me levant, je glissai un dernier regard vers les chaises au soleil. Les jeunes gens étaient apparemment allés danser et les chaises demeuraient vides sous le soleil flamboyant. Une boisson quelconque avait été répandue sur la table et lançait des reflets brillants et menaçants.

---

[1] Il s'agit ici d'une paraphrase du texte de Huysmans, et non pas d'une citation exacte. (N. d. T.)

[2] C'est-à-dire dont la surface ne pouvait contenir que trois nattes de paille de riz rectangulaires du modèle courant (1 m 80 x 90).

[3] En français dans le texte.